This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Prix

LITTÉRATURE FRANÇAISE
XIXe SIÈCLE
TOME I

TROISIÈME MILLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

(Prix d'ensemble Alfred Née, décerné par l'Académie française).

POÉSIE

POÉSIES COMPLÈTES (*Amour breton; le Bois dormant; le Pardon de la reine Anne; Impressions et Souvenirs*).

ROMANS

LE CRUCIFIÉ DE KERALIÈS (Ouvrage couronné par l'Académie française).
LA DOUBLE CONFESSION.
LA PAYSE.
MORGANE.
L'ERREUR DE FLORENCE.
LES BONNETS-ROUGES.
PASSIONS CELTES.
VENTÔSE.
LE PIRATE DE L'ÎLE LERN.
L'ABBESSE DE GUÉRANDE (*Sous presse*).

CRITIQUE ET ÉTUDES DIVERSES

LES ROMANCIERS D'AUJOURD'HUI.
NOUVEAU TRAITÉ DE VERSIFICATION FRANÇAISE.
SUR LA CÔTE (Ouvrage couronné par l'Académie française).
LES MÉTIERS PITTORESQUES.
FÊTES ET COUTUMES POPULAIRES.
L'AME BRETONNE (Trois séries).
RACINE (2 vol.).

OUVRAGES SUR LA GUERRE

DIXMUDE, un chapitre de l'histoire des fusiliers marins (Ouvrage ayant obtenu le prix de la fondation Lasserre en 1915).
STEENSTRAETE, suite de l'histoire des fusiliers marins.
SAINT-GEORGES ET NIEUPORT, fin de l'histoire des fusiliers marins (*Sous presse*).
LES MARAIS DE SAINT-GOND, histoire de l'armée Foch à la première bataille de la Marne.
BOURGUIGNOTTES ET POMPONS ROUGES.
LA GUERRE QUI PASSE.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXE SIÈCLE

TABLEAU GÉNÉRAL

Par Charles LE GOFFIC

TOME I

UNIV. OF CALIFORNIA

29 PORTRAITS

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

Copyright 1919, by the Librairie Larousse, Paris.

PQ281
L4
1919
V.1
Cop. 2

Avertissement
de la première édition (1910).

Comme le dit son sous-titre, ce précis du mouvement de la littérature française au XIXe siècle est un « tableau » [1]. *Et ce sera peut-être sa seule originalité. Un « tableau » de la littérature doit embrasser la chaîne entière des esprits. Or la plupart des manuels et même des histoires de la littérature négligent volontiers les écrivains secondaires et s'en tiennent aux chefs de file. Leurs auteurs ont de très bonnes raisons pour en agir de la sorte et l'histoire générale des idées, chez eux, gagne sans doute à ces simplifications. Il en serait autrement s'ils s'étaient proposé d'écrire une histoire ou un précis du mouvement littéraire. Nous n'avions pas, croyons-nous, pour le XIXe siècle, d'ouvrages de ce genre. Ainsi le présent tableau, tout succinct et incomplet encore qu'il est, pourra rendre quelques services au public en lui permettant de remplir les lacunes des ouvrages spéciaux.*

Enfin, pour nous conformer aux habitudes éclectiques de la maison Larousse et sans nous effacer complètement, nous avons fait entrer dans notre travail, aussi souvent que nous l'avons pu, les « opinions » des maîtres de la critique contemporaine.

1. Précisons : le premier « tableau » qui ait été dressé chez nous pour le XIXe siècle. Mot et idée ont été repris depuis lors par M. Strowski, dont le livre est postérieur de deux ans au nôtre.

463559

Avertissement

de la nouvelle édition (1914).

Quelques améliorations ont été apportées à la nouvelle édition du présent ouvrage. Tout d'abord et afin de permettre aux étudiants, à qui ce livre s'adresse autant qu'au public, de distinguer entre les chefs de file et le commun des écrivains, nous avons adopté deux caractères différents pour les notices : ainsi le lecteur ne risquera plus d'éparpiller son attention et connaîtra du premier coup d'œil les noms et les œuvres qu'il convient de retenir. — Sans prétendre faire concurrence aux recueils de morceaux choisis, qui gardent toute leur utilité, nous avons disposé, à la fin de chaque chapitre, un certain nombre de textes déjà familiers au public et qu'il retrouvera ici avec plaisir. Tous les écrivains sans doute n'ont pas leur Lac, *leur sonnet d'Arvers ou leur* Vase brisé. *Là où le public n'avait pas marqué de préférence, nous avons tâché de le suppléer en choisissant des textes aussi représentatifs que possible et que, pour cette raison, nous avons appelés* pages-types. — *Enfin, au cours de l'ouvrage, des omissions ont été réparées, des jugements complétés ou rectifiés, des nomenclatures allégées, sans que l'esprit général du livre en ait été modifié.*

CH. LE G.

UNIV. OF CALIFORNIA

LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE AU XIXE SIÈCLE

Tableau général

INTRODUCTION

LA LITTÉRATURE ne se prête pas plus que les autres phénomènes sociaux aux divisions par siècle et il faut toujours quelque effort pour faire rentrer les « époques littéraires » dans les cadres de la chronologie conventionnelle. C'est ainsi qu'une histoire du romantisme devrait commencer logiquement à *la Nouvelle Héloïse* (1761) de Jean-Jacques Rousseau et à cette « Héloïse en action » (Sainte-Beuve) que fut Mlle de Lespinasse. Tourmentée d'imagination, brûlante de désir et abîmée de remords, Mlle de Lespinasse meurt (1776) en glorifiant la passion dont elle était consumée. L' « ennui » d'une Mme du Deffand, le trouble qui saisit un prince de Ligne devant la mer de Crimée sont des sentiments tout modernes. Avec Bernardin de Saint-Pierre, le XVIIIe siècle finissant assiste au jaillissement de l'exotisme. Shakespeare nous est révélé en 1769, presque en même temps que Thomson, Young et le pseudo-Ossian. Chez ces étrangers et chez Volney (1791) nous prenons le goût des ruines, des larmes et de la mort.

Si la tentative d'André Chénier pour rafraîchir la Muse aux sources grecques reste ignorée des contemporains, le théâtre est en quête d'une formule inédite, mieux appropriée que la tragédie à l'évolution récente de la « sensibilité », et pense l'avoir trouvée dans la comédie larmoyante. Tant de signes de transformation, tant de présages d'une vie nouvelle, ne peuvent tromper sur l'importance du mouvement qui se prépare : en 1800 paraît le livre *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales ;* en 1801-1802, *Atala* et *le Génie du Christianisme.* Le romantisme, épars ou en puissance chez les écrivains précédents, s'est dégagé et coordonné chez Mme de Staël et Chateaubriand. Mme de Staël vient de Genève, Chateaubriand de Saint-Malo, et la conjonction de ces deux génies est proprement celle de l'individualisme protestant et de l'individualisme celtique. Tous deux, à première vue, sont fort différents. L'individualisme d'un Chateaubriand se présente sous le dehors catholique et monarchique et nous verrons bientôt que ce n'est là qu'une apparence, une fiction, et parce qu'il y a contradiction évidente entre les termes ; l'individualisme d'une Staël est d'essence républicaine, cosmopolite et libre penseuse et il est du moins sincère et conséquent avec lui-même, ce qui assurera sa victoire. Dès l'origine cependant, quoique de camps ennemis, tous deux conspirent aux mêmes fins : l'affranchissement et l'exaltation du « moi » . Ils ne feront sans doute que substituer une tyrannie à une autre et leur double effort aboutira simplement à détrôner la raison au profit de facultés inférieures. Désormais la sensibilité est maîtresse et le règne de cette capricieuse souveraine, qui est par définition celui de l'image, du sanglot et du cri, donnera trop souvent l'impression d'un retour à la barbarie primitive. Cris sublimes au demeurant ! Sanglots qui nous déchirent ! Images enchanteresses, dont n'était pas capable la langue sèche du rationalisme ! Pour traduire les batte-

ments précipités de son cœur et le désordre de ses sensations, comme pour rendre les multiples aspects du « mobile univers », qu'il associe intimement à ses tristesses et à ses joies, le poète romantique a besoin d'une langue neuve, riche, concrète, plastique, colorée, et cette langue, il ne l'a pas trouvée toute faite : il a fallu qu'il l'inventât. Qu'il n'y ait pas eu excès, que le style, « cet élan de l'ordre intérieur », n'ait pas fini par subir « la sollicitation du vocabulaire » (Charles Maurras), que la « promotion du moi » n'ait pas entraîné celle du mot, ce n'est pas nous qui le nierons. Le lyrisme, avec les romantiques, envahit tous les genres et jusqu'aux plus sévères : la philosophie, l'apologétique et l'histoire. Il les renouvelle, mais en les corrompant. Zola, avant M. Maurras et M. Pierre Lasserre et, sinon plus légitimement, avec autant d'âpreté, dénonçait dans les romantiques « les bâtards des littératures étrangères » et les accusait d'avoir « rompu la chaîne de la tradition française ». S'il ne semble pas que lui-même l'ait renouée, il reste que l'accusation est assez justifiée en soi et qu'on y voudrait seulement quelques atténuations. « Raison et bon sens ne suffisent pas » (Renan) et le monde est plus vaste que le cerveau de Pallas : par tout le frémissement qu'il a introduit dans l'âme française, par la curiosité qu'il lui a donnée de la pensée étrangère, comme par les perspectives qu'il lui a ouvertes sur l'infini du rêve, le romantisme a peut-être gâté notre horizon traditionnel, mais il l'a élargi singulièrement. Et qui voudrait en somme que Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Baudelaire, Verlaine n'eussent pas existé ? Ceux-là mêmes que M. Maurras rappelle vers les disciplines classiques ne le suivent pas toujours sans soupirer après les autels qu'ils abandonnent. On croit ouïr la plainte de Renan dans la *Prière sur l'Acropole* : « Tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans leurs vers et combien il nous en coûte de suivre la raison toute nue ! » Qu'ils la suivent

pourtant et si le salut de notre littérature est à ce prix, s'il est nécessaire qu'en réaction des excès où nous entraîna la sensibilité romantique nous nous condamnions à une cure sévère de rationalisme...

Le mouvement littéraire du XIXe siècle peut être divisé en quatre périodes distinctes. Dans la première (1800-1820), nous assistons à la lutte du classicisme et du romantisme; la seconde (de 1820, date des *Méditations*, à 1850) nous présente le romantisme triomphant; une troisième et une quatrième périodes (1850-1880-1914) nous mèneront du romantisme déclinant au Parnasse, au naturalisme et jusqu'aux écoles les plus récentes qui voient naître le roman social, le théâtre d'idées, la poésie symboliste et même s'esquisser un retour au classicisme.

PREMIÈRE PÉRIODE (*1800-1820*)

I. La Poésie

La poésie du premier Empire continue la poésie du XVIIIe siècle. Elle n'entend rien changer à la tradition classique : elle en accepte et en respecte toutes les formules; le génie seul lui en échappe. Des poètes de cette époque, les meilleurs ne valent que relativement. C'est chez tous la même horreur du mot propre, le même abus des périphrases, les mêmes fadeurs mythologiques. Pas plus d'imagination que d'idées; une versification qui se croit habile et qui met son habileté à instituer de prétendus effets d'harmonie imitative; aucune inspiration personnelle. Faute de mieux, on se rabat sur les traductions et les descriptions.

Delille et son école. — Le vrai chef de cette poésie reste l'abbé Delille *[1], versificateur élégant et froid, qui s'est fait connaître, dès 1761, par une traduction des *Géorgiques* et qu'on voit reparaître au début du siècle avec *l'Homme des champs* (1800), *la Pitié* (1803), *l'Imagination* (1806), *les Trois règnes de la nature* (1809) et ses traductions de l'*Énéide* (1804) et de l'*Essai sur l'homme* (1811). — Delille, dira plaisamment Victor Hugo, « qui, vers sa fin, se vantait, à la manière des dénombrements d'Homère, d'avoir *fait* douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux, y compris celui de Job, six tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un damier, un billard, plusieurs hivers, beaucoup d'étés,

1. L'astérisque renvoie aux morceaux choisis qui accompagnent chaque chapitre.

force printemps, cinquante couchers de soleil et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter !... »

Désormais le branle est donné. En même temps que Saint-Ange traduit Ovide, Daru Horace, Pongerville Lucrèce, Aignan l'*Iliade*, Tissot les *Bucoliques*, Dureau de la Malle *les Argonautiques*, Bins de Saint-Victor Anacréon, Fontanes Pope, Baour-Lormian Ossian, Aimé Martin rime les *Lettres à Sophie* sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle, Boisjolin chante *la Botanique*, Gudin *l'Astronomie*, Ricard *la Sphère*, Castel *les Plantes*, Cournand *les Styles*, Esménard *la Navigation*, Chênedollé *le Génie de l'homme*, Campenon *la Maison des champs*, Colnet du Ravel *l'Art de dîner en ville*, etc., tous poèmes oubliés aujourd'hui et qui eurent leur quart d'heure de célébrité. Il n'y a, de ce fatras, à détacher que *la Gastronomie* de Berchoux (1803), badinage sans prétention et où l'esprit du moins ne fait pas entièrement défaut. Si l'on ajoute aux poèmes « didactiques », comme ils s'appelaient, quelques poèmes épiques dans le genre de l'*Achille à Scyros* (1805), de Luce de Lancival, du *Charlemagne à Pavie* et de l'*Alfred* de Millevoye, du *Philippe-Auguste* de Parseval-Grandmaison, de l'*Austerlide* de Viennet, de *la Caroléide* du vicomte d'Arlincourt ou de l'*Amadis de Gaule* de Creuzé de Lesser, qu'on nomme, pour sa bizarrerie, l'*Atlantiade* de Népomucène Lemercier, sorte de *De Natura rerum* moderne où l'oxygène, le calorique, la gravitation et le phosphore font figure de « machines épiques » et dont les grands protagonistes sont Barythée, force centripète, Proballène, force centrifuge, et Curgire, mouvement curviligne, qu'on donne enfin une mention aux compositions lyriques de Lebrun-Pindare, aux *Messéniennes* de Casimir Delavigne * (1818), aux chansons de Désaugiers et de Gouffé, aux contes d'Andrieux *, aux fables de Ginguené et d'Arnault, on aura dressé, ou à peu près, le bilan de cette poésie correcte, çà et là spirituelle, le plus souvent ennuyeuse et vide et qui n'échappe au prosaïsme que pour tomber dans le rébus.

Les élégiaques : Chênedollé, Baour-Lormian, Soumet, Guiraud, Millevoye, etc. — Il serait injuste cependant de ne pas signaler chez quelques poètes de ce temps, ou du moins dans quelques-unes de leurs productions, une sentimentalité assez pénétrante déjà et dont l'expression n'est pas toujours sans analogie avec celle des premiers romantiques.

Sainte-Beuve a dit de Chênedollé : « Il a plus de grandiose que Delille ; il fait ses vers avec son cœur. » Et il les fait aussi avec des réminiscences de Gœthe et de Klopstock, dont il a eu la révélation chez Mme de Staël. Baour-Lormian affadit Ossian dans ses *Poésies galliques* (1801), mais c'est un peu du mystère occidental et de ses brumes qui entre avec elles dans la sentimentalité française. Fontanes a été touché par Gray dans *le Jour des Morts* et *la Chartreuse de Paris*. Edmond Géraud n'est peut-être pas, comme l'a dit M. Maurice Albert, le premier qui ait fait connaître en France l'intérêt poétique du moyen âge et, avant lui, le comte de Tressan, Creuzé de Lesser, Vanderbourg, avec les poésies de l'apocryphe Clotilde de Surville (1803), sans parler de Chateaubriand, s'étaient avisés de cet intérêt; son mérite, plus mince, consiste à avoir inauguré chez nous « le style troubadour » (Henri Potez). Duault, Millevaut, Deguerle, l'« honnête » Labouisse, MMmes Desroches, Verdier, de Vannoz ont sombré corps et biens. Et c'eût pu être le destin d'Alexandre Soumet *, s'il n'avait composé en 1816 cette élégie de *la Pauvre Fille* que tous les recueils de morceaux choisis se repassent consciencieusement. Millevoye * a écrit des épîtres et des poèmes héroïques qui n'ont pas eu la force de venir jusqu'à nous, mais aussi des élégies touchantes et brèves comme sa destinée (*le Poète mourant*, *la Chute des feuilles*, etc.). Cinq ou six autres élégiaques surnagent derrière lui dans les anthologies à la faveur d'une pièce, d'une strophe heureuses : Arnault * (*la Feuille*), Guiraud (*le Petit Savoyard*), Victoire Babois (*le Saule des regrets*), Denne-Baron (*Zéphyre*), Charles Loyson (*l'Air natal*) et Chateaubriand lui-même dont *le Montagnard émigré* contient déjà en puissance toute « la chevalerie dorée, le moyen âge de châtelains, de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermites » du premier cénacle :

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?...

Parny * enfin, que Voltaire mourant appelait « mon cher Tibulle » (*Poésies érotiques*, *Poésies fugitives*, etc.), et Mme Dufrénoy, surnommée « la Sapho française », ne laissent pas de

trouver quelques mouvements de mélancolie voluptueuse dont Lamartine se souviendra bientôt.

Au déclin de la poésie classique, ces *poetæ minores*, chlorotique postérité de Gilbert et de Malfilâtre, annoncent et préparent la poésie nouvelle : plusieurs d'entre eux d'ailleurs (Soumet, Chênedollé, Baour-Lormian, Guiraud) feront partie du premier cénacle romantique et collaboreront près de Hugo et de Vigny à l'organe du groupe, *la Muse française*.

PAGES-TYPES

Delille (l'abbé Jacques)
1738-1813

LE CAFÉ

... Il est une liqueur, au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire :
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux !
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur ce réchaud brûlant moi seul tourne ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène ;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer.
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde,
Qui, tour à tour, calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée ;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tribus des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi !
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.

A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans cahots,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon de soleil.

::::::::::::::::::::

Casimir Delavigne
1793-1843

AUX RUINES DE LA GRÈCE PAÏENNE

O SOMMETS de Taygète, ô rives du Pénée,
De la sombre Tempé vallons silencieux,
O campagnes d'Athène, ô Grèce infortunée,
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux ?

Doux pays, que de fois ma muse en espérance
Se plut à voyager sous ton ciel toujours pur !
De ta paisible mer, où Vénus prit naissance,
Tantôt du haut des monts je contemplais l'azur;
Tantôt, cachant au jour ma tête ensevelie
Sous tes bosquets hospitaliers,
J'arrêtais vers le soir, dans un bois d'oliviers,
Un vieux pâtre de Thessalie.

Des dieux de ce vallon contez-moi les secrets,
Berger; quelle déesse habite ces fontaines ?
Voyez-vous quelquefois les nymphes des forêts
Entr'ouvrir l'écorce des chênes ?

Bacchus vient-il encor féconder vos coteaux ?
Ce gazon que rougit le sang d'un sacrifice,
Est-ce un autel aux dieux des champs et des troupeaux ?
Est-ce le tombeau d'Eurydice ?
Mais le pâtre répond par ses gémissements :
C'est sa fille au cercueil qui dort sous ces bruyères;
Ce sang qui fume encor, c'est celui de ses frères
Égorgés par les Musulmans.

Andrieux
1759-1833

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI

L'HOMME est bien variable et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine et ferai mieux encore :
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et la Mettrie.

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude,
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire
Et, des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci !... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre,
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion, le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage...

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier et, d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin : que veux-tu qu'on t'en donne ?
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde !
— Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile.
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire; je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam à moi. Je suis tranchant peut-être,
Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu ! de ton moulin, c'est bien être entêté !
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que, sans payer, je le pourrais bien prendre ?
Je suis le maître. — Vous, de prendre mon moulin ?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revient de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?

Alexandre Soumet
1788-1845

LA PAUVRE FILLE

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir;
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère.
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire,
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents.
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée :
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée!

Millevoye
1782-1816

LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.

« Bois que j'aime, adieu !... je succombe;
Ton deuil m'avertit de mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès se balance,
Déjà sur ta tête en silence
Il incline ses longs rameaux :
Ta jeunesse sera flétrie,
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre des coteaux. —
Et je meurs!... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans,
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère,
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée! »
Il dit, s'éloigne... et sans retour !

La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe,
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

::::::::::::::::::::

Arnault
1766-1834

LA FEUILLE

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans résister, sans crier;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

::::::::::::::::::::

Parny
1753-1814

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

Son age échappait à l'enfance;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour,
Le sentiment allait éclore.

Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu la vie
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

○ ○ ○ ○ ○

II. Le Théâtre

La tragédie. — L'épuisement de la littérature classique est surtout sensible dans le théâtre de cette époque.

A quelques exceptions près, toutes les tragédies se valent et c'est dans presque toutes le même vide solennel. Ni observation, ni action véritable : il n'y a plus que des recettes. D'où cette prodigalité de songes, de récits, de confidents, ce style uniformément déclamatoire qu'on remarque dans la plupart des tragédies. La « couleur locale » y est inconnue, ce qui nous toucherait peu, à vrai dire, si les caractères avaient quelque vérité historique : mais Brifaut, presque sans rien changer à ses vers, peut transporter en Assyrie l'intrigue d'une pièce arabe et la rebaptiser *Ninus II*. Le fond ne varie guère : il s'agit perpétuellement du conflit de la passion et de l'honneur. « On finira, dit Mme de Staël, par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, préférant la mort à l'esclavage, inspirées par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles. »

C'est bien cela, à moins que les poètes tragiques, en fidèles disciples de Voltaire, ne fassent simplement de la scène, comme Marie-Joseph Chénier * (*Charles IX*, *Calas*, *Tibère*) et Jean-Louis Laya (*l'Ami des lois*), une tribune pour leurs plaidoyers politiques et sociaux. Sans doute, depuis de Belloy, ils mettent de plus en plus à contribution l'histoire nationale ou les temps contemporains. Tels Raynouard * avec ses *Templiers* (1805) et *les États de Blois* (1810), Gabriel Legouvé avec *la Mort de Henri IV* (1806) et de Jouy avec *Tippo-Saïb* (1813). Lemercier

rêve même un théâtre tout entier national « pour la représentation dramatique de l'histoire de France par la peinture successive des plus grandes époques et des plus grands hommes de nos annales ». Excellente idée, si le mode d'expression de ces poètes n'avait été si inférieur à leurs conceptions. Ni *les Vêpres siciliennes* (1819) et *le Paria* (1821) de Casimir Delavigne, ni la *Marie-Stuart* (1820) de Lebrun *, quoique empruntée de Schiller, ni le *Léonidas* (1825) de Michel Pichat, en dépit de son à-propos qui en explique le « succès prodigieux » (Biré), ne réussirent à ranimer le genre. Sans Talma, la tragédie eût déjà vécu. Il la soutenait par le caractère de vérité qu'il donnait à son jeu, par le souci d'exactitude qu'il apportait au costume, au décor, aux moindres accessoires ; à la psalmodie monotone de ses prédécesseurs, à leur attitude guindée et solennelle, il substituait un débit passionné, un geste énergique et varié ; il infusait sa vie à ces œuvres exsangues. Quand il mourut en 1826, il entraîna la tragédie avec lui.

Le drame bourgeois et le mélodrame. — Cependant le drame bourgeois, tel qu'il était sorti plus ou moins viable de la tête de Diderot, continuait parallèlement sa chétive existence. Il n'y a de noms à citer ici que celui du vertueux Bouilly, « le poète lacrymal », et son *Abbé de l'Epée* (1800).

La faveur du public allait déjà au mélodrame qui frayait la voie au drame romantique : La Martelière, avec *Robert, chef de brigands* (1792), imité de Schiller, *les Mystères d'Udolphe* (1798), *Gustave en Dalécarlie* (1803), etc., Guilbert de Pixérécourt, « ouvrier dramatique d'une prodigieuse fécondité et d'une abondance de ressources surprenante » (Faguet), avec *Cœlina ou l'Enfant du mystère* (1801) et *le Chien de Montargis* (1814) ; Boirie, avec *l'Homme de la Forêt noire* (1811), *le Bourgmestre de Saardam* (1818) et *les Deux forçats* (1822) ; Caigniez, avec *la Pie voleuse* (1815) ; Charles Nodier lui-même, avec *le Vampire* (1820) et *Bertram ou le Château de Saint-Aldobrand* ; Victor Ducange, avec *Calas*, et Cuvelier de Trye, surnommé le Crébillon du Boulevard, avec *la Main de Fer* et *la Fille mendiante*, y remportèrent des succès mémorables.

La comédie. — La comédie seule gardait quelque intérêt : Picard * est incorrect, mais il a de l'observation et de l'esprit (*la Petite ville* (1801), *Monsieur Musard, les Ricochets*, etc.) ; Collin d'Harleville *, du naturel et de la bonhomie (*les Mœurs du jour*,

les Châteaux en Espagne, le Vieillard et les jeunes hommes etc.) ; Andrieux, de l'élégance et du piquant (*les Étourdis, la Soirée d'Auteuil, le Vieux Fat,* etc.). Après eux, Alexandre Duval (*les Héritiers*), Roger (*l'Avocat*), Etienne (*les Deux gendres*), Gosse (*le Médisant*), Dupaty (*la Prison militaire*), Riboutté (*l'Assemblée de famille*), l'universel Lemercier et, plus tard, Empis, Th. Leclercq, Scribe, Casimir Bonjour, etc., produisent des œuvres estimables, sensées et vives.

Mais, en somme, rien qui saille nettement dans ce théâtre non plus que dans la poésie. On vit sur le poncif. Le mouvement de rénovation partira d'ailleurs.

PAGES-TYPES

M.-J. Chénier
1764-1811

MONOLOGUE DE TIBÈRE

A LA CRAINTE, au remords, il faut me résigner...
Tout oser, mais tout craindre, est-ce donc là régner ?
Quel prestige soutient cet empire suprême,
Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même ?
Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
Et promettant la vie ou prescrivant la mort!
Un seul! Et les Romains tremblent devant un homme!...
Les Romains! Où sont-ils ? Dans les tombeaux de Rome...
Les Romains! Deux encor sont dignes de ce nom :
Cette fière Agrippine et le fils de Pison.
Cnéius est vertueux; c'est un héros peut-être :
Au temps de ses pareils Cnéius aurait dû naître.
Mais que sont désormais les pères de l'État ?
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
O lâches descendants de Dèce et de Camille,
Enfants de Quintius, postérité d'Émile,
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux !
Ils cherchent chaque jour leur avis dans mes yeux,
Réservent aux proscrits leur vénale insolence,
Flattent par leurs discours, flattent par leur silence,
Et, craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir.

Raynouard
1761-1836

LA MORT DES TEMPLIERS

Un immense bûcher dressé pour leur supplice
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier.
Mais le grand-maître arrive, il monte, il les devance;
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance.
Il lève vers les cieux un regard assuré;
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie.
« Français, souvenez-vous de nos derniers accents;
« Nous sommes innocents, nous mourons innocents;
« L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
« Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
« Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
« Et j'ose t'y citer, ô pontife romain!
« Encor quarante jours!... je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître :
Mais quel étonnement! quel trouble! quel effroi!
Quand il dit : « O Philippe! ô mon maître! ô mon roi!
« Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée,
« Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année. »
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence;
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher.
Ils jettent en tremblant du feu sur le bûcher
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse.
Tout à coup le feu brille... A l'aspect du trépas,
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques.
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,

Aux pieds de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... Les chants avaient cessé.

::::::::::::::::::::::

Pierre-Antoine Lebrun
1785-1873

MARIE-STUART DANS LES JARDINS DE FOTHERINGAY

ANNA

Où courez-vous, Madame ?

MARIE

Ah ! laisse-moi jouir
D'un bonheur que je crains de voir s'évanouir.
Laisse mes libres pas errer à l'aventure.
Je voudrais m'emparer de toute la nature.
Combien le ciel est beau ! Que le jour est serein !
Ne sommeillé-je pas ? N'est-ce qu'un songe vain ?
A mon cachot obscur suis-je en effet ravie ?
Suis-je de mon tombeau remontée à la vie ?
Ah ! d'un air libre et pur laisse-moi m'enivrer !

ANNA

Madame, où votre esprit se va-t-il égarer ?
Hélas ! la liberté ne vous est pas rendue !
La prison seulement s'ouvre plus étendue.

MARIE

Eh bien ! épargne-moi de trop barbares soins
Et, si ce n'est qu'un songe, ah ! laisse-moi du moins,
Soulevant un moment ma chaîne douloureuse,
Rêver que je suis libre et que je suis heureuse.
Ne respiré-je pas sous la voûte des cieux ?
Un espace sans borne est ouvert à mes yeux.
Vois-tu cet horizon qui se prolonge immense ?
C'est là qu'est mon pays, là l'Écosse commence.
Ces nuages errants qui traversent le ciel
Peut-être hier ont vu mon palais paternel.
Ils descendent du nord, ils volent vers la France ;
Oh ! saluez le lieu de mon heureuse enfance !
Saluez ces doux bords qui me furent si chers !
Hélas ! en liberté vous traversez les airs.

Picard
1789-1828

LE PALAIS-ROYAL EN 1802

JÉRÔME

Voyez ces boutiques, ces cafés, ces salles de vente ; ces larges enseignes en lettres d'or, barrant les arcades ; ces affiches bleues, rouges, jaunes, tapissant les murs ; ces cadres de miniatures sur la porte des allées ; la grand'mère à robe à plis, près de sa fille en polonaise, près de sa petite-fille en tunique, qui porte son petit garçon en mameluck ; la perruque à trois marteaux de quatre-vingt-six, près de la grosse catogan de quatre-vingt-neuf, de la Titus de l'an VII, des favoris et du pet-en-l'air de l'an X ; ces Italiens aux regards vifs, cet Allemand à la cocarde noire, cet Anglais à l'œil observateur, ce gros financier, ce pâle rentier, ce Turc à la grande culotte, ces politiques qui se chauffent au soleil, ce petit bossu si plein d'esprit, ce joli homme si imbécile : a-t-on menti quand on a dit que Paris était le rendez-vous de l'univers et que ce jardin était le rendez-vous de tout Paris ?

FANCHETTE

Quelle foule, bon Dieu ! c'est comme chez nous à la sortie des vêpres.

JÉRÔME

... Voyez cet homme dont l'habit est un peu mûr : c'est un dîneur en ville. Jadis leur costume était connu : habit noir, bas de soie blancs, habiles à éviter les ruisseaux ; ils découpent, ils dévorent et payent leur écot en compliments et en couplets d'emprunt. On dit même que, depuis quelque temps, quelques-uns ont trouvé le moyen de dîner une bonne partie de la journée, en partant à une heure du faubourg Saint-Marceau, descendant à deux heures au Marais, gagnant à trois heures la rue Saint-Denis, à quatre heures la rue Saint-Honoré et finissant à six heures à la chaussée d'Antin.

GAULARD

Jarni ! voilà des gens d'un furieux appétit !

JÉRÔME

Remarquez ce marchand qui vous mesure du drap avec un mètre que le tourneur a fait trop court par distraction. Pour-

quoi faut-il que dans tous les états les honnêtes gens fassent exception ? Et cependant il paye ses lettres de change à l'échéance. C'est ainsi qu'on se fait une vertu d'état, que la cuisinière ne vole pas dans un secrétaire, mais fait danser l'anse du panier; que celui-ci paye ses dettes et triche au jeu; que celui-là se met à couvert à l'aide d'un prête-nom; et que, depuis le plus austère homme du monde, les consciences vont toujours en s'élargissant, jusqu'à celle du voleur de grand chemin, qui a aussi ses scrupules. Voici l'heure de la Bourse. Si vous étiez dans les rues voisines, vous verriez cette file de carrosses, de fiacres, de cabriolets, de gens à pied. Depuis six heures du matin, ces agents de change et ces courtiers ont fait les quatre coins de Paris, le calepin barbouillé de notes sur Hambourg, sur Londres, sur Cadix, les poches pleines d'échantillons de sucre, de café, de riz, de cacao.

GAULARD

Ce sont des boutiques ambulantes que ces gens-là.

JÉRÔME

Les voyez-vous aller et venir, s'interroger d'un air inquiet ? Plus loin sont les profanes, les petits agioteurs qui exercent sans patentes; ceux-là vont à pied et sont plus actifs que les chevaux de leurs confrères. Ils vendent, achètent et revendent des maisons, des terres, des contrats, donnent de l'argent pour du papier; plus souvent du papier pour de l'argent. Six heures sonnent, les voilà chez les restaurateurs. Il y a dans les quartiers les plus riches des misères qui font saigner le cœur, et celui-ci ne s'en doute pas, qui va mourir d'indigestion. Comment concevoir qu'on puisse mourir de faim, quand on choisit sur une carte de restaurateur composée de soixante et dix-huit articles ?

::::::::::::::::::::::

Collin d'Harleville
1755-1828

L'INCONSTANT

INCONSTANT ! oh, voilà votre mot ordinaire !
Eh ! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès :
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé :
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurais pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état; j'y suis mal et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi ! Faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi quand on peut être mieux ?
Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance ?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose !
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts ! il échappe, il faut qu'il se promène;
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et, pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile : autour de lui tout change :
La terre se dépouille, et bientôt reverdit,
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit...
Que dis-je ? en moins d'un jour tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

III. La Prose

I. – CRITIQUE, PHILOSOPHIE, APOLOGÉTIQUE, ETC.

Lamennais; Bonald; Joseph de Maistre. — C'est dans la prose qu'il faut chercher l'originalité de cette période.

Toute l'œuvre des encyclopédistes est à terre. Trois hommes ont marché à la fois contre elle : Lamennais, Bonald et de Maistre. — Lamennais*, compatriote de Chateaubriand, débuta par l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817-1823) où il combattait l'athéisme politique, le rationalisme, le protestantisme, la religion naturelle, en deux mots l'individualisme et le principe cartésien. Nous assisterons plus tard à son évolution. — L'ennemi de Condorcet et de Condillac, le vicomte de Bonald*, aura été avant tout le théoricien du pouvoir absolu : l'institution de la société est pour lui d'origine divine (ce qu'il croit prouver par l'origine métaphysique du langage) ; le roi est maître sur ses sujets comme Dieu sur le monde ; l'homme n'a pas de droits, mais des devoirs. Et, si Bonald s'en était tenu à ce catéchisme, on pourrait le négliger ou le considérer sous l'aspect archéologique ; mais il est de ces systématiques qui sont plus intéressants dans la négation que dans l'affirmation, et la critique qu'il a faite de la démocratie est si profonde et a reçu de l'expérience des confirmations si rigoureuses qu'il apparaît à beaucoup comme une espèce de voyant. — Plus papiste que monarchiste, Joseph de Maistre* examine les événements du point de vue ultramontain. Ses *Considérations sur la France* (1796) montrent l'action de la Providence dans la marche de la Révolution ;

Lamennais.

l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1814) prétend établir qu'une constitution politique est une œuvre divine ; l'*Examen de la philosophie de Bacon* (1836) ne tient le monde pour intelligible qu'à travers l'idée de finalité ; le sous-titre des *Soirées de Saint-Pétersbourg* (1821) est *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence*, etc. De Maistre est un magnifique écrivain. Tempérament de révolutionnaire au service de toutes les puissances de réaction, il se rend vite à charge aux causes qu'il défend et meurt à temps pour n'être pas frappé des foudres qu'il a replacées dans la main du Pape.

Philosophes, humanistes et critiques. — Les encyclopédistes sont à terre : Volney, l'auteur des *Ruines* et de *la Loi naturelle*, ne veut plus être que philologue, et Garat, « l'optimiste de la Révolution », va démentir par une fin chrétienne les principes de sa vie.

Cependant il y a encore des philosophes, mais assagis. Ainsi Azaïs, l'accommodant inventeur de la doctrine des compensations, Gérando, Laromiguière et Maine de Biran *, qui se séparent des derniers condillaciens, représentés par Destutt de Tracy, et s'acheminent vers l'éclectisme universitaire de Victor Cousin. Ce spiritualisme psychologique est condensé en petites formules précieuses par Joubert * qui fait commerce de lettres avec les beaux esprits du temps. On peut goûter encore Joubert et il faut noter que l'influence de Maine de Biran s'est prolongée, par delà Victor Cousin, jusqu'à Ravaisson et Lachelier. Saint-Simon, à l'écart, réorganise sur le papier l'Europe, la société, l'industrie, la religion et, partant du principe que « tout homme doit travailler », veut substituer au régime de la propriété héréditaire celui de « l'association universelle » ; Ballanche (*Essais de palingénésie sociale*, *Orphée*, *la Ville des expiations*, etc.), mystique et nuageux, noie dans l'ouate de ses phrases une pensée qui ne sut pas choisir entre la Révolution et le Péché originel ; Daunou, Suard, Ginguené, Quatremère de Quincy, Coray, Boissonade, Hase, Letronne, Dubner, etc., humanistes et philologues ; les deux Champollion, qui fondent l'égyptologie ; Sylvestre de Sacy, Garcin de Tassy, Dalher, Cahen, qui explorent les civilisations persane et sémitique ; Paulin de Saint-Barthélémy et Antoine de Chézy, qui inaugurent en France les études sanscrites où vont se distinguer Langlois et Eugène Burnouf ;

Le Gonidec, qui restaure la langue bretonne; Raynouard, qui découvre les troubadours avant Diez; Brillat-Savarin, qui fait une science de la gastronomie dont Berchoux n'avait su faire qu'un art; Geoffroy, qui crée aux *Débats* le feuilleton dramatique dont Duviquet hérite à sa mort (1814); Dussault, Féletz, Hoffman, qui se disputent dans la presse le « sceptre » de la critique échappé à La Harpe, eurent du mérite, des lettres ou du poids.

Mais toutes ces figures s'estompent et disparaissent dans le rayonnement de Mme de Staël et de Chateaubriand.

Mme de Staël *. — Germaine Necker, mariée à dix-neuf ans au baron suédois de Staël-Holstein, a vu se préparer la Révolution dans le salon de son père. Elle en a défendu les principes sous la monarchie, et la Terreur n'a pas refroidi son zèle. Proscrite sous le Consulat, elle fit plusieurs séjours en Allemagne, en Italie et en Russie. Rentrée en France après la chute de Napoléon, elle se retira en Suisse, à Coppet. Son salon, le premier de Paris en 1802, a été le foyer permanent de l'opposition à l'Empire, en même temps qu'un très beau centre intellectuel : Cabanis, M.-J. Chénier, Benjamin Constant, Barante, Schlegel, Guizot, etc., y ont passé. Cette esquisse biographique importe à l'histoire de son cerveau.

Mme de Staël.

Pour la formation de ses théories littéraires, il n'a pas été indifférent que Mme de Staël fût fille de Necker, suisse, protestante, républicaine et qu'elle parcourût l'Europe en proscrite. C'est Jean-Jacques qui l'a menée à la politique, qui l'a menée à la littérature, et l'on distingue par quel fil elle a passé des *Réflexions sur le procès de la Reine*, des *Réflexions sur la Paix* et du livre *des Passions* (1796), « sorte d'autobiographie morale semée de considérations fort importantes sur la Révolution » (Herriot), au livre décisif de sa maturité : *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800).

Pour la première fois dans ce livre et avec tout le dogmatisme dont elle est capable, elle établit le principe dont elle tentera un peu plus tard la vérification dans *l'Allemagne* (1813) et qui fera fortune : à savoir que toute littérature est façonnée par le milieu. Sans en discuter ici la valeur, notons vite les conséquences qu'en a tirées l'auteur : c'est d'abord qu'il existe des littératures nationales, des types historiques de littérature ; c'est ensuite qu'une littérature n'est susceptible de fleurir et de progresser que lorsqu'elle se nourrit d'une substance indigène. Et, comme Mme de Staël a découvert une littérature du Nord et une littérature du Midi, celle-ci étant nommée classique, celle-là romantique, on voit, au second rang des conséquences : 1° qu'il n'y a pas un Beau universel et des canons esthétiques invariables ; 2° que les traditions helléno-latines, ne tenant chez nous à rien de national, doivent être abandonnées au profit des littératures du Nord, chrétiennes et occidentales ; 3° que, pour réaliser ce « concert européen », proposé à notre traditionnel besoin social et humain, une pénétration réciproque est souhaitable et que nous, Français, tout particulièrement, nous avons le plus vif intérêt à nous renouveler de sève germanique.

Si Mme de Staël n'avait pas accepté du XVIIIe siècle la croyance au pouvoir de la raison, à la suffisance de la religion naturelle, à la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, on pourrait appeler son œuvre une insurrection contre le passé. Ce fut du moins une insurrection contre le classicisme français. Aussi, ne s'étonne-t-on pas d'y voir correspondre chez elle, en morale, le plus exaspéré des individualismes. *Delphine* (1802), *Corinne* (1807), c'est Mme de Staël tenant tête à l'opinion, la femme de génie opposée à la médiocrité sociale qui l'opprime et dont elle ne s'affranchit qu'en se vouant à une défaite certaine. La thèse est grosse de tout le féminisme contemporain.

Avec des pages fortes, pathétiques et d'analyse aiguë, les romans de Mme de Staël sont une manière de fatras. La philosophe est plus intéressante, bien que sa part d'invention soit assez faible et qu'il faille surtout lui reconnaître

a qualité féminine par excellence : une grande « puissance le réceptivité ». Mais elle enveloppait de lyrisme et excelait à coordonner et à systématiser les idées qui se croiaient autour d'elle. Et elle était femme encore par son iisance à se hausser au-dessus des contingences vulgaires, par le beau mépris qu'elle affichait pour les acquisitions de l'expérience. Dans son besoin d'accommoder les faits à son incurable optimisme, elle écrira sérieusement, par exemple, que « les Romains sont supérieurs aux Grecs dans la carrière de la pensée » et, de même, elle n'hésitera pas à découvrir dans « l'imagination mélancolique » le signe de la supériorité philosophique des modernes. Mais, outre qu'elle laisse beaucoup d'observations justes et de formules heureuses et qu'elle a bien vu, tout en les exagérant, les méfaits de « l'esprit de société », elle est considérable par l'action qu'elle a exercée autour d'elle : cette ennemie de nos traditions classiques, cette propagandiste des Lettres étrangères, partage en définitive avec Chateaubriand l'honneur et la responsabilité d'avoir « déclanché » le romantisme français.

Chateaubriand. — Chateaubriand* est tout Celte des pieds à la tête ; il est fait de tous les songes, de toutes les contradictions, de toutes les inquiétudes sans cause de sa race; il a son tour d'imagination magnifique et funèbre, son goût de l'aventure et de la mort, son dégoût du connu, du passager et du médiocre ; il est, comme elle, toujours suspendu entre le désir et le regret ; il est, comme elle, partout « en exil » et, comme elle, incapable de s'arracher à l'obsession de son « moi », de se subordonner et de se classer dans l'ordre social. De cette impossibilité d'adaptation découlent toutes les misères qu'il décore des beaux noms de mal de l'infini, tourment de l'absolu, etc. Le Celte ne souffre que d'être un déclassé. Encore a-t-il vite fait, s'il est un Chateaubriand, de tirer orgueil de son isolement comme d'une noblesse ; et, incapable de s'intéresser aux autres, il lui reste la ressource, en se projetant sur le monde, de le recréer à son image. Pour le sentiment

de la nature, Chateaubriand a eu des maîtres, dit-on, dan Rousseau et Bernardin. Mais Combourg, ses racines celt ques et ce je ne sais quoi de « physique », que M. Adrie Mithouard discerne très justement dans le christianism breton, l'avaient singulièrement préparé à recevoir l'éti celle. La Nature, conçue comme une féerie, comme un fête de l'imagination et des sens, c'est la Nature comme voient déjà les romans de Table-Ronde.

Chateaubriand.

Dans un tel cerveau, l'idée n se présente jamais qu'en image comme chez les poètes et le enfants. Peut-être le XVIIIe siècl avait-il poussé trop loin le culte de l'abstraction. *Le Génie du Christianisme* (1802) fut, à ce poin de vue, une double réactio contre la sécheresse de cœur e la sécheresse d'esprit. Il n'est pa contestable néanmoins que l'ar gumentation en est faible et qu la beauté d'une religion n'e prouve pas la véracité : comme l'a très bien observ Brunetière, l'erreur de Chateaubriand fut que, voulan faire l'apologie du christianisme, il la fit en Breton et donc sentimentale. Mais le résultat qu'il visait fu atteint. En associant le christianisme à des idées touchan tes et grandioses, Chateaubriand réussit à persuader le contemporains de son efficacité dans la morale, dans l'art dans la littérature et jusque « dans la substance des sen timents humains » dont est faite la civilisation. Par là, i appuyait l'effort de Mme de Staël contre l'antiquité classi que ; avec moins de rigidité dans les principes, mais plu de vertu dans l'exemple, il établissait les droits esthétique du moyen âge et de l'art gothique, il aiguillait les lettre françaises sur le subjectivisme lyrique et la représentatio de la nature. Chateaubriand a « rouvert la grande natur fermée », selon l'expression de Théophile Gautier, et pe

s'en est fallu qu'elle n'ait tout submergé. De fait, et qu'on le prenne dans *René*, dans *les Natchez* ou dans l'*Itinéraire*, il n'est guère que la personnalité de l'auteur qui surnage désormais. Le reste n'est qu'un torrent d'images brillantes ou sonores.

« Cette complaisance d'imagination, dit M. Charles Maurras, Chateaubriand la portait jusque dans la politique, et ne l'aimait, à vrai dire, que pour la force d'émotion qui est en elle. Les faits ne le touchaient qu'autant qu'ils lui étaient prétexte à grandes images et à pensées retentissantes. Oiseau de tempête et de charnier, il détestait le calme, la vie organique et normale... Chateaubriand n'a jamais cherché dans la mort et dans le passé le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel; mais le passé comme passé et la mort comme mort furent ses uniques plaisirs. Loin de rien conserver, il fit au besoin des dégâts afin de se donner de plus sûrs motifs de regrets. A la cour, dans les champs, dans les charges publiques, comme dans ses livres, il est lui et il n'est que lui, ermite de Combourg, solitaire de la Floride. »

Le jugement est sévère. Il est loisible de l'adoucir en disant que, si Chateaubriand n'a connu que lui, il s'est du moins connu profondément. En outre, son aptitude à sentir et à exprimer « les aspects multiples du vaste univers » lui a permis d' « individualiser » fortement les époques historiques, par quoi il détermine la vocation d'Augustin Thierry et ouvre encore une source féconde du romantisme : la couleur locale. *Les Martyrs* (1809) manquent peut-être à toutes les règles de l'épopée et il est entendu que le merveilleux en est froid, infidèle la peinture du catholicisme naissant et du paganisme agonisant : dans les pages consacrées à nos origines, la puissance de restitution est prodigieuse, surtout si l'on songe à l'idée que se faisaient de ces origines et des mœurs de la monarchie franque un Velly et un Anquetil [1]. Mais Chateaubriand n'eût écrit

1. Cf., par exemple le portrait de Childéric par Velly (1755) : « Childéric fut un prince à grandes aventures. C'était l'homme le mieux fait de son

que les *Mémoires d'outre-tombe* qu'il faudrait encore le maintenir sur nos autels. Ses autres livres ont vieilli : il y a dans les *Mémoires* tout ce qu'il faut pour soutenir le choc du temps, un style plein, ramassé, qui s'est presque entièrement affranchi du procédé oratoire, une vigueur de coloris extraordinaire et les plus beaux horizons de la littérature, même, à l'occasion, du piquant, de la grâce et de la bonhomie. Ce n'est cependant pas par les *Mémoires* que Chateaubriand a retenti sur ses contemporains. Ils parurent trop tard (1848-1850) et quand son action avait presque fini de s'exercer. En particulier ce qu'on a appelé le « mal du siècle » est né avec *René* (1802). Chateaubriand y campait le héros romantique par excellence, accablé par la disproportion de son rêve avec la réalité, sombre et avide d'infini. Jamais héros n'enfanta plus d'épigones, et c'est que ce *René*,

Sans culte et cependant plein de désir vers Dieu,

n'est autre que Chateaubriand lui-même. On retrouvera chez Lamartine et Musset sa spiritualité nuageuse, son ennui et son vague à l'âme ; chez Vigny et Leconte de Lisle son pessimisme ; chez Hugo, chez Augustin Thierry, chez Flaubert sa description pittoresque et sa narration grandiose, et chez tous enfin son goût de la beauté presque charnelle des mots.

Charles Nodier. — Nodier* n'a point accoutumé qu'on le rapproche d'un Chateaubriand et d'une Staël ; il s'est fait une légende autour de son nom, et le « bon » Nodier, le « nonchalant » Nodier, s'est substitué, du vivant même de l'auteur, au véritable Nodier, investigateur et novateur, que nous connaissons mieux aujourd'hui par les travaux d'Edmond Biré et de Michel Salomon. Il est bien certain que ce

---

royaume. Il avait de l'esprit, du courage ; mais, né avec un cœur tendre, il s'abandonnait trop à l'amour : ce fut la cause de sa perte. » Et tout est dans ce ton, ajoute M. Camille Jullian. — Le « poème en prose » produisit vers la même époque une œuvre assez remarquable : *le Dernier homme*, de Cousin de Grainville, publié en 1805, après la mort de l'auteur, et qui est une sorte de contrepartie, souvent puissante, du *Paradis perdu* de Milton.

n'est point assez de voir en lui, avec Sainte-Beuve, « un des plus tôt éveillés parmi les romantiques, des plus matineux, mais des moins provocants et des plus détachés », et M. André Hallays a raison de signaler, comme le « titre principal de l'auteur de *Jean Sbogar*, la part qu'il prit au triomphe du romantisme ».

Ce romantisme, dont Mme de Staël venait de dresser la carte et Chateaubriand de fixer la constitution, il en fut le premier pionnier et, dans son introduction aux *Voyages pittoresques* de Taylor (1820), où il « poussait à l'intelligence du gothique », comme dans le roman avec *les Proscrits* (1802), *le Peintre de Salzbourg* (1803), *Jean Sbogar* (1818), *Adèle* (1820), *Smarra* (1821) et *Trilby* (1822), où il donnait à force dans le merveilleux germanique et celtique, comme au théâtre, avec *le Vampire* (1820) et *Bertram* (1821), où il instaurait le « genre frénétique », comme dans ses multiples incarnations de bibliographe, de lexicographe, de philologue, etc., par ses pointes malicieuses contre les pseudo-classiques et son admiration pour Shakespeare, Gœthe, Byron et Walter Scott, il fraya la plupart des voies où allaient s'engager ses jeunes amis de la *Muse française* et Victor Hugo principalement. « Il n'est pas, dit Edmond Biré, jusqu'à cette petite manie des épigraphes, devenue bientôt un des signes particuliers de l'école romantique, qui n'ait eu Nodier pour parrain. » Mais l'auteur de *Jean Sbogar* était Franc-Comtois, non par accident, comme Hugo, mais profondément et par toutes ses racines, et il n'y a point chez nous de race plus caustique, avec un penchant plus marqué pour le merveilleux. C'est ainsi que Nodier tempéra toujours de malice, à défaut d'ironie, les excès où l'entraînait son imagination aventureuse : on peut douter si lui-même se prenait bien au sérieux. Et cet aimable scepticisme le rendait parfaitement impropre à l'emploi de chef d'école. Enfin, il faut

Charles Nodier.

noter, avec Michel Salomon et à l'honneur de Nodier, qu'il écrivait presque classiquement. « Ce romantique, dit-il, a la convenance, la mesure, la justesse, l'élégance légère sans l'artifice des orfèvreries et verroteries voyantes... Seuls, à son estime, les écrivains sans génie s'étudient à mettre en valeur, pour elle-même, l'expression, qui vaut par la pensée qu'elle revêt. N'est-ce pas là de quoi désarmer les esprits sévères qui, dans le romantisme, condamnent la « promotion du mot » presque autant que la promotion du *moi* ? »

II. — LE ROMAN.

Dès cette première période, il importe de remarquer la part de plus en plus grande que se taille le roman et jusque dans l'œuvre des « théoriciens ». Pour une Mme de Staël, un Chateaubriand, sinon pour un Nodier, dont la curiosité s'amuse de tout, effleure tout et ne s'attache à rien, le roman est encore, comme il l'était chez Rousseau, une forme de la propagande philosophique, un moyen d'illustrer la thèse par l'exemple.

Négligeons la postérité de Berquin : un Fiévée, un Ducray-Duminil, un Vindé, un Montjoie, écrivains vertueux et fades ; ne nous attardons pas davantage à Marchangy, cet abbé Barthélemy du romantisme, à Ducange, qui est le père de nos feuilletonistes modernes, encore moins à la graveleuse baronne de Méré et à Pigault-Lebrun, dont la meilleure œuvre fut son petit-fils Emile Augier et par qui Restif de la Bretonne donne la main à Paul de Kock.

Mais, autour de Mme de Staël, évolue tout un escadron féminin, paré, à deux ou trois exceptions près, de la double aristocratie du nom et de l'esprit : Mme de Charrière, une des tendres amies de Benjamin Constant et dont la *Caliste* est comme un premier crayon de *Corinne ;* Mme de Souza, qui montre une grande délicatesse dans *Adèle de Sénanges* et *Charles et Marie ;* Mme de Krüdener, qui connut un moment de célébrité avec *Valérie* (1803) ; Mme d'Hautpoul qui dans *Zilia,* roman pastoral, fait alterner agréablement le vers et la prose ; la princesse de Salm-Dyck, surnommée « la Muse de la Raison » et qui donna au moins un démenti à sa réputation dans les *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* ; Mme Cottin, auteur renommé de *Malvina,* d'*Amélie de Mansfield,* de *Mathilde,* d'*Elisabeth ou les*

Exilés de Sibérie, dont Xavier de Maistre reprendra le thème dans *la Jeune Sibérienne*; Mme de Genlis, prêcheuse insupportable, sauf dans *Mlle de Clermont*, que Sainte-Beuve classait parmi les livres qu'il faut avoir lus; Mme Sophie Gay, qui prend cette même Mme de Genlis pour héroïne (peu flattée, mais très reconnaissable) de sa *Laure d'Estell* (1802) et, dans *les Malheurs d'un amant heureux* (1818-1823), fait revivre avec humour la société du Directoire; Mme de Rémusat, qui, en attendant d'être l'auteur des fameux *Mémoires*, publie sous la signature C.-E. un roman très remarqué: *Charles et Claire ou la Flûte*; Pauline de Meulan, plus tard Mme Guizot, femme de cœur et de tête, dont les tendances moralisatrices, à peine indiquées dans *les Contradictions*, *la Chapelle d'Ayton* (1801), s'épanchent à partir de 1812 dans le conte pédagogique et les Lettres édifiantes; Aimée de Coigny, le prototype de « la Jeune captive », de qui l'*Alvar*, resté sous le boisseau, n'a été révélé qu'en 1913.

« Jamais, dit justement M. Paul Morillot, la littérature féminine n'avait jeté dans le roman un pareil éclat depuis Mme de la Fayette. » La plupart de ces auteurs et de ces livres pourtant sont oubliés et, de toute cette période, la postérité n'a retenu, dans le roman, avec Chateaubriand, Mme de Staël et Nodier, que les noms de Xavier de Maistre, de Sénancour et de Benjamin Constant.

Xavier de Maistre.

Xavier de Maistre; Sénancour; Benjamin Constant. — Xavier de Maistre* est une exception au milieu de son temps; il est une exception même dans sa famille. S'il y a quelqu'un que n'ait point touché le mal de Werther et de René, c'est lui. Il y paraît au ton détaché, à la légèreté charmante de son *Voyage autour de ma chambre* (1794). Dans ses nouvelles, *le Lépreux de la cité d'Aoste* (1811), *les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne* (1825), il a les meilleures qualités classiques: le goût, la grâce, un pathétique sobre, une narration vive, l'exactitude du trait. Et le romanesque, chez lui, est

toujours à base de vérité et d'observation. Nous savons, par exemple, que *le Lépreux de la cité d'Aoste* a existé vraiment. Xavier de Maistre l'a connu et confessé, avant de prendre la plume pour raconter sa vie. C'est par là qu'il se rapproche un peu de son frère. Mais, sur tous les autres points, quelle diversité chez les deux hommes ! La nature semble avoir voulu les opposer l'un à l'autre : à l'esprit séduisant et fin, sentimental et poétique de Xavier, elle offre pour pendant le sombre et tragique génie de Joseph. Et elle achève le contraste en donnant à Xavier ce léger vernis de scepticisme et d'irréligiosité voltairienne que nous ont révélé des publications récentes. — *Obermann* (1804) nous ramène au romantisme. Sénancour* y a fait son portrait, qui diffère sensiblement de celui que Chateaubriand nous avait fait de René. Obermann souffre bien, comme René, d'un mal « sans espoir », mais, alors que le mal de René était d'ordre sentimental, Obermann, avant Schopenhauer, souffre dans son intelligence et ne se dissout finalement dans le suicide que parce qu'ayant perdu la foi il n'a trouvé aucune raison métaphysique de prolonger une vie qui l'importune. Le livre, en dépit de belles parties et d'un sincère accent de détresse, a vieilli. — Mais on lit toujours le chef-d'œuvre de Benjamin Constant*, cet *Adolphe* (1816), crépuscule d'un cœur, victoire et défaite de l'égoïsme. Les sursauts de la passion agonisante d'Adolphe et d'Ellénore, ce sont ceux mêmes que connurent en leur déclin Mme de Staël et l'auteur. Benjamin Constant a dessiné là, avec une sévérité qui enchante les moralistes, sa propre figure d'homme sans spontanéité ni ferveur, dont la perspicacité maladive arrête tout élan et qui ne peut se dévouer ni se donner avec abandon : un impuissant d'amour, pour tout dire. Une haute leçon expérimentale se dégage ainsi de cette œuvre

Benjamin Constant.

romantique traitée à la façon classique, sans autre préoccupation que l'exactitude de l'anatomie mentale, dans une langue abstraite et précise, qui est restée le modèle de la langue psychologique.

PAGES-TYPES

Lamennais
1782-1854

DE L'ATHÉISME

L'athée même participe aux biens que la société conserve; protégé quelque temps par l'ordre même qu'il viole, il vit de la foi sociale et des biens qui en sont le fruit, comme un étranger s'assied en passant à la table de la famille. Mais, au moment du départ, il n'emporte que ce qui est à lui : et qu'a-t-il en propre que les ténèbres, avec je ne sais quelle faim dévorante d'un bonheur que rien de créé ne peut lui offrir ?...

Mais, disent les athées, on ne comprend pas l'Être infini : puissants génies qui comprennent tout le reste ! Autrement seraient-ils si choqués qu'on leur proposât de croire, sur des preuves certaines, un dogme incompréhensible ? S'élèveraient-ils si fièrement au-dessus de Dieu ? Ainsi, des choses qu'ils croient, il n'en est aucune qu'ils ne comprennent parfaitement. Que croient-ils donc ? Croient-ils à la matière ? Croient-ils à la pensée ? Croient-ils à la vie ? Il faut bien qu'ils y croient : la nature leur impose ces croyances et mille autres avec un souverain empire : il faut qu'ils y croient malgré l'impuissance la plus absolue de concevoir jamais ce que c'est que la matière, ce que c'est que la pensée, ce que c'est que la vie. Rien ne leur est plus incompréhensible que leur être, ils ne connaissent rien pleinement; leur science ne se compose que de lambeaux. Non seulement le tout leur échappe, mais ses parties les plus voisines d'eux ne se laissent qu'à peine entrevoir. Leur conception n'est proportionnée à rien de ce qui est, elle se perd dans un atome : et ils veulent clairement comprendre celui qui a créé de rien et cet atome et l'univers !

Insensés ! Qu'ils m'expliquent un grain de sable, et je leur expliquerai Dieu.

Bonald
1754-1840

LA SOCIÉTÉ

Il faut faire la société bonne, si l'on veut que l'homme soit bon; il faut qu'à son entrée dans la société il y trouve, établi par les lois, pratiqué dans les mœurs, enseigné par les écrits, rappelé par les arts, autorisé, accrédité par tous les moyens dont la société dispose, tout ce qui peut aider un naturel heureux ou fortifier une âme faible et continuer une bonne éducation ou réformer une éducation vicieuse.

Les sujets publics, ou le peuple, est le terme de la volonté du pouvoir et de l'action des ministres, et c'est à son utilité que tout se rapporte dans la société, constitution et administration. La société est établie pour l'avantage général, et non pour le bien particulier, puisqu'il faut au contraire que le particulier souffre pour le bien général. Les sophistes qui ont traité de la société n'y voient que l'individu, et Pufendorff lui-même dit que les lois sont faites pour l'avantage du chef : erreur grossière, puisque le chef doit le premier s'immoler pour le salut de ses membres. Toute société, dans ce sens, est une république, *res publica*, la chose de tous, et non la chose de chacun, et alors, dit J.-J. Rousseau, « la monarchie elle-même est une république ». Dans le siècle dernier, les bons auteurs appelaient toute forme d'État *république;* ce n'est que dans ce siècle qu'on a donné exclusivement cette dénomination au gouvernement populaire, de tous les États celui où chacun est le plus occupé de soi et où tous sont le moins occupés des autres.

Dans la société, il n'y a pas de droits, il n'y a que des devoirs.

::::::::::::::::::::::

Joseph de Maistre
1753-1821

LA GUERRE

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres pour leur mutuelle destruction : dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'aux plus humbles graminées, combien de plantes *meurent*

et combien sont *tuées !* Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit : il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer. Roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du mont Blanc ou du Chimboraço; il empaille le crocodile, il embaume le colibri; à son ordre le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal; l'homme demande tout à la fois à l'agneau ses entrailles pour faire résonner une harpe; à la baleine ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge; au loup sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages légers de l'art; à l'éléphant ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant; ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non, sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les exterminera tous ? Lui. C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. Mais comment pourra-t-il accomplir la loi, lui qui est un être moral et miséricordieux; lui qui est né pour aimer; lui qui pleure sur les autres comme sur lui-même, qui trouve du plaisir à pleurer et qui finit par inventer des fictions pour se faire pleurer; lui enfin à qui il a été déclaré « qu'on redemandera jusqu'à la dernière goutte du sang qu'il aura versé injustement (1) » ? C'est la guerre qui accomplira le *décret.*

(1) Genèse, IX, 5.

N'entendez-vous pas la *terre* qui crie et demande du sang ? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des lois. Si la justice humaine les frappait tous, il n'y aurait point de guerre; mais elle ne saurait en atteindre qu'un petit nombre, et souvent même elle les épargne, sans se douter que sa féroce humanité contribue à nécessiter la guerre, si, dans le même temps surtout, un autre aveuglement, non moins stupide et non moins funeste, travaillait à éteindre l'expiation dans le monde. La *terre* n'a pas crié en vain : la guerre s'allume. L'homme saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait. Qu'est-ce donc que cette horrible énigme ? Rien n'est plus contraire à sa nature et rien ne lui répugne moins : il fait avec enthousiasme ce qu'il a en horreur. N'avez-vous jamais remarqué que, sur le champ de mort, l'homme ne désobéit jamais ? Il pourra bien massacrer Nerva ou Henri IV, mais le plus abominable tyran, le plus insolent boucher de chair humaine n'entendra jamais là : « Nous ne voulons plus vous servir ! » Une révolte sur le champ de bataille, un accord pour s'embrasser, en reniant un tyran, est un phénomène qui ne se présente pas à ma mémoire. Rien ne résiste, rien ne peut résister à la force qui traîne l'homme au combat; innocent meurtrier, instrument passif d'une main redoutable, « il se plonge tête baissée dans l'abîme qu'il a creusé lui-même; il donne, il reçoit la mort sans se douter que c'est lui qui a fait la mort (1). »

Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vivants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort.

Mais l'anathème doit frapper plus directement et plus visiblement l'homme : l'ange exterminateur tourne comme le soleil autour de ce malheureux globe et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Mais lorsque les crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. Pareil à la torche ardente tournée rapidement, l'immense vitesse de son mouvement le rend présent à la fois sur tous les points

(1) Psaumes, IX, 16.

de sa redoutable orbite. Il frappe au même instant tous les peuples de la terre; d'autres fois, ministre d'une vengeance précise et infaillible, il s'acharne sur certaines nations et les baigne dans le sang. N'attendez pas qu'elles fassent aucun effort pour échapper à leur jugement ou pour l'abréger. On croit voir ces grands coupables, éclairés par leur conscience, qui demandent le supplice et l'acceptent pour y trouver l'expiation. Tant qu'il leur restera du sang, elles viendront l'offrir; et bientôt une *rare jeunesse* se fera raconter ces guerres désolatrices produites par les crimes de ses pères.

La guerre est donc divine en elle-même, puisque c'est une loi du monde.

::::::::::::::::::::::::

Maine de Biran
1766-1824

LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME

CHAQUE HOMME devrait se comparer à lui-même en différents temps, tenir registre de ses sentiments particuliers, de sa manière d'être, en observer les changements, à de courts intervalles, et tâcher de suivre les variations dans l'état physique qui correspondent à ces irrégularités dans l'état moral. S'examinant ensuite, dans les périodes plus éloignées, il comparerait ses principes, sa manière générale de voir dans un temps déterminé avec les idées qu'il avait dans un autre. Si on avait ainsi divers mémoires faits par des observateurs d'eux-mêmes, quelle lumière rejaillirait sur la science de l'homme !... Si chacun, de plus, avait déterminé à peu près son tempérament et les altérations qu'il a éprouvées, on pourrait connaître, par la comparaison, le rapport des sentiments moraux avec les états divers de la machine, et, par un relevé général, déterminer quel est le caractère moral correspondant à tel ou tel tempérament et résoudre à peu près ce problème insoluble : tel état physique étant donné, déterminer l'état moral, et *vice versa*. Il me semble, quoique ma vue courte n'entrevoie ce projet que confusément, qu'on ne parviendra jamais à une parfaite connaissance de l'homme et qu'on ne le dirigera jamais par des moyens moraux, si on n'y joint la connaissance des moyens physiques.

::::::::::::::::::::::::

Joubert
1754-1824

PENSÉES

QUAND MES AMIS sont borgnes, je les regarde de profil.

La perfection se compose de minuties; le ridicule n'est pas de les employer, mais de les mettre hors de leur place.

Crainte de passer pour un pédant, dans la profession de l'enseignement, c'est être un fat.

Il faut, quand on agit, se conformer aux règles et, quand on juge, avoir égard aux exceptions.

Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce; c'est une étoffe dont ils ne se font jamais d'habit.

La tendresse est le repos de la passion.

Quelquefois de grands esprits sont pourtant des esprits faux. Ce sont des boussoles bien construites, mais dont les aiguilles, égarées par l'influence de quelque corps environnant, se détournent toujours du nord.

Le ciel est pour ceux qui y pensent.

Mme de Staël
1766-1817

DE LA POÉSIE

UN HOMME d'un esprit supérieur disait que la *prose était factice et la poésie naturelle;* en effet, les nations peu civilisées commencent toujours par la poésie et, dès qu'une passion forte agite l'âme, les hommes les plus vulgaires se servent, à leur insu, d'images et de métaphores; ils appellent à leur secours la nature extérieure pour exprimer ce qui se passe en eux d'inexprimable. Les gens du peuple sont beaucoup plus près d'être poètes que les hommes de bonne compagnie; car la convenance et le persiflage ne sont propres qu'à servir de bornes, ils ne peuvent rien inspirer.

Il y a lutte interminable dans ce monde entre la poésie et la prose, et la plaisanterie doit toujours se mettre du côté de la prose; car c'est rabattre que de plaisanter. L'esprit de société est cependant très favorable à la poésie de la grâce et de la gaieté, dont l'Arioste, la Fontaine, Voltaire, sont les plus brillants modèles. La poésie dramatique est admirable dans nos premiers écrivains; la poésie descriptive, et surtout la poésie

didactique, ont été portées chez les Français à un très haut degré de perfection; mais il ne paraît pas qu'ils soient appelés jusqu'à présent à se distinguer dans la poésie lyrique ou épique, telle que les anciens et les étrangers la conçoivent.

La poésie lyrique s'exprime au nom de l'auteur même; ce n'est plus dans un personnage qu'il se transporte, c'est en lui-même qu'il trouve les divers mouvements dont il est animé : J.-B. Rousseau dans ses *Odes religieuses*, Racine dans *Athalie*, se sont montrés poètes lyriques; ils étaient nourris des Psaumes et pénétrés d'une foi vive; néanmoins les difficultés de la langue et de la versification française s'opposent presque toujours à l'abandon de l'enthousiasme. On peut citer des strophes admirables dans quelques-unes de nos odes; mais y en a-t-il une entière dans laquelle le dieu n'ait point abandonné le poète ? De beaux vers ne sont pas de la poésie; l'inspiration, dans les arts, est une source inépuisable, qui vivifie depuis la première parole jusqu'à la dernière : amour, patrie, croyance, tout doit être divinisé dans l'ode, c'est l'apothéose du sentiment : il faut, pour concevoir la vraie grandeur de la poésie lyrique, errer par la rêverie dans les régions éthérées, oublier le bruit de la terre en écoutant l'harmonie céleste et considérer l'univers entier comme un symbole des émotions de l'âme.

L'énigme de la destinée humaine n'est de rien pour la plupart des hommes; le poète l'a toujours présente à l'imagination. L'idée de la mort, qui décourage les esprits vulgaires, rend le génie plus audacieux, et le mélange des beautés de la nature et des terreurs de la destruction excite je ne sais quel délire de bonheur et d'effroi, sans lequel l'on ne peut ni comprendre ni décrire le spectacle de ce monde. La poésie lyrique ne raconte rien, ne s'astreint en rien à la succession des temps, ni aux limites des lieux; elle plane sur les pays et sur les siècles; elle donne de la durée à ce moment sublime pendant lequel l'homme s'élève au-dessus des peines et des plaisirs de la vie. Il se sent au milieu des merveilles du monde comme un être à la fois créateur et créé, qui doit mourir et qui ne peut cesser d'être et dont le cœur tremblant et fort en même temps s'enorgueillit en lui-même et se prosterne devant Dieu.

Les Allemands, réunissant tout à la fois, ce qui est très rare, l'imagination et le recueillement contemplatif, sont plus capables que la plupart des autres nations de la poésie lyrique. Les modernes ne peuvent se passer d'une certaine profondeur d'idées dont une religion spiritualiste leur a donné l'habitude; et, si

cependant cette profondeur n'était point revêtue d'images, ce ne serait pas de la poésie : il faut que la nature grandisse aux yeux de l'homme, pour qu'il puisse s'en servir comme de l'emblème de ses pensées. Les bosquets, les fleurs et les ruisseaux suffisaient aux poètes du paganisme ; la solitude des forêts, l'océan sans bornes, le ciel étoilé, peuvent à peine exprimer l'éternel et l'infini dont l'âme des chrétiens est remplie.

Chateaubriand
1768-1848

I

RENÉ

SANS PARENTS, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve : tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

Toutefois, cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! O enfance du cœur humain, qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent

les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait, je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève : alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

— Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie!

Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur.

II

UNE NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU MONDE

UNE HEURE après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la

précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime haute des montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

III

LES FRANCS

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où

s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants dont le manche est recouvert d'un dur acier : arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef dans ce vaste corps était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole; la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie; à leurs casques en forme de gueule ouverte, ombragés de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston (1) promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

Le soleil du matin s'échappant des replis d'un nuage d'or verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'océan et les armées.

---

(1) Personnage de la mythologie germanique qui, d'après Tacite, était regardé par les Germains occidentaux comme l'auteur de leur peuple.

La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leurs crinières, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ? »

Les Grecs répètent en chœur le Pæan, et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; les corbeaux nageaient dans le sang des morts; tout l'océan n'était qu'une plaie; les vierges ont pleuré longtemps!

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée!

« Nos pères sont morts dans les batailles; tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé; les heures de la vie s'écoulent; nous sourirons quand il faudra mourir. »

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence; et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

IV

LES SOIRÉES A COMBOURG

A HUIT HEURES, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait des chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions

le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : » De quoi parliez-vous ? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait; le même ressort qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Charles Nodier
1780-1844

LE CHIEN DE BRISQUET

En notre forêt de Lyons, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots avec sa femme, qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux petits enfants, un garçon de sept ans, qui était brun et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans, qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient une chienne à poil frisé, noire par tout le corps, si ce n'est au museau qu'elle avait couleur de feu; et c'était le meilleur chien du pays pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait Bichonne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lyons. C'était dans l'année des grandes neiges que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne et qui ne craignait pas les loups à cause de sa belle hache, dit un matin à Brisquette : « Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que M. le grand louvetier ne sera pas venu. Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter. » Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette.

Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait et disait : « Mon Dieu, qu'il est attardé !... » — Et puis elle sortait encore en criant ; « Eh ! Brisquet ! » Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : « N'irai-je pas ? — Paix ! lui dit Brisquette... Ecoute, Biscotine, va jusque devers la butte, pour voir si ton père ne revient pas... Et toi, Biscotin, suis le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent, et crie bien fort : Brisquet ! Brisquet !... Paix-là ! Bichonne ! » Les enfants allèrent, allèrent et, quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de

la butte : « Mordienne, dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront. — Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi. »

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes, sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. « As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette. — Nos enfants ? dit Brisquet, nos enfants ? mon Dieu ! sont-ils sortis ? — Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par un autre chemin. »

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte. « Si tu menais la Bichonne ? » lui cria Brisquette. La Bichonne était déjà bien loin. Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue, et il avait beau crier : « Biscotin ! Biscotine ! » on ne lui répondait pas. Alors, il se prit à pleurer, parce qu'il s'imagina que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là au moment où Biscotin et Biscotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet, d'un bon coup de sa bonne hache, renversa le loup raide mort ; mais il était trop tard pour la Bichonne, elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil, sous une grosse pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : *Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit qu'une fois au bois et que le loup mangit.*

::::::::::::::::::::::::

Xavier de Maistre
1763-1852

MIRACLE

Depuis quelques années, un petit chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que, depuis qu'elle n'existait plus, ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle ;* et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant, quelques habitants de la ville s'en alarmèrent et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie ; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans ma tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir, dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et, quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

::::::::::::::::::::::

Benjamin Constant
1767-1830

LA FIN D'ELLÉNORE

C'ÉTAIT une de ces journées d'hiver où le soleil semble éclairer tristement la campagne grisâtre, comme s'il regardait en pitié la terre qu'il a cessé de réchauffer. Ellénore me proposa de sortir. « Il fait bien froid, lui dis-je. — N'importe, je voudrais me promener avec vous. » Elle prit mon bras; nous marchâmes longtemps sans rien dire; elle avançait avec peine et se penchait sur moi presque tout entière. « Arrêtons-nous un instant. — Non, me répondit-elle, j'ai du plaisir à me sentir encore soutenue par vous. » Nous retombâmes dans le silence. Le ciel était serein; mais les arbres étaient sans feuilles; aucun souffle n'agitait l'air, aucun oiseau ne le traversait : tout était immobile, et le seul bruit qui se fît entendre était celui de l'herbe glacée qui se brisait sous nos pas. « Comme tout est calme! me dit Ellénore; comme la nature se résigne! Le cœur aussi ne doit-il pas apprendre à se résigner ? » Elle s'assit sur une pierre; tout à coup elle se mit à genoux et, baissant la tête, elle l'appuya sur ses deux mains. J'entendis quelques mots prononcés à voix basse. Je m'aperçus qu'elle priait. Se relevant enfin : « Rentrons, dit-elle, le froid m'a saisie. J'ai peur de me trouver mal. Ne me dites rien; je ne suis pas en état de vous entendre. »

A dater de ce jour, je vis Ellénore s'affaiblir et dépérir. Je rassemblai de toutes parts des médecins autour d'elle : les uns m'annoncèrent un mal sans remède, d'autres me bercèrent d'espérances vaines; mais la nature, sombre et silencieuse, poursuivait d'un bras invisible son travail impitoyable. Par moments, Ellénore semblait reprendre à la vie. On eût dit quelquefois que la main de fer qui pesait sur elle s'était retirée. Elle relevait sa tête languissante; ses joues se couvraient de couleurs un peu plus vives; ses yeux se ranimaient : mais tout à coup, par le jeu cruel d'une puissance inconnue, ce mieux mensonger disparaissait, sans que l'art en pût deviner la cause. Je la vis de la sorte marcher par degrés à la destruction. Je vis se graver sur cette figure si noble et si expressive les signes avant-coureurs de la mort. Je vis, spectacle humiliant et déplorable, ce caractère énergique et fier recevoir de la souffrance physique mille impressions confuses et incohérentes, comme si, dans ces instants terribles, l'âme, froissée par le corps, se métamorphosait en tous sens pour se plier avec moins de peine à la dégradation des organes.

Un seul sentiment ne varia jamais dans le cœur d'Ellénore : ce fut sa tendresse pour moi.

Sa faiblesse lui permettait rarement de me parler; mais elle fixait sur moi ses yeux en silence, et il me semblait alors que ses regards me demandaient la vie que je ne pouvais plus lui donner. Je craignais de lui causer une émotion violente; j'inventais des prétextes pour sortir; je parcourais au hasard tous les lieux où je m'étais trouvé avec elle ; j'arrosais de mes pleurs les pierres, le pied des arbres, tous les objets qui me retraçaient son souvenir.

Ce n'étaient pas les regrets de l'amour, c'était un sentiment plus sombre et plus triste; l'amour s'identifie tellement à l'objet aimé que, dans son désespoir même, il y a quelque charme. Il lutte contre la réalité, contre la destinée; l'ardeur de son désir le trompe sur ses forces et l'exalte au milieu de sa douleur. La mienne était morne et solitaire; je n'espérais point mourir avec Ellénore; j'allais vivre sans elle dans ce désert du monde, que j'avais souhaité tant de fois de traverser indépendant. J'avais brisé l'être qui m'aimait.

::::::::::::::::::::::

Senancour
1770-1846

RÉFLEXIONS SUR LA VIE

La vie réelle de l'homme est en lui-même; celle qu'il reçoit du dehors n'est qu'accidentelle et subordonnée. Les choses agissent sur lui bien plus encore selon la situation où elles le trouvent que selon leur propre nature. Dans le cours d'une vie entière, perpétuellement modifiée par elles, il peut devenir leur ouvrage. Mais comme, dans cette succession toujours mobile, lui seul subsiste quoique altéré, tandis que les objets extérieurs relatifs à lui changent entièrement, il en résulte que chacune de leurs impressions sur lui dépend bien plus, pour son bonheur ou son malheur, de l'état où elle le trouve que de la sensation qu'elle lui apporte et du changement présent qu'elle fait en lui.

Ainsi, dans chaque moment particulier de sa vie, ce qui importe surtout à l'homme, c'est d'être ce qu'il doit être. Les dispositions favorables des choses viendront ensuite, c'est une utilité de second ordre pour chacun des moments présents. Mais la suite de ces impulsions devenant, par leur ensemble, le vrai

principe des mobiles intérieurs de l'homme, si chacune de ces impressions est à peu près indifférente, leur totalité fait pourtant notre destinée. Tout nous importerait-il également dans ce cercle de rapports et de résultats mutuels ? L'homme dont la liberté absolue est si incertaine, et la liberté apparente si limitée, serait-il contraint à un choix perpétuel qui demanderait une volonté constante, toujours libre et puissante ? Tandis qu'il ne peut diriger que si peu d'événements et qu'il ne saurait régler la plupart de ses affections, lui importe-t-il, pour la paix de sa vie, de tout prévoir, de tout conduire, de tout déterminer dans une sollicitude qui, même avec des succès non interrompus, ferait encore le tourment de cette même vie ? S'il est également nécessaire de maîtriser ces deux mobiles dont l'action est toujours réciproque; si pourtant cet ouvrage est au-dessus des forces de l'homme et si l'effort même qui tendrait à le produire est précisément opposé au repos qu'on en attend, comment obtenir à peu près ce résultat nécessaire en renonçant au moyen impraticable qui paraît d'abord le pouvoir seul produire ?

La réponse à cette question serait le grand œuvre de la sagesse humaine et le principal objet que l'on puisse proposer à cette loi intérieure qui nous fait chercher la félicité.

SECONDE PÉRIODE (1820-1850)

I. La Poésie

L'ACTION des précurseurs, le poids dans notre destinée littéraire d'un Rousseau, d'une Staël ou d'un Chateaubriand, ont été tempérés par des forces contraires. N'oublions pas qu'il exista, en face de René et d'Obermann, un méchant et délicieux petit abbé Morellet, soutenu d'Andrieux, de Saint-Lambert, de Sedaine, de Suard, de La Harpe.

Malgré tout, le mouvement novateur l'emporte; il se précipite même sous la poussée contemporaine des génies étrangers. La Fontaine n'avait découvert que Baruch : Chateaubriand découvre la Bible que translate de Genoude et dont se nourrissent Lamartine, Hugo et Vigny ; Pope, Young, Hervey, Richardson, Gessner, ont été popularisés dès la fin du XVIIIe siècle par Feutry, Letourneur, l'abbé Prévost et Hubner; Schiller est traduit en 1809 par Benjamin Constant; Dante en 1811 par Artaud de Montor; Schlegel en 1814 par Mme Necker de Saussure; puis nous recevons pêle-mêle Byron, Walter Scott, Wordsworth; en 1825, les lakistes; Herder en 1827 ; le *Romancero* espagnol en 1828. L'année précédente Kean est à Paris et joue Shakespeare à la salle Favart (1).

Autant de noms, autant de tentateurs. Le mouvement va-t-il être arrêté (1819) par la révélation d'un poète ignoré de son

(1) D'où la « boutade » de Lemercier :

Paris est plein d'Anglais, de Russes, d'Allemands,
D'auteurs germanisés de nos nouveaux romans,
Tous baragouinant de sorte
Que, n'entendant plus rien dans leurs bourdonnements,
Triste en notre Babel, je croirais par moments
Que le français est langue morte.

vivant, mort sur l'échafaud et qui restaure dans ses vers la tradition expirante ? André Chénier est tout grec d'inspiration ; son sens profond de l'antiquité alexandrine et son ignorance du sentimentalisme religieux font de lui le dernier des classiques. Mais il s'est rafraîchi aux sources vives de la Nature ; il est ou semble déjà un moderne par son aptitude à produire l'image sensible, plastique, par ses alliances de mots d'une hardiesse heureuse, par la souplesse, la variété de sa versification si différente des coupes monotones de la versification du XVIIIe siècle.

Presque aussitôt éclatent les *Méditations* de Lamartine (1820), puis les *Odes et Ballades* de Victor Hugo (1822-1826), les *Poèmes* d'Alfred de Vigny (1822), et la révolution est faite.

Comme la prose avec Chateaubriand, la poésie, chez ces poètes, est devenue personnelle, « subjective ». C'est dans son âme que Lamartine retrouve « les trois véritables sources d'inspiration de la poésie : Dieu, la nature, l'humanité » ; pour Victor Hugo « la poésie est tout ce qu'il y a d'intime en nous » ; pour Alfred de Vigny, « le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre ». Toutes définitions qui reviennent à dire, comme l'a fait observer Nisard, qu'il n'y a plus qu'un genre en poésie, sous divers titres particuliers de l'invention du poète, et généralement sous la forme lyrique comme la plus près du chant. Le poète ne consulte plus que sa sensibilité ; il cherche dans la nature extérieure un écho à ses joies et à ses souffrances ; mais il s'introduit moins en elle qu'il ne la fait passer en lui. « Un paysage, avait déjà dit Bernardin de Saint-Pierre, est le fond du tableau de la vie humaine. » Mais c'est dans la forme surtout que le romantisme, sinon chez Lamartine du moins chez Hugo et son groupe, renouvelle, brise avec la tradition des pseudo-classiques : rimes riches, enjambements, coupes mobiles, mot propre substitué à la périphrase, droit de cité accordé à tous les termes, à cette seule condition qu'ils soient pittoresques, les romantiques se posent d'abord en révolutionnaires de la langue, de la syntaxe et de la versification, et cette révolution aussi eut ses excès, si elle eut sa grandeur.

Lamartine. — Lamartine*, seul, ne rompait pas nettement avec la tradition. « Il appartenait encore à la civilisation poétique connue », et l'harmonie de ses vers, dont on lui a fait honneur comme d'une invention et qui fut presque la seule qualité des poètes du XVIIIe siècle et de

l'Empire, n'est que « l'aboutissant d'un développement antérieur à lui, la réalisation de l'idéal qui avait gouverné pendant de longues années le vers français » (Ch. de Pomairols).

Aux champs, où il vit jusqu'à trente ans (1790-1820) de la vie des petits gentilshommes campagnards, il a lu et goûté, avec ce bel éclectisme des provinciaux, Rousseau, Pope, Ossian, Chateaubriand, Mme de Staël, Parny, même le Voltaire des poésies philosophiques ; la conciliation s'est faite naturellement chez lui, et sans qu'il y ait aidé, entre ces génies si opposés. Il n'est pas un chef d'école pour être obligé d'accorder rigoureusement ses goûts avec ses théories ; il n'a même pour le moment aucune ambition littéraire ; il rimaille sans doute, par désœuvrement plus que par besoin, pour s'occuper ; il laisse surtout la Nature s'insinuer en lui ; un jour il aime, et le voilà poète. Il y a mis le temps. Ne nous en plaignons pas, s'il est vrai, comme le croit Jules Lemaître, que c'est parce qu'il ne produisit rien jusqu'à trente ans que Lamartine pût improviser avec magnificence jusqu'à quatre-vingts. Aucun effort : ses strophes « s'élancent ou plutôt se *détachent* comme d'un coup d'aile blanche, presque silencieux », alors que celles de Hugo « semblent plutôt *s'arracher* et que l'aile qui les soulève est musclée, on le dirait, comme une aile d'aigle » (Lemaître).

Lamartine.

A un tel poète, qui n'est qu'une âme, suffisait l'instrument le plus simple, l'alexandrin traditionnel. Lamartine en tira d'incomparables sons : les *Méditations*, puis les *Nouvelles Méditations* (1823), les *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), les *Recueillements poétiques* (1839). Mais il faut mettre à part *Jocelyn* (1836). Lamartine, pour la première fois, y sort de lui-même et, dans un récit tour à tour familier et sublime, chante la vie agreste, les Alpes et la

vertu sanctifiante du sacrifice. *Jocelyn* était le terme d'une épopée spiritualiste, dont *la Chute d'un ange* (1838) devait faire le prélude. Mais soutenir un long dessein était impossible à ce génie négligent et improvisateur. Il revint très vite à l'élégie et fit bien, car, élégiaque divin, il est d'une suavité sans pareille. Nul mieux que lui n'a exprimé le surcroît d'émotion que l'amour reçoit de la splendeur des choses, ni ce qu'il y a dans le souvenir de délicieuse langueur et de mélancolie dans l'espérance. Poète chez qui tout était chant et dont la langue garde encore un peu de la pureté racinienne, Lamartine demande à l'harmonie tous ses effets. Son sentiment, dégagé de toute circonstance de temps et de lieu, dresse un corps de poésie chaste et presque immatérielle. Corps immatériel, âme faite sensible, lumière et musique : n'eut-on pas raison de dire qu'il est la poésie même ? Et l'on admire encore en lui un large et beau naturel qui se prête admirablement à la peinture de la vie rustique. *Milly, la Vigne et la Maison, les Laboureurs*, telles pages de *Jocelyn*, tout imprégnées de « la grande ingénuité homérique » (Pierre Lasserre), appartiennent à cette veine de poésie dont le dernier filet coule chez Mistral et qui a ses hautes sources dans l'*Odyssée :*

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs assis sur leurs socs renversés
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie, enseignait la vertu.
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim ;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive...

Cette poésie peut être encore toute classique d'accent : elle est profondément nouvelle par la qualité de son émotion.

Mais le plus pur de la gloire de Lamartine restera vraisemblablement lié à ses recueils lyriques. Il y a repris, sur un ton rêveur et un peu distant, les grands lieux communs de la poésie de tous les temps ; il les a prolongés en résonances voilées, inconnues jusqu'à lui : joueur de harpe qui précipite ses notes avec une divine facilité, mais dont chacune accomplit si librement sa vibration qu'elle semble immobile dans son mouvement éternel !

Faut-il insister maintenant sur le tort fait à cette poésie par le parti pris d'une négligence d'amateur, par un idéalisme qui détruit trop évidemment le relief des choses, par un panthéisme enfin dont le vague et l'indétermination semblent parfois un défi porté à l'intelligence ?

Victor Hugo. — L'intelligence, si l'on en croyait les plus récents critiques de Victor Hugo *, se connaîtrait encore moins d'intérêts chez l'auteur de la *Légende des siècles*, et l'inaptitude à penser de cette grande « cymbale » (Ernest Renan) n'aurait eu d'égale que sa prétention à tout expliquer par un enfantin manichéisme.

Il avait peint, dans *Cromwell*, « un Tibère-Dandin » ; dans *Marion de Lorme*, une courtisane à qui l'amour « refait une virginité » ; dans *Hernani*, c'est un brigand qui est le type de l'honneur et, dans *Ruy Blas*, c'est un valet qui a l'intelligence d'un Richelieu, etc. Il ne soupçonne pas — nous continuons d'exposer l'état dernier de la critique à son endroit, réservant la discussion pour plus loin — à quel point l'antithèse érigée ainsi en procédé, la juxtaposition continuelle du beau et du laid, du grotesque et du sublime, est contraire, par son caractère systématique, à cette « vérité historique » et même à cette « vie réelle » dont il se réclamait dans une préface retentissante. Et cependant il se crut « phare », il se crut « mage » ! Le journaliste grandiloquent qui était en lui et qui soumit presque toute sa poésie à l' « actualité » s'est enflé un jour jusqu'au prophète. Il a dès lors été sublime et insupportable. Le verbiage de ses derniers recueils : *le Pape*, *la Pitié suprême*, *l'Ane*, etc., donne l'impression d'une machine

qu'on a oublié d'arrêter et qui travaille à vide inlassablement. Au plein de son génie (*les Chants du crépuscule, les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres*), « dans toutes ces pièces, louables de pensée, grandioses de forme, sur le bal de l'Hôtel de Ville, sur les galas du budget, dans ces pièces à Dieu sur les révolutions qui commencent, dans ces conseils à une royauté d'être aumônière comme au temps de saint Louis, dans ce mélange souvent entrechoqué de réminiscences monarchiques, de phraséologie chrétienne et de vœux saint-simoniens, il n'est pas malaisé de découvrir, à travers l'éclatant vernis qui les colore, quelque chose d'artificiel, de voulu, d'acquis » (Sainte-Beuve). Le cœur a peu de part dans cette poésie ; l'amour n'y est qu'un lieu commun (*La tristesse d'Olympio, à Ol., Autre guitare*, etc.), mais les *Chansons des rues et des bois* (1865) nous montreront l'amant sous son vrai jour, plus sensuel que vraiment passionné. Et que dire de la métaphysique de Hugo ? Il a été catholique, déiste, panthéiste, et il s'est surtout adoré lui-même. Critique, « il lâche d'énormes contresens » ; théoricien, « d'énormes contradictions » (Lanson). Rhéteur, il apparaît à M. Georges Grappe comme le « père du Procédé et de l'Inconscient ». Et fut-il autre chose en somme qu'une prodigieuse antenne nerveuse, vibrant à tous les chocs extérieurs et les traduisant mécaniquement en images et en rythmes ? Il voit tout par le dehors. C'est ainsi qu'il confond le décor de l'histoire avec l'histoire elle-même et qu'il se contente trop souvent d'un commerce de l'œil et de l'oreille avec la nature.

Victor Hugo.

Voilà les principaux chefs d'accusation qui ont été dressés contre Victor Hugo. Ils ne sont pas tous sans fondement ; mais il eût fallu ajouter que chez lui les laideurs mêmes sont géniales. Quand parurent *les Orientales* (1829),

ce fut un éblouissement. Les couleurs et les sons faisaient leur entrée dans la poésie; le rythme, extraordinairement souple et savant, ajoutait sa nouveauté à la jeunesse des images. C'est dans les *Orientales*, en effet, que commencent à paraître, avec les enjambements et les rejets intérieurs, ces coupes ternaires de l'alexandrin, qui, sans exclure absolument la coupe binaire des vers classiques, deviendront plus tard si fréquentes chez le poète. Sur la matière même de l'œuvre, « on a fait observer, dit Renouvier, que l'Orient de Victor Hugo était un faux Orient... Cependant la lumière des paysages de l'Espagne et de l'Italie méridionale avait ébloui le poète enfant : c'est à celle-là que d'ordinaire on pense quand on parle du ciel de l'Orient; il en a illuminé ses vers autant que cela peut se dire par métaphore ». Deux ans plus tard, au lendemain des batailles d'*Hernani*, le poète réunissait en volume ses dernières pièces et leur donnait pour titre : *les Feuilles d'automne* (1831). « Vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée », suivant son expression, ils demeurent parmi les plus sympathiques de son œuvre. Celle-ci se poursuivait avec les *Chants du crépuscule* (1835), *les Voix intérieures* (1837), *les Rayons et les Ombres* (1840). La foi religieuse de Hugo avait sombré entre temps; sa foi conjugale l'avait suivie et sa foi monarchique prenait le même chemin. Elle s'attardait encore dans un orléanisme vague, teinté de bonapartisme (*Ode à la Colonne*, *le Retour de l'Empereur*, etc.). 1850 marque le point d'arrêt de la courbe politique du poète qui se rangeait définitivement à la formule républicaine. Vient le coup d'État. A la proscription qui le frappe, Hugo répond par *les Châtiments* où la sincérité historique n'a rien à voir, mais qui montrent quelle Muse prestigieuse peut être la haine. De l'exil encore s'envolèrent *les Contemplations* (1856), où Hugo avait recueilli ses poésies antérieures à 1843. L'inspiration y est plus calme, profondément émouvante souvent et même toute chrétienne d'accent par endroits (*Pauca meæ*, *A Villequier*, etc.), et le contraste qu'elle faisait avec la violence des *Châtiments* était bien dans la manière antithétique du poète. La première partie

de *la Légende des siècles* est datée aussi de Guernesey (1859). Suite de petites épopées, où l'auteur prétendait embrasser tout le cycle légendaire du genre humain, considéré comme un grand individu collectif accomplissant son évolution vers « l'idéal », c'est, à coup sûr, l'œuvre la plus parfaite et comme l'expression même de la géniale maturité du poète. On y a relevé justement, avec la foi tenace dans « le Progrès » et le perfectionnement indéfini de l'humanité, la persistance de ce sentiment de haine, désormais si vivace en lui, contre le despotisme sous toutes ses formes. Fidèle à l'attitude intransigeante qu'il s'est composée, le poète refusait le bénéfice de l'amnistie l'année même où paraissait *la Légende des siècles*. Et, non moins fidèle à sa recherche de l'antithèse, il publiait en 1865 les *Chansons des rues et des bois*, dont l'érotisme pénible dévoilait chez ce second Dante, chez cet « homme-devoir », un Anacréon insoupçonné.

Le poète devait se relever à la faveur des événements. La guerre et la Commune lui fournissaient un beau titre : *l'Année terrible* (1872) et quelques poèmes de grande allure. En 1877 paraissaient la seconde série de *la Légende des siècles*, inférieure à la première, et *l'Art d'être grand-père*, où Hugo revenait à l'expression des sentiments les plus touchants de sa maturité. Puis ce furent les bégaiements séniles, mais puissants encore, du *Pape* (1878), de *la Pitié suprême* (1879), de *l'Ane* (1880), de *Religion et religions* (1880), qu'interrompait heureusement la publication de pièces antérieures à la décadence du poète et qui composèrent de son vivant la matière des *Quatre vents de l'esprit* (1881), de la troisième série de *la Légende des siècles* (1883), et, après sa mort, de *la Fin de Satan*, de *Dieu*, de *Toute la lyre*, etc.

Choisi en 1881 comme délégué sénatorial par le conseil municipal de Paris et réélu sénateur le 8 janvier 1882, objet d'une manifestation grandiose où la France entière prit part à son quatre-vingtième anniversaire, Victor Hugo était en possession de la gloire la plus éclatante qu'on eût jamais vue, lorsqu'il mourut, après une agonie de huit jours, le vendredi 22 mai 1885. Le magnifique cortège qui accom-

pagna, par une suprême antithèse, le char des pauvres où il avait voulu qu'on emportât sa dépouille, ce concours de tout un peuple et des représentants des deux mondes ont bien prouvé l'universelle admiration, voisine du fétichisme, dont était l'objet celui qu'Émile Augier avait appelé « le Père ». C'est, qu'en effet, il avait exercé sur la littérature d'une grande moitié du XIXe siècle une domination extraordinaire ; en politique, il avait été, suivant le mot de Charles de Mazade, « l'âme vibrante à tous les souffles, l'écho retentissant de tous les bruits, des enthousiasmes et des colères de son temps ». Et assurément l'éloge comporte bien des restrictions ; on peut blâmer Hugo d'avoir trop obéi aux mouvements de l'opinion, à des influences intéressées peut-être, d'avoir eu trop de convictions successives pour qu'on puisse assurer que la dernière était bien le couronnement des précédentes ; le poète, à plus forte raison le dramaturge et le romancier, ne sont pas chez lui sans défauts. Comme il allait en tout à l'excès, ces défauts sont énormes. Il le savait et s'en tirait par une métaphore en se comparant au chêne qui a le port bizarre, les rameaux noueux, le feuillage sombre, l'écorce âpre et rude, mais qui enfin est le chêne et n'est même le chêne qu'à cause de cela : comme il n'est donné qu'au chêne d'avoir des verrues, « il n'est donné qu'à certains génies d'avoir certains défauts ». Le plus grave, chez Hugo, est son verbalisme. On lui passerait les lieux communs, qui sont l'aliment du lyrisme, et même sa mentalité de « bourgeois », de « fonctionnaire » (Faguet) ; mais, « comme il aime les interminables nomenclatures de grands hommes, il aime aussi à entasser dans des énumérations brillantes des *titres* d'idées, sans en écrire le chapitre. Il dit : *Liberté ! Justice ! Humanité ! Progrès !* sans nous dire assez quel est *son* progrès, quelles *sa* liberté et *sa* justice, ce qui seul importerait » (Faguet). Son œuvre n'en demeure pas moins, tant par l'éclat que par l'étendue, la plus considérable du XIXe siècle. Vinet le dit avec raison : « La dixième partie de son trésor lyrique suffirait pour faire vivre son nom aussi longtemps que notre langue et notre littérature. Pour la gran-

deur des images, pour l'élan, pour la verve soutenue, pour l'invention, pour l'ensemble du moins de toutes ces choses, il n'a personne au-dessus de lui parmi ses contemporains. Il ne lui manque que ce qui manque à tous, et ce qui fait l'honneur des grands âges littéraires, la mesure dans la force, l'économie dans la richesse. »

Alfred de Vigny. — Dans la Trinité romantique où Hugo serait le Père, Musset le Fils, — Lamartine mis à part, comme le Précurseur, — Alfred de Vigny * remplirait assez bien le rôle de l'Esprit (1). Son œuvre, courte, mais de qualité rare et dont il pouvait dire en toute équité qu'elle avait « devancé en France » toutes les œuvres du même genre dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique, traduit « quelques-unes des plus profondes aspirations de l'âme contemporaine ». (Paul Bourget). « De tous nos romantiques, dit de son côté M. Lanson, Vigny est le plus, peut-être le seul penseur. Il n'a pas construit de système, mais il a disposé dans ses romans, ses drames, ses poèmes, son *Journal* intime, toutes les pièces d'un système original et triste. »

Alfred de Vigny.

Le fond de ce système, c'est que l'homme est seul dans la Nature indifférente ou hostile (*On me dit une mère et je suis une tombe*). Dieu est trop loin, si tant est qu'il soit. Et lui non plus ne se préoccupe guère de ce qui se passe ici-bas où le mal l'emporte sur le bien, où toute vie équivaut à une souffrance. Contre cette loi de souffrance universelle, « le juste » n'a qu'une arme : le silence, « un désespoir

(1) Néanmoins, sur la question, toujours controversée depuis Sainte-Beuve, de l'antériorité des *Poèmes* aux *Méditations*, on fera bien de consulter la remarquable étude de M. Félix Hémon : *Alfred de Vigny* (1905).

paisible, sans convulsion de colère », comme, contre l'oppression du mal, il n'a qu'un refuge : le sentiment de l'honneur, qui consiste à peu près uniquement dans l'obéissance passive et trouve sa représentation la plus exacte dans le soldat.

Vigny a tiré de cette sorte de kantisme les plus beaux vers peut-être de notre langue, à coup sûr les plus larges et les plus profonds, « des vers, disait Sainte-Beuve, presque égaux eux-mêmes à l'immensité » :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois...
Le doigt des Volontés inflexibles et graves...
Il rêvera partout à la chaleur du sein...
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend...
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse...
J'aime la majesté des souffrances humaines...
Les grands pays muets longuement s'étendront...

Et il est certain qu'il n'a pas soutenu longtemps ce ton. *Éloa* (1823), les *Poèmes antiques et modernes* (1826), même *les Destinées* (1864) sont pleins de défaillances, de vers lourds ou prosaïques. Nous y sommes d'autant plus sensibles que le poète tombe de plus haut. Convenons que l'artiste chez Vigny fut souvent inférieur et non pas seulement inégal : « il ne se ressemble même pas à lui-même d'une pièce à l'autre ; il a l'air d'être de temps et de siècles différents. »

Mais, « à côté de ces médiocrités, il a des pages qui, même au seul point de vue du style, comptent parmi les plus neuves, les plus fortes et pleines, les plus purement belles de notre siècle et de toute notre littérature ». Et M. Faguet, à qui nous empruntons ces lignes, termine justement : « Le dernier mot qui revient quand on conclut sur lui est celui d'original ; la dernière impression est celle d'une force solitaire, travaillant à l'écart, dans une grande tristesse et sous un ciel morne, sans hâte et sans bruit, produisant quelques fruits précieux et rares, à qui la matière a un peu fait défaut et qui se l'est un peu refusée, à qui a manqué aussi le sourire, mais non la grâce. »

Alfred de Musset. — Le premier recueil d'Alfred de Musset * (*Contes d'Espagne et d'Italie*) est de la fin de 1829 : l'auteur venait d'avoir dix-neuf ans. Tout de suite il fut célèbre. Plus encore que par la grâce de la forme, la légèreté du tour, le pittoresque du décor emprunté à l'Espagne et à l'Italie ou à ce moyen âge de convention qu'avait mis à la mode la *Muse française*, le public — surtout les jeunes hommes et les femmes — fut séduit par le mélange de dandysme et de libertinage, l'incrédulité railleuse, la turbulence du nouveau venu. Alfred de Musset se présente à ses contemporains en Chérubin du romantisme. Et, s'il avait persisté dans ce personnage équivoque, son cas n'eût pas été beaucoup plus intéressant que celui d'un Pétrus Borel ou d'un Jehan du Seigneur. Il y a plus de sincérité déjà, mais bien du byronisme encore et de l'impertinence, un constant souci de son attitude, dans les pièces qui suivirent (*Octave, la Coupe et les Lèvres, le Saule, A quoi rêvent les jeunes filles, Namouna*), réunies en 1832 sous le titre de : *Spectacle dans un fauteuil*. Le 15 août 1833, *Rolla* paraissait dans la *Revue des Deux Mondes*, provoquant un enthousiasme que nous avons peine aujourd'hui à partager : l'indigence de la pensée, la crudité des épisodes s'y aggravent d'une forme presque continûment emphatique (34 apostrophes commençant par O). Survient la crise de 1833-1834 (la fugue à Venise, la brouille tapageuse d'Alfred de Musset et de George Sand). Le mot décisif a été dit par M. Charles Maurras sur cette scandaleuse et douloureuse aventure qui ne relèverait que de la chronique secrète du XIXe siècle, si Musset n'y avait trouvé le renouvellement de son génie. Le dandy, le libertin, l'incrédule vont faire place à un poète profondément humain et dont les cris de douleur, les appels à la Providence nous émeuvent encore comme au premier jour. C'est la période des chefs-d'œuvre. De 1835 à 1837

Alfred de Musset.

paraissent : *la Nuit de Mai, la Nuit de Décembre*, la *Lettre à Lamartine, la Nuit d'Août*, les *Stances à la Malibran, la Nuit d'Octobre, l'Espoir en Dieu*, « purs sanglots » qui traverseront les âges. L'expression de la souffrance y va, comme dit Sainte-Beuve, jusqu'au déchirant et au sublime. En 1841, Musset jette un dernier cri : *Souvenir*, puis il s'éteint dans les hoquets de l'alcoolisme.

On peut, et on l'a fait, distinguer chez lui plusieurs poètes : un dandy fringant et spirituel, sorte de petit-maître ou de roué du XIXe siècle ; un romantique à tous crins, véhément et sombre, se plaisant à la peinture des êtres d'exception, croyant à la toute puissance de l'amour,

Seul dieu toujours vivant parmi tant de faux dieux,

multipliant les apostrophes, les sarcasmes et les invectives, montrant le poing au ciel, nourri de Byron, de Gœthe et de Schiller et empruntant à leurs héros cet air spleenétique et fatal si fort à la mode vers 1830 ; un transfuge du Cénacle, brisant, nouveau Polyeucte, les autels où sacrifia sa jeunesse et se retournant vers les classiques comme vers les seuls modèles dignes d'être admirés et suivis ; enfin un élégiaque personnel, affranchi de la tyrannie des écoles, ne devant plus rien qu'à lui-même et à son génie et trouvant dans sa souffrance les plus beaux cris de détresse qui aient traversé notre âge...

On peut aussi, et avec autant de raison, je pense, montrer combien les distinctions précédentes sont artificielles, qu'aucune œuvre n'a plus d'unité que celle de Musset et qu'entre le poète des *Nuits* et le poète des *Contes d'Espagne et d'Italie* la différence est presque insensible. Il ne suffit pas, pour devenir un classique, de prendre à tâche de mal rimer et de dénier toute valeur à la consonne d'appui. Et, s'il est vrai que le romantisme consiste surtout dans la prédominance de la sensibilité, l'exaltation des facultés affectives de l'âme, quel poète resta jamais plus romantique que celui-ci, dont les derniers comme les premiers vers sont tout frémissants de passion, dont le « moi » s'étale à chaque page, dont l'individualisme exaspéré crie, raille, s'insurge,

sanglote, demande grâce et fait si bien tout le génie que le poète meurt en lui le jour où la passion cesse de le soulever ? Qu'est-ce que don Paez, Frank, Mardoche, Hassan, Octave, Rolla, Cœlio, Fortunio, Fantasio, Valentin, Gilbert, Perdican, Frédéric, etc., sinon, sous des masques à peine différents, Alfred de Musset lui-même ? Il s'est peint partout ; il n'a vu que lui et son cœur dans l'univers ; il a fait de l'amour le ressort unique du monde ; il lui a reconnu tous les droits ; il lui a voué le plus exclusif, le plus désastreux des cultes. Et ce « jacobinisme sentimental », qui érige en dogme la souveraineté de la passion, qui excuse toutes ses folies, tous ses crimes, est bien, je pense, le dernier mot du romantisme.

Il y a la langue, dira-t-on. C'est par elle que le Musset de la maturité se distingue du Musset de l'adolescence. Plus châtiée peut-être dans les vers de la maturité, la langue de Musset est très sensiblement la même dans toute son œuvre. Mais il est vrai que cette langue, et dès l'origine, a quelques-unes des qualités classiques : la propriété du terme, la clarté, la mesure. Elle est lyrique pourtant, et plus oratoire encore que lyrique. Mais le tour oratoire est général dans notre poésie du XVIIe siècle, sauf chez Racine. Il serait peut-être enfantin d'en conclure, comme Émile Deschanel, au romantisme des classiques ; il n'est pas moins excessif d'induire que Musset, pour quelques ressemblances de facture, est lui-même un pur classique. C'est le point de vue de Taine, de Claveau et, à quelques exceptions près, de la critique universitaire. Le mieux qu'on puisse dire est que cette langue de Musset lui appartient en propre et se reconnaît tout de suite à sa frappe. Du premier jour le poète la posséda, en fut maître. Elle a une désinvolture, un je ne sais quoi de libre et de cavalier qui ne se retrouve chez aucun romantique de l'époque, sinon chez Théophile Gautier, dont l'*Albertus* rappelle singulièrement *Mardoche* et *Namouna*.

Théophile Gautier. — Avant d'être poète, Théophile Gautier * avait été peintre et il ne fit en somme que trans-

poser dans la poésie les modes d'expression de la peinture : *Albertus* (1832), *la Comédie de la Mort* (1838), *les Intérieurs et les Paysages* (1845), *Espana* (1845), *Émaux et camées* (1852), sa meilleure œuvre, *Poésies nouvelles* (1863), sont surtout remarquables par leur facture pittoresque. Gautier, avant les Goncourt, se vantait déjà d'être « quelqu'un pour qui le monde extérieur existe ». Il aurait presque pu ajouter : « et ce monde seul ». C'est par où son œuvre boite. « Poète impeccable, parfait magicien ès lettres françaises » (Baudelaire), il n'a pas d'idées ; il n'a que des sensations. Il les traduit du reste supérieurement, possédant, presque à l'égal de Hugo, l' « intelligence innée de la *correspondance* et du symbolisme universel, ce répertoire de toute métaphore » et y joignant « ce sentiment de l'ordre qui met chaque trait et chaque touche à sa place naturelle et n'omet aucune nuance » (Baudelaire). Tel quel et tout plastique, son art n'est point si objectif et impersonnel qu'il ne s'en dégage, çà et là, une nuance d'émotion spéciale et d'ordre très raffiné.

Théophile Gautier.

Autres poètes. — Les grandes cimes de la poésie romantique ne doivent pas nous cacher le reste de la chaîne et, après Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Gautier (chez qui elle s'abaisse déjà), il n'est que juste de rappeler les noms d'Alexandre Soumet (l'auteur de *la Divine Épopée*, que les premiers romantiques honoraient comme un maître et appelaient « notre grand Alexandre »), de Guiraud, de Sainte-Beuve, de Barbier, d'Émile * et d'Antony Deschamps, de Brizeux, d'Autran, d'Hégésippe Moreau, de Victor de Laprade, de Félix Arvers *, de Gérard de Nerval, de Mme Desbordes-Valmore, d'Aloysius Bertrand *, le subtil inventeur du poème en prose, même, sur les plans plus lointains, de Méry, de Barthélemy, de Victor Pavie,

d'Arsène Houssaye, de Boulay-Paty, d'Hippolyte Lucas, de Jean Polonius, d'Ernest Fouinet, d'Imbert Galloix, de Georges Farcy, d'A. Fontaney, de Napoléon Peyrat, connu par une belle ode et restée unique sur *Roland*, de Henri de Latouche, l'éditeur d'André Chénier, de Lefèvre-Deumier, dont on a retenu un vers adressé à ce même Chénier (*Adieu donc, jeune ami que je n'ai pas connu*), d'Adolphe Dumas, qui découvrit Mistral et fut le précurseur du Félibrige, de Saint-Valry, de Charles Dovalle, d'Ulric Guttinguer, de Jules Lefebvre, de Jules de Rességuier, de Gaspard de Pons, d'Hippolyte de la Morvonnais, de Charles Coran, de Pétrus Borel, de Philothée O'Neddy, de Mélanie Waldor, de Sophie et de Delphine Gay (plus tard Mme de Girardin), de Mme Tastu, d'Élisa Mercœur, d'Anaïs Ségalas, de Louise Bertin, de Marie Mennessier-Nodier, de Pauline de Flaugergues, de Mme d'Altenheim, etc.

Tous ces poètes, dont beaucoup sont oubliés et qui appartinrent peu ou prou au Cénacle de la *Muse française* (1823), au Cénacle de l'Arsenal (1829) ou au Cénacle de la Place Royale (1836), furent des lyriques et, quand ils abordèrent d'autres genres, ce fut en les modifiant et en les soumettant aux conditions du lyrisme : ainsi, dans la satire, Barthélemy et Méry (*Némésis*), surtout Auguste Barbier*, génie inculte, qui coula l'airain de ses *Iambes* (1830) dans la strophe d'André Chénier et de qui ces *Iambes* tant prônés ont trop fait oublier *il Pianto* (1832) et *Lazare* (1833), qui les surpassent peut-être ; ainsi, dans l'élégie, Hégésippe Moreau (*la Voulzie*) et cette « colombe blessée », Mme Desbordes-Valmore* (*la Couronne effeuillée, les Roses de Saadi*), qui, « si le cri, si le soupir naturel d'une âme d'élite, si l'ambition désespérée du cœur, si les facultés soudaines, irréfléchies, si tout ce qui est gratuit et vient de Dieu suffit à faire le grand poète, fut et sera toujours un grand poète » (Baudelaire) ; ainsi, dans la poésie analytique, Sainte-Beuve* (*Poésies de Joseph Delorme* (1829), *les Consolations* (1831), *Pensées d'août* (1837), dont le lyrisme morbide semble annoncer les *Fleurs du Mal*, tandis que, par son goût de la réalité quotidienne et de la médiocrité insignifiante, l'auteur prépare la voie à Manuel et à Coppée ;

ainsi, dans la bucolique et l'idylle, Victor de Laprade*, Joseph Autran*, Auguste Brizeux* qui procèdent tous trois de Lamartine : Victor de Laprade est l'auteur de *Psyché* (1842), d'*Odes et Poèmes* (1844), des *Idylles héroïques* (1858), de *Pernette* (1868), et sa poésie large, harmonieuse et qui veut rester chrétienne, a quelque mal à se dégager des séductions d'un instinctif panthéïsme. — Joseph Autran, précurseur de Mistral, chante avec plus de force que de grâce la Provence dans *la Mer* (1835), *Laboureurs et Soldats* (1854), *la Vie rurale* (1856), etc. — Auguste Brizeux chante la Bretagne ; son style, un peu gris comme le ciel breton, en a la mystérieuse douceur. *Marie* (1831) est la figure mélancolique d'un jeune amour fauché, mais aussi de la petite patrie chérie et regrettée ; *les Bretons* (1846) sont une manière d'épopée assez faible dans son ensemble, avec d'heureuses pages, rudes et caractéristiques. Et, dans *la Fleur d'or*, *Primel et Nola*, *Histoires poétiques*, coule cette veine de poésie grave et sobrement pathétique, française d'expression, mais toute bretonne par la retenue du sentiment et l'inflexion rêveuse de la pensée.

La chanson même, classique de ton avec Béranger*, qu'il est trop de mode de rabaisser et qui ne fut point, en somme, si différent d'Horace qu'on puisse lui tenir rigueur d'un épicurisme dont on fait une parure à l'auteur des *Odes*, devient franchement romantique avec Pierre Dupont*, talent mâle et tendre, qui « avait dit tout d'abord son rêve de berger virgilien » et qui, en 1848, « monta sur la borne et viella la cantilène de l'universel embrassement » (Henry Roujon).

Dans son *Racine et Shakespeare* de 1822, Stendhal fait du romantisme l'art de présenter aux peuples des œuvres littéraires en accord avec le climat et les mœurs. Le romantisme français fut tout autre chose, on vient de le voir, et rien n'est plus éloigné des idées de Stendhal que celles de Hugo dans la préface de *Cromwell*. Hugo, dans son manifeste, qu'on peut considérer comme la charte du romantisme, ne se contentait pas de proclamer la nécessaire union du beau et du laid, du sublime et du grotesque, il affirmait encore la supériorité de l'instinct sur

le goût, de la nature sur les théories, les prosodies et les systèmes, vieux plâtrage qui masque la façade de l'art. « Il n'y a ni règles ni modèles » ou plutôt les poètes n'auront plus « d'autres lois que celles de leur organisation ». Et l'émancipation s'accomplissait, comme il était dit, mais aux dépens de cette nature même que Hugo opposait à la règle et en entraînant des confusions autrement graves que celles des genres : confusion de l'intuition avec le raisonnement, de la religion avec le sentiment, de l'individu avec la société, du physique avec le moral et, pour tout dire, de l'intelligence avec la sensibilité. Chimérisme du cœur, idolâtrie des passions, asservissement déformateur de l'univers au moi, appauvrissement de l'invention psychologique au profit de l'effet pittoresque : tels seraient bien les éléments d'une vraie définition du romantisme. De sorte que, s'il faut être reconnaissant aux grands poètes romantiques de leur génie personnel et du renouveau poétique dont ils fleurirent les ruines du pseudo-classicisme, on peut toutefois rester hostile à la famille d'esprits qu'ils représentent.

PAGES-TYPES

Lamartine
1790-1869

LE LAC

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac, l'année à peine a fini sa carrière
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'assoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés.
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux !

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit :
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ! » et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? Quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »

::::::::::::::::::::::

Victor Hugo
1802-1885

NAPOLÉON II

I

MIL HUIT CENT ONZE! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui,
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts;
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers.

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire, l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde, au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,

Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

III

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome:
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Etre si grand et si petit;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier qui savait comme on fonde
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe,
Et l'emporta tout effaré!

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes,
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie ! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée et les genoux aux dents.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front ; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise.
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise.
Il pleurait, d'amour éperdu... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant,
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire.
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant.

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre,
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom.

VI

O révolutions ! j'ignore,
Moi, le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille,
Mais qui sait comment Dieu travaille ?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe aux ardentes serres,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers ?

Pourtant, cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations.
Oh ! quelle mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions !
Que sert ta chanson, ô poète ?
Les chants que ton génie émiette
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu !
Ta voix s'enroue en cette brume ;
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume,
Sur le mât d'un vaisseau perdu !

Longue nuit ! tourmente éternelle !
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur.
Tout dérive et s'en va sous l'onde,
Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon !
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie,
Et la vague qui passe oublie
Léviathan comme Alcyon !

::::::::::::::::::::::

Alfred de Vigny
1797-1863

LA MORT DU LOUP

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée,
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions sans parler dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous les sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine

Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires;
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allons pas à pas, en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit, sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout et, plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé

Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa louve et ses fils, qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Alfred de Musset
1810-1857

LA NUIT DE MAI

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser,
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie ;
Son pied rasait l'herbe fleurie :
C'est une étrange rêverie ;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute ! tout se tait : songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
Qui vient ? qui m'appelle ? — Personne.

Je suis seul ; c'est l'heur
O solitude ! ô pauvreté !

LA MU

Poète, prends ton luth ; le vin
Fermente cette nuit dans les v
Mon sein est inquiet ; la volup
Et les vents altérés m'ont mis
O paresseux enfant ! regarde, j
Notre premier baiser, ne t'en s
Quand je te vis si pâle au touc
Et que, les yeux en pleurs, tu
Ah ! je t'ai consolé d'une amèr
Hélas ! bien jeune encor, tu te
Console-moi ce soir, je me meu
J'ai besoin de prier pour vivre

LE PO

Est-ce toi dont la voix
O ma pauvre Muse, est-
O ma fleur ! ô mon imm
Seul être pudique et fid
Où vive encor l'amour
Oui, te voilà, c'est toi,
C'est toi, ma maîtresse
Et je sens, dans la nuit
De ta robe d'or qui m'i
Les rayons glisser dans

LA M

Poète, prends ton luth ; c'est
Qui t'ai vu cette nuit triste et
Et qui, comme un oiseau que
Pour pleurer avec toi descend
Viens, tu souffres, ami. Quelq
Te ronge, quelque chose a gé
Quelque amour t'est venu, co
Une ombre de plaisir, un sem
Viens, chantons devant Dieu
Dans tes plaisirs perdus, dans
Partons, dans un baiser, pour
Éveillons au hasard les échos

Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Écosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
Argos et Ptéléon, ville des hécatombes;
Et Messa la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion changeant;
Et le bleu Titarèse et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre! »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
La biche le regarde; elle pleure et supplie;
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière?
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours

Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie ?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vint sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?
Clouerons-nous au poteau d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,
Sur le front du génie insulter l'espérance
Et mordre le laurier que son souffle a sali ?
Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire.
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine ;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure

Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte ;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes,
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.

Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE

O Muse! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

Théophile Gautier
1811-1872

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES

Déja plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis;
Soir et matin, la brise est fraîche :
Hélas! les beaux jours sont finis!

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor :
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh! que dans Athènes,
Il fait bon sur le vieux rempart!

« Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon.
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon ».

L'autre : « J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

« J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouchs,
Et, parmi des flots de fumée,
Je rase turbans et tarbouchs. »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck.
Je m'y suspends avec ma griffe
Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
Rhodes, palais des chevaliers;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

« A la seconde cataracte,
Fait la dernière, j'ai mon nid;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,

Plaines brunes, pics blancs, mers bleues
Bordant d'écume leur bassin ! »

Aux cris et battements des ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles,
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau ;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau.

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert,
Pour voler là-bas avec elles
Au soleil d'or, au printemps vert !

Émile Deschamps
1800-1869

LA PENSÉE

Comme un poison subtil redoutons la pensée !
Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux
Qui, sous les grands soleils et la bise glacée,

Les emportant joyeux et par monts et par vaux,
Devanceraient la flèche et l'oiseau dans leurs courses ;
Ils n'entendraient jamais parler de leurs cerveaux.

La matière partout leur créerait des ressources.
Tout leur serait festin ; leur soif, à tous moments,
Boirait le malvoisie ou l'eau froide des sources.

Des chiens de tous les poils les suivraient écumants ;
Ils s'époumoneraient dans un cornet d'ivoire
A sonner le trépas aux sangliers fumants ;

Des broussailles pour lit, un étang pour baignoire.
Ils dormiraient beaucoup et rêveraient fort peu,
Se portant comme Hercule et mettant là leur gloire.

Puis, l'hiver, ils auraient et l'orgie et le jeu,
Tout ce qui ne sent point la science et l'école :
Des cartes ? En voilà... Mais un livre, grand Dieu !

Un livre !... Ils y pourraient trouver une parole
Qui desséchât leur sang, épouvantât leurs nuits,
Bouleversât leurs nerfs, rendit leur raison folle...

Ils pourraient devenir un jour ce que je suis.

::::::::::::::::::::

Félix Arvers
1806-1850

SONNET

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

::::::::::::::::::::

Aloysius Bertrand
1807-1841

BALLADE

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs ;

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille,
Et tu les perdis.

La grise bastille,
Aux gris tiercelets,
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître, qui pille
Nippes au bahut,
Nonnes sous leur grille,
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main pend encor
Serpette et faucille,
Rustique trésor.

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs;

Ça, vite une aiguille
Et de ta maison,
Qu'un vert pampre habille,
Recouds le blason.

Auguste Barbier
1805-1882

LA CAVALE

O Corse à cheveux plats, que ta France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil était vierge et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus et, sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations;
Quinze ans elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers et, comme une poussière,
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante, sans force
Et fléchissant à chaque pas,

Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents.
Elle se releva : mais, un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins!

::::::::::::::::::::::::

Mme Desbordes-Valmore
1785-1859

LES ROSES DE SAADI

J'AI VOULU ce matin te rapporter des roses;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses, envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir!

::::::::::::::::::::::::

Hégésippe Moreau
1810-1838

LA VOULZIE

S'IL EST un nom bien doux, fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.

Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons;
Pauvre écolier rêveur et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours.

::::::::::::::::::::::

Sainte-Beuve
1804-1869

A LA RIME

RIME, qui donnes leurs sons
Aux chansons,
Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie;

Rime, écho qui prends la voix
Du hautbois
Ou l'éclat de la trompette;
Dernier adieu d'un ami
Qu'à demi
L'autre ami de loin répète;

Rime, tranchant aviron,
Éperon
Qui fends la vague écumante;
Frein d'or, aiguillon d'acier
Du coursier
A la crinière fumante;

Agrafe, autour des seins nus
De Vénus,
Pressant l'écharpe divine
Ou serrant le baudrier
Du guerrier
Contre sa forte poitrine;

UNIV. OF

Col étroit, par où saillit
Et jaillit
La source au ciel élancée,
Qui, brisant l'éclat vermeil
Du soleil,
Tombe en gerbe nuancée;

Anneau pur de diamant
Ou d'aimant
Qui, jour et nuit, dans l'enceinte
Suspends la lampe ou, le soir,
L'encensoir
Aux mains de la vierge sainte;

Clef qui, loin de l'œil mortel,
Sur l'autel
Ouvres l'arche du miracle
Ou tiens le vase embaumé
Renfermé
Au cèdre du tabernacle;

Ou plutôt, fée au léger
Voltiger,
Habile, agile coursière,
Qui mènes le char des vers
Dans les airs
Par deux sillons de lumière;

O Rime! qui que tu sois,
Je reçois
Ton joug; et longtemps rebelle,
Corrigé, je te promets
Désormais
Une oreille plus fidèle.

Mais aussi devant mes pas
Ne fuis pas;
Quand la Muse me dévore,
Donne, donne par égard
Un regard
Au poète qui t'implore!

Dans un vers tout défleuri,
Qu'a flétri
L'aspect d'une règle austère,
Ne laisse point murmurer,
Soupirer,
La syllabe solitaire.

Autran
1813-1877

LES CHÈVRES PROVENÇALES

La montagne au soleil, où croissent pêle-mêle
Cytise et romarin, lavande et serpolet,
Enfle de mille sucs leur bleuâtre mamelle;
On boit tous ses parfums quand on boit de leur lait.

Tandis qu'assis au pied de quelque térébinthe,
Le pâtre insoucieux chante un air des vieux jours,
Elles, dont le collier par intervalles tinte,
Vont et viennent sans cesse et font mille détours.

En vain le mistral souffle et chiffonne leur soie :
Leur bande au pâturage erre des jours entiers.
Je ne sais quel esprit de conquête et de joie
Les anime à gravir les plus âpres sentiers.

Ton gouffre les appelle, ô Méditerranée !
Qu'un brin de mousse y croisse, une touffe de thym,
C'est là qu'elles iront, troupe désordonnée
Que le péril attire autant que le butin.

Victor de Laprade
1812-1883

A LA JEUNESSE

On dit qu'impatients d'abdiquer la jeunesse,
Aux sordides calculs vous livrez vos vingt ans ;
Qu'à moins d'un sang nouveau qui du vieux sol renaisse,
La France et l'avenir ont perdu leur printemps.

A l'âge où nous errions, livre en main, sous la haie,
Tout prêts à dépenser notre cœur et nos jours,
On dit que vous savez ce que vaut en monnaie
L'heureux temps des chansons, des songes, des amours.

On dit que le franc rire est absent de vos fêtes;
Que l'ironie à flots y coule par moments;
Que chez vous le plaisir, pour parer ses conquêtes,
Rêve, au mépris des fleurs, l'or et les diamants;

Que vous refuseriez l'amour et le génie,
Si Dieu vous les offrait avec la pauvreté;
Que vous n'auriez jamais pour la muse bannie
Un seul regret, pas plus que pour la liberté!

On dit vos cœurs tout pleins d'ambitions mort-nées;
On dit que vos yeux secs se refusent aux pleurs;
Qu'avec vous le rameau des nouvelles années
Porte un fruit corrompu, sans avoir eu des fleurs.

Mais je vous connais mieux, malgré votre silence;
Le poète a chez vous bien des secrets amis.
D'autres vous ont crus morts et vous pleurent d'avance:
Frères de Roméo, vous n'êtes qu'endormis!

Qu'importe un jour d'attente, une heure inoccupée!
Tous vos lauriers d'hier peuvent encor fleurir;
Vous qui portiez si bien et la lyre et l'épée,
Vous qui saviez aimer, vous qui saviez mourir!

Hier, une étincelle éveillait tant de flamme!
Hier, c'était l'espoir et non le doute amer;
Un seul mot généreux, tombé d'une grande âme,
Vous soulevait au loin comme une vaste mer.

Aux buissons printaniers tout en cueillant des roses,
Vous saviez des hauts lieux gravir l'âpre chemin,
Et pour vous y conduire, amants des saintes choses,
Elvire ou Béatrix vous prenait par la main.

Vous les suivrez encor sur la route choisie!
Vous gardez pour flambeaux leurs regards fiers et doux;
Celui qui cherchera la fleur de poésie
Ne la pourra cueillir, s'il n'est pareil à vous.

Aimez votre jeunesse, aimez, gardez-la toute!
Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor;
Portez-la fièrement, sans en perdre une goutte;
Portez-la devant vous comme un calice d'or.

Peut-être on vous dira d'y boire avec largesse,
D'y verser hardiment le vin des passions;
D'autres vous prêcheront l'égoïste sagesse
Qui rampe et se réserve à ses ambitions.

Mais aux vils tentateurs vous serez indociles!
La muse vous conseille, et vous saurez choisir :
Restez dans le sentier des vertus difficiles;
Votre âge a des devoirs plus doux que le plaisir.

Brizeux
1806-1858

LE PONT-KERLÔ

Un jour que nous étions assis au Pont-Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts, la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions, en jouant, nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue
Se mordre, se poursuivre ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants; et, sous son lit de pierre,
L'anguille qu
Des insectes
Occupés tout

Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles.
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais, déjà, ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane
Et, voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble! oh! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle. Et, dans les airs, sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit et s'éleva joyeuse et louant Dieu.
Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles;
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

::::::::::::::::::::::::

Béranger
1780-1857

LES SOUVENIRS DU PEUPLE

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
« Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui. »

« Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.

Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai;
Il me dit : « Bonjour, ma chère !
Bonjour, ma chère ! »
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé ! »

« L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents;
On admirait son cortège.
Chacun disait : « Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège. »
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous ! »

« Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : « Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre ! »
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là ! »

« J'ai faim, » dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis :

Puis il sèche ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : « Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France. »
Il part; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor ! »

« Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru :
On disait : « Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître. »
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira. »

Pierre Dupont
1821-1870

LES BŒUFS

J'AI deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx ;
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons.
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons
Pour les mener aux Tuileries,
Au Mardi-Gras devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries;
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre, etc.

○ ○ ○ ○ ○

II. Le Théâtre

Engagée dans le journal et le livre, ce fut au théâtre que se livra la bataille décisive qui assura la victoire du romantisme : « Le drame, disait Victor Hugo dans la préface de *Cromwell*, est la poésie complète. L'ode et l'épopée ne le contiennent qu'en germe : il les contient l'une et l'autre en développement ; il les résume et les enserre toutes deux. » D'où l'intérêt que les romantiques attachaient à la lutte : de son issue dépendait le triomphe ou l'écrasement de la poésie nouvelle.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, quand, par une loi commune à tous les genres littéraires, la tragédie commença de vieillir, on s'était mis à chercher une formule nouvelle. Et peu s'en fallut qu'on ne crût que La Chaussée l'avait découverte dès 1741 avec sa « comédie larmoyante ». Sans parler des mélodramaturges du Boulevard du Crime, qui ne s'adressaient qu'au populaire, Diderot, Sedaine, Beaumarchais, Ducis, Bouilly, La Martelière, l'adaptateur de Schiller, etc., et le dernier en date, Népomucène Lemercier (que M. Maurice Souriau appelle finement un « Hugo raté »), dans *Pinto ou la Journée d'une conspiration* et *Christophe Colomb*, « comédie shakespirienne » (*sic*), tâchaient visiblement à orienter le théâtre vers des voies moins rebattues. Ce travail se poursuivait avec des fortunes diverses, comme celui d'où était sortie la tragédie, lorsque Victor Hugo mit brusquement la main sur le drame en formation (1827) et lui imposa une formule hâtive, militante surtout. Il fallait faire autre chose que la tragédie : il voulut faire le contraire et ne put que substituer à des conventions, très légitimes en leur temps, d'autres conventions beaucoup moins acceptables. Cela ne l'empêcha point de manifester à la scène un très beau génie lyrique, dont l'éclat s'est à peine amorti, mais cela explique que le succès du drame romantique n'ait été qu'un feu de paille.

Le théâtre romantique apparaît nettement, en effet, et dès l'origine, comme un théâtre d'opposition. Pour doctrines, juste les doctrines opposées à celles des classiques. La préface de *Cromwell* les exposait en 1827, le *Henri III* de Dumas les appliquait sur la scène en 1829, et le *Hernani* de Victor Hugo remportait l'année suivante en leur faveur une brillante victoire.

Désormais le théâtre classique, avec son unité de temps, l'unité de lieu, l'abus des confidents, l'absence d'action scénique, est battu en brèche sur tous les points. Il avait séparé, dans l'intérêt de l'unité d'expression, le tragique et le comique, qui sont mêlés dans la vie réelle, et il avait montré un dédain superbe pour les petits détails qui servent à la couleur locale. Le drame romantique prétend suivre une vérité plus large et reproduire une image plus complète de la vie humaine. Il la présentera avec son mélange de sublime et de grotesque; au lieu d'étudier une crise morale, il mettra en scène des « événements variés » (c'est l'opposé de ce qu'avait fait Corneille en imitant Guilhem de Castro); il attachera la plus grande importance aux décors, aux costumes, aux moindres accessoires; l'action, au lieu d'être empruntée à l'antiquité, se passera dans les temps modernes ou au moyen âge, en France ou à l'étranger. La forme aussi sera changée. On emploiera indifféremment la prose ou le vers, et, si l'on emploie le vers, il sera plus vivant que le vers classique, plus souple et plus apte à reproduire avec vérité les détours de la conversation; le vers « libéré » dans le rythme « affranchi », ces deux libertés en supposant une troisième, la liberté du vocabulaire! Telle fut la poétique des drames de Hugo, de Dumas, d'Alfred de Vigny et de leurs imitateurs.

Venons maintenant à l'application.

Le Théâtre de Victor Hugo *. — Elle est singulièrement faible, surtout chez Hugo. Nulle psychologie; des personnages dont toute la fonction est de soutenir une antithèse préconçue. Un valet amoureux d'une reine, c'est le sujet de *Ruy Blas* (1838), qui symbolise lui-même le génie enfermé dans la bassesse sociale. Or, l'auteur ayant pris soin de faire quitter au valet sa livrée, le drame porte sur un quiproquo. *Hernani*, *Marion Delorme* (1831), *Le Roi s'amuse* (1832), *Lucrèce Borgia* (1833), *Marie Tudor* (1833), *Angelo* (1835), *les Burgraves* (1843), etc., ne sont pas des sujets beaucoup plus humains. Tout y est procédé et l'auteur nous en a quasiment fait l'aveu dans la préface de *Lucrèce*: « Prenez la difformité physique la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète; placez-la où elle ressort le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souterrain et le plus méprisé de l'édifice social : éclairez de tous côtés, par le

jour sinistre des contrastes, cette misérable créature, et puis jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il? C'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée ; c'est que l'être petit deviendra grand ; c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse*. Eh bien, qu'est-ce que c'est que *Lucrèce Borgia?* Prenez la difformité *morale* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète ; placez-la là où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de grandeur royale qui donnent de la saillie au crime ; et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel... La maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*. » Comme le dit spirituellement M. Edouard Herriot, ce sont des recettes de cuisine. Et, par ailleurs, quel enfantillage dans la conduite des événements ! Que de masques mystérieux, de narcotiques, de poisons, d'escaliers secrets, de clefs fatidiques ! On y pourrait trouver encore quelque délassement, comme à de braves mélos de l'Ambigu, si l'auteur n'avait prétendu donner à ces calembredaines de hautes significations philosophiques ou sociales : de là, outre de ridicules préfaces, tant de tirades ou de scènes à effet étrangères à l'action, par exemple le monologue fameux de Charles-Quint, le Conseil des ministres dans *Ruy Blas*, presque tout le quatrième acte de *Marion Delorme*, etc. Le théâtre de Victor Hugo n'a quelque chance de survie que par son lyrisme : on ne le jouera plus qu'on le lira encore, tant il déborde d'images neuves, tendres, gracieuses ou sublimes, tant la musique des vers d'amour y est incomparable. Et les *Burgraves*, si mortels à la représentation, rendent à la lecture un son d'épopée.

***Le théâtre d'Alexandre Dumas père* *.** — *Cromwell* étant de dimensions trop vastes pour la scène, c'est Alexandre

Dumas qui porta l'effort de la première tentative romantique au théâtre (1). *Henri III et sa cour* (1829) s'intitulait « drame historique ». Et ce furent encore des « drames historiques » que *Christine* (1830), *Charles VII chez ses grands vassaux* (1831), *la Tour de Nesle* (1832), *Caligula* (1837), *Mademoiselle de Belle-Isle* (1839), etc. Quels drames et quelle histoire! *Antony* du moins (1831), qui est une pièce moderne, met en scène un personnage strictement authentique. Antony, c'est le héros romantique lui-même, fils de René, frère ou cousin des Julien Sorel et des Rubempré, « l'aventurier, le demi-solde de l'espérance, qui, au lendemain d'une époque où, dans les cadres de la société, on pouvait espérer toutes les gloires, se trouve sur le pavé de l'existence, avec ses rêves sans emploi et ses ambitions inassouvies. C'est, en tout et pour tout, non plus passif, mais agissant, « l'enfant du siècle », de Musset; c'est la grande victime de la faillite impériale » (Georges Grappe). Dumas ne dut pas être peu fier de sa trouvaille, car il répéta *Antony* dans *Richard Darlington* (1831) et dans *Kean* (1836), qui sont des crayons à peine différents de l'individualiste moderne en lutte avec la société et proclamant les « droits » de la passion supérieurs aux exigences de la morale. Par ailleurs et presque jusqu'à la fin de sa vie, le bon Dumas resta fidèle à l'esthétique générale du drame romantique : coups de théâtre, étalage de couleur locale, débordement de tirades emphatiques. Le pathétique, comme il sied, se nourrit céans d'atrocité; l'angoisse physique est soigneusement cultivée et la vraisemblance, le naturel, sacrifiés à la recherche de l'effet. Avec tous ses défauts, ce théâtre trouve encore un public : c'est que Dumas avait le « don » qui malaisément s'acquiert, la science innée de la scène; ses personnages ne sont guère compliqués et on en a tôt fait le tour; mais ils brûlent les planches, ils vivent ou, tout

(1) *Amy Robsart*, drame en cinq actes, en prose, tiré par Victor Hugo du roman de Walter Scott, *le Château de Kenilworth*, fut représenté à l'Odéon, en 1828, sous le nom de Paul Foucher, beau-frère de l'auteur, et n'eut qu'une représentation.

au moins, ils donnent l'illusion de la vie. Et la charpente de l'œuvre chez lui est toujours faite de main d'ouvrier.

*Le théâtre d'Alfred de Vigny**. — On peut négliger, dans le théâtre de Vigny, *Othello* (1829), qui n'est qu'une adaptation, et *la Maréchale d'Ancre* (1831), qui est conçue dans la formule habituelle du drame romantique, mais il faut retenir *Chatterton* (1835), qui se joue encore et qui continue d'émouvoir. Vigny y est revenu sur une idée qui lui était familière et qui fut un des principes de son pessimisme : l'inaptitude du poète, de « l'homme spiritualiste », à se classer et même à vivre dans une société « matérialiste où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail ». Comme Chatterton, dans le drame, symbolise le poète, Bell et Beckford personnifient la société. Le conflit qui les met aux prises reste cependant tout « moral ». Et c'est une première infidélité aux principes du drame romantique ; c'en est une autre que la simplicité extrême de l'intrigue. Chatterton, dit Vigny, « est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin et qui attend la réponse jusqu'au soir : elle arrive et le tue ». Moins de vingt-quatre heures suffisent donc à nouer et à dénouer la crise et, par là, nous rentrons encore dans les conditions de la pièce classique. Où nous nous en écartons, c'est dans la composition des personnages. Ceux-ci sont pris moins dans leur caractère que dans leur type. Ils sont tout d'une pièce et sans nuance, Chatterton principalement, qui est la figure centrale du drame et qui demeure trop voisin d'une pure entité. Mais le conflit moral est étudié avec tant de pénétration et rendu avec une telle force de pathétique sombre qu'on oublie à la scène la fausseté historique et la conception trop abstraite du personnage.

Casimir Delavigne ; Scribe ; Mazères ; Duvert et Lauzanne. — Si bref qu'il ait été, tel fut pendant quelques années, dans le public, l'engouement pour la nouvelle formule — fait peut-être uniquement de lassitude de l'ancienne — que la contagion romantique gagna des poètes

modérés et honnêtement traditionnels comme Casimir Delavigne, Pierre Lebrun (*le Cid d'Andalousie*) et Jacques Ancelot (*Fiesque, Maria Padilla*), qui essayèrent dans leur œuvre d'une conciliation entre les deux formules et, suivant le joli mot de Musset, commirent le délit romantique avec circonstances atténuantes. Et peut-être la tentative n'eût-elle point échoué, si leur langue avait été elle-même moins hésitante.

Casimir Delavigne.

Casimir Delavigne* surtout avait l'étoffe d'un homme de théâtre et il y paraît aux reprises qu'on fait encore de ses pièces. *Marino Faliero* (1829), imité de Byron, *Louis XI* (1832), *les Enfants d'Edouard* (1833), *Don Juan d'Autriche* (1835), *une Famille au temps de Luther* (1836) ne sont peut-être pas des chefs-d'œuvre; ils restent des œuvres fort estimables. Et enfin la meilleure comédie de mœurs de cette époque, avec *l'Honneur et l'Argent* (1853) de Ponsard, et qui n'eut point le succès qu'elle méritait, est *la Popularité* (1838) de ce même Delavigne.

Eugène Scribe.

Scribe*, en effet, n'allait guère au delà du vaudeville ou, s'il traitait la comédie et le drame (*Adrienne Lecouvreur, une Chaîne*), c'était par les moyens du vaudeville. Il y était maître (*Bertrand et Raton, le Verre d'eau, la Camaraderie*, etc.); il avait une prodigieuse habileté dans la préparation des intrigues et excellait à dénouer par des coups de théâtre inattendus les situations les plus inextricables. Mais il ne faut lui demander ni style, ni observation, ni vérité dans les caractères. C'est le type achevé du « faiseur », dont l'espèce pullulera après

lui. La plupart de ses pièces ont d'ailleurs été écrites en collaboration avec Mélesville, Bayard, Dumanoir, Legouvé, Varner, Dupin, Carmouche, de Leuven, Terrier, etc.

Quelques-uns de ces auteurs ne sont pas eux-mêmes sans mérite. Et il en est d'autres, trop oubliés, qui, plus d'une fois, abordèrent « de front dans leurs comédies les situations et les thèses morales dont continue à vivre notre théâtre » : Casimir Bonjour, Empis, Théaulon, Montigny, Étienne Arago, De La Ville de Mirmont, Violet d'Épagny, Longpré, Galoppe d'Onquaire, surtout Wafflard et Fulgence (*le Voyage à Dieppe, Un moment d'imprudence*) et Mazères, de qui *la Mère et la fille* (1830) et *Une liaison* sont peut-être « ce que nous avons de plus hardi dans la comédie [de mœurs] avant Dumas fils et Augier » (Ch.-M. des Granges). — Le nom de Varin est resté attaché, avec celui de Dumersan, à un genre disparu, la farce ou « parade », et au chef-d'œuvre du genre : *les Saltimbanques* (1831), Duvert et Lauzanne donnent la même année leur célèbre parodie d'*Hernani* (*Harnali ou la Contrainte par cor*) et entament cette longue collaboration, féconde en œuvres cocasses et quelques-unes pourtant assez piquantes, comme *Riche d'Amour* (1845), pour avoir mérité les honneurs d'un *Théâtre choisi* et d'une préface de Francisque Sarcey.

La réaction classique : Ponsard et l'École du Bon Sens. — Le drame romantique, entre temps, achevait sa première carrière et rentrait avec Benjamin Antier, Saint-Amand et Frédérick Lemaître (*l'Auberge des Adrets, Robert Macaire*), Molé-Gentillomme (*Manon la Dragonne, la Marquise d'Alpujar*), Bouchardy (*Gaspardo le pêcheur, Lazare le pâtre, le Sonneur de Saint-Paul*), Félix Pyat (*le Chiffonnier de Paris*), Auguste Maquet (*la Maison du baigneur*), Anicet-Bourgeois (*Latude, la Nonne sanglante, le Médecin des enfants*), Adolphe Dennery (*la Grâce de Dieu, Marie-Jeanne, Don César de Bazan*), etc., etc., dans le sein du mélodrame d'où il était sorti.

Ses excès avaient provoqué une réaction rapide qu'accéléra encore la chute des *Burgraves* (1843). Hugo renonça à la scène. Le public, après cette débauche de lyrisme, aspirait vers la simplicité classique et courait applaudir

Corneille et Racine sur les lèvres harmonieuses de Rachel. Musset, revenu lui-même de ses erreurs romantiques, souhaitait dès 1838 « la renaissance de la tragédie ». Ce serait « une grande nouveauté, écrivait-il, que de réveiller la muse grecque, d'oser la présenter aux Français dans sa féroce grandeur, dans son atrocité sublime ». Le souhait ne fut exaucé qu'à demi : Ponsard* dans *Lucrèce* (1843) et à la suite d'un poète oublié, Jules de Saint-Félix, auteur de *Poésies romaines* traitées dans la manière d'André Chénier, renouait seulement avec l'antiquité latine. La pièce, quoique faible, alla aux nues. Mais c'était une tragédie et des sentiments simples et forts s'y exprimaient dans une langue tantôt nue, tantôt oratoire, où l'on voulait retrouver la manière du vieux Corneille. Ponsard fit école (« l'École du Bon Sens », comme la baptisèrent par dérision les romantiques), et des pièces antiques sortirent un peu partout de terre : telle la *Virginie* (1845), de Latour Saint-Ybars, que Rachel ne sauva pas du désastre. Plus avisé et sauf deux légers revenez-y (*Horace et Lydie* et *Ulysse*), Ponsard s'était tourné vers les sujets modernes : il connut encore le succès avec *Agnès de Méranie* (1846), *Charlotte Corday* (1850), *le Lion amoureux* (1866), *Galilée* (1867), pièces « mitoyennes » entre la tragédie et le drame.

Le théâtre d'A. de Musset*. — La vraie tragédie, à la fois antique de forme et nationale de fond, Musset rêva un moment de l'écrire et il commença pour Rachel cette *Servante du Roi* (1839) qu'il n'acheva pas et qui n'aurait peut-être pas tenu d'ailleurs ce qu'elle annonçait. La chute de sa *Nuit vénitienne*, à l'Odéon (1830), l'avait rendu défiant. On lui avait tant dit qu'il n'était point homme de théâtre qu'il avait fini par le croire. Il ne renonça point cependant à écrire des pièces, mais il les écrivit sans se préoccuper de l'optique théâtrale et de ses exigences et puisque aussi bien, dans sa pensée, ces pièces n'étaient point destinées à être représentées. De fait, la plupart virent le jour dans la *Revue des Deux Mondes*. Et, réunies en volume (1840), elles passèrent presque inaperçues. Il

fallut, pour que cessât cet injurieux ostracisme, qu'une comédienne émigrée, Mme Allan-Despréaux, les rapportât dans sa valise de Saint-Pétersbourg : *un Caprice, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, le Chandelier, On ne badine pas avec l'amour, Carmosine, Bettine, Fantasio,* etc., virent coup sur coup les feux de la rampe. *Lorenzaccio* ne fut représenté qu'il y a quelques années chez Sarah Bernhardt. C'est un drame, d'ailleurs, fort sombre, dans la formule romantique, comme *la Nuit vénitienne* et *André del Sarto,* qui furent réunis aux *Comédies et Proverbes.* Sauf *Louison,* tout ce théâtre est en prose. Mais cette prose est la prose d'Alfred de Musset, c'est-à-dire la chose la plus fluide, la plus chantante, la plus nuancée, la plus subtile, la plus spirituelle, la plus alerte, la plus française qu'il y ait au monde. Si légère, si menue soit l'intrigue de ses pièces — et quelquefois, comme dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée,* elle tiendrait sur une pointe d'aiguille, — notre auteur n'en est point gêné : l'amour n'est-il pas le plus inépuisable des thèmes? Musset n'en voulut jamais d'autre dans sa prose comme dans ses vers. Mais quels effets il en sait tirer! Quel coup d'archet! Quelles variations! Quels dialogues, où l'on dirait que Marivaux a collaboré avec Shakespeare, tandis que Boccace fournissait le décor! Nous étonnerons-nous ensuite que, ces éclipses successives auxquelles fut exposée la gloire lyrique d'Alfred de Musset, son théâtre ne les ait pas connues? Tandis que le Parnasse, dans son culte de la rime riche et de l'impassibilité, en arrivait à dénier tout talent au poète des *Nuits,* à l'amant misérable qui ne sut pas assez cacher les plaies de son cœur et que Leconte de Lisle appelait dédaigneusement « ce garçon », l'auteur dramatique, le prosateur des *Comédies et Proverbes,* maintenu d'un commun accord au-dessus du débat, ne perdait aucun de ses fidèles.

PAGES-TYPES

Victor Hugo
1802-1885

I

LE DRAME (Préface de CROMWELL)

LE DRAME est la poésie complète. L'ode et l'épopée ne le contiennent qu'en germe; il les contient l'un et l'autre en développement; il les résume et les enserre toutes deux. Certes, celui qui a dit : *les Français n'ont pas la tête épique*, a dit une chose juste et fine; si même il eût dit *les modernes*, le mot spirituel eût été un mot profond. Il est incontestable cependant qu'il y a surtout du génie épique dans cette prodigieuse *Athalie*, si haute et si simplement sublime que le siècle royal ne l'a pu comprendre. Il est certain encore que la série des drames chroniques de Shakespeare présente un grand aspect d'épopée. Mais c'est surtout la poésie lyrique qui sied au drame; elle ne le gêne jamais, se plie à tous ses caprices, se joue sous toutes ses formes, tantôt sublime dans Ariel, tantôt grotesque dans Caliban. Notre époque, dramatique avant tout, est par cela même éminemment lyrique. C'est qu'il y a plus d'un rapport entre le commencement et la fin; le coucher du soleil a quelques traits de son lever; le vieillard redevient enfant. Mais cette dernière enfance ne ressemble pas à la première; elle est aussi triste que l'autre était joyeuse. Il en est de même de la poésie lyrique. Éblouissante, rêveuse à l'aurore des peuples, elle reparaît sombre et pensive à leur déclin. La Bible s'ouvre riante avec la *Genèse* et se ferme sur la menaçante *Apocalypse*. L'ode moderne est toujours inspirée, mais n'est plus ignorante. Elle médite plus qu'elle ne contemple; sa rêverie est mélancolique. On voit, à ses enfantements, que cette muse s'est accouplée au drame.

Pour rendre sensibles par une image les idées que nous venons d'aventurer, nous comparerions la poésie lyrique primitive à un lac paisible qui reflète les nuages et les étoiles du ciel; l'épopée est le fleuve qui en découle et court, en refléchissant ses rives, forêts, campagnes et cités, se jeter dans l'océan du drame. Enfin, comme le lac, le drame réfléchit le ciel; comme le fleuve, il réfléchit ses rives; mais seul il a des abîmes et des tempêtes.

II

LES DEUX COUSINS

DON SALLUSTE

...Don César, la sueur de la honte,
Lorsque je pense à vous, à la face me monte.

DON CÉSAR

Bon. Laissez-la monter.

DON SALLUSTE

Notre famille...

DON CÉSAR

Non.
Car vous seul à Madrid connaissez mon vrai nom.
Ainsi ne parlons pas famille!

DON SALLUSTE

Une marquise
Me disait l'autre jour en sortant de l'église :
— Quel est donc ce brigand qui, là-bas, nez au vent,
Se carre, l'œil au guet et la hanche en avant,
Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
Drapant sa gueuserie avec son arrogance;
Et qui, froissant du poing sous sa manche en haillons
L'épée à lourd pommeau qui lui bat les talons,
Promène, d'une mine altière et magistrale,
Sa cape en dents de scie et ses bas en spirale ?

DON CÉSAR, *jetant un coup d'œil sur sa toilette.*

Vous avez répondu : c'est ce cher Zafari!

DON SALLUSTE

Non; j'ai rougi, monsieur.

DON CÉSAR

Eh bien! la dame a ri.
Voilà. J'aime beaucoup faire rire les femmes.

DON SALLUSTE

Vous n'allez fréquentant que spadassins infâmes!

DON CÉSAR

Des clercs ! des écoliers doux comme des moutons !

DON SALLUSTE

Partout on vous rencontre avec des Jeannetons !

DON CÉSAR

O Lucindes d'amour ! ô douces Isabelles !
Eh bien ! sur votre compte on en entend de belles !
Quoi ! l'on vous traite ainsi, beautés à l'œil mutin,
A qui je dis le soir mes sonnets du matin !

DON SALLUSTE

Enfin, Matabolos, ce voleur de Galice
Qui désole Madrid malgré notre police,
Il est de vos amis !

DON CÉSAR

Raisonnons, s'il vous plaît.
Sans lui j'irais tout nu, ce qui serait fort laid.
Me voyant sans habit, dans la rue, en décembre,
La chose le toucha. — Ce fat parfumé d'ambre,
Le comte d'Albe, à qui l'autre mois fut volé
Son beau pourpoint de soie...

DON SALLUSTE

Eh bien ?

DON CÉSAR

C'est moi qui l'ai,
Matabolos me l'a donné.

DON SALLUSTE

L'habit du comte !
Vous n'êtes pas honteux ?

DON CÉSAR

Je n'aurai jamais honte
De mettre un bon pourpoint, brodé, passementé,
Qui me tient chaud l'hiver et me fait beau l'été.
— Voyez, il est tout neuf. —
(Il entr'ouvre son manteau, qui laisse voir un superbe pourpoint de satin rose brodé d'or.)

Les poches en sont pleines
De billets doux au comte adressés par centaines.
Souvent, pauvre amoureux, n'ayant rien sous la dent,
J'avise une cuisine au soupirail ardent
D'où la vapeur des mets aux narines me monte.
Je m'assieds là. J'y lis les billets doux du comte.
Et, trompant l'estomac et le cœur tour à tour,
J'ai l'odeur du festin et l'ombre de l'amour !

DON SALLUSTE

Don César...

DON CÉSAR

Mon cousin, tenez, trêve aux reproches.
Je suis un grand seigneur, c'est vrai, l'un de vos proches;
Je m'appelle César, comte de Garofa;
Mais le sort de folie en naissant me coiffa.
J'étais riche, j'avais des palais, des domaines,
Je pouvais largement renter les Célimènes.
Bah ! mes vingt ans n'étaient pas encor révolus
Que j'avais mangé tout ! Il ne me restait plus
De mes prospérités, ou réelles ou fausses,
Qu'un tas de créanciers hurlant après mes chausses.
Ma foi, j'ai pris la fuite et j'ai changé de nom.
A présent, je ne suis qu'un joyeux compagnon,
Zafari, que hors vous nul ne peut reconnaître.
Vous ne me donnez pas du tout d'argent, mon maître;
Je m'en passe. Le soir, le front sur un pavé,
Devant l'ancien palais des comtes de Tevé,
— C'est là, depuis neuf ans, que la nuit je m'arrête —
Je vais dormir avec le ciel bleu sur ma tête.
Je suis heureux ainsi. Pardieu, c'est un beau sort !
Tout le monde me croit dans l'Inde, au diable, — mort.
La fontaine voisine a de l'eau, j'y vais boire,
Et puis je me promène avec un air de gloire.
Mon palais, d'où jadis mon argent s'envola,
Appartient à cette heure au nonce Espinola.
C'est bien. Quand par hasard jusque-là je m'enfonce,
Je donne des avis aux ouvriers du nonce
Occupés à sculpter sur la porte un Bacchus. —
Maintenant, pouvez-vous me prêter dix écus ?

DON SALLUSTE

Écoutez-moi...

DON CÉSAR, *croisant les bras.*

Voyons à présent votre style.

DON SALLUSTE

Je vous ai fait venir, c'est pour vous être utile.
César, sans enfants, riche et de plus votre aîné,
Je vous vois à regret vers l'abîme entraîné;
Je veux vous en tirer. Bravache que vous êtes,
Vous êtes malheureux. Je veux payer vos dettes,
Vous rendre vos palais, vous remettre à la cour
Et refaire de vous un beau seigneur d'amour.
Que Zafari s'éteigne et que César renaisse!
Je veux qu'à votre gré vous puisiez dans ma caisse,
Sans crainte, à pleines mains, sans soin de l'avenir.
Quand on a des parents il faut les soutenir,
César, et pour les siens se montrer pitoyable...

(Pendant que don Salluste parle, le visage de don César prend une expression de plus en plus étonnée, joyeuse et confiante; enfin il éclate.)

DON CÉSAR

Vous avez toujours eu de l'esprit comme un diable
Et c'est fort éloquent ce que vous dites-là.
— Continuez.

DON SALLUSTE

César, je ne mets à cela
Qu'une condition. — Dans l'instant je m'explique.
Prenez d'abord ma bourse.

DON CÉSAR, *empoignant la bourse, qui est pleine d'or.*

Ah ça! c'est magnifique!

DON SALLUSTE

Et je vous vais donner cinq cents ducats...

DON CÉSAR, *ébloui.*

Marquis!

DON SALLUSTE, *continuant.*

Dès aujourd'hui...

DON CÉSAR

Pardieu, je vous suis tout acquis.
Quant aux conditions, ordonnez. Foi de brave,

Mon épée est à vous. Je deviens votre esclave,
Et, si cela vous plaît, j'irai croiser le fer
Avec don Spavento, capitan de l'enfer.

DON SALLUSTE

Non, je n'accepte pas, et pour cause,
Votre épée.

DON CÉSAR

Alors quoi ? Je n'ai guère autre chose.

DON SALLUSTE, *se rapprochant de lui et baissant la voix,*

Vous connaissez — et c'est en ce cas un bonheur —
Tous les gueux de Madrid ?

DON CÉSAR

Vous me faites honneur.

DON SALLUSTE

Vous en traînez toujours après vous une meute;
Vous pourriez, au besoin, soulever une émeute,
Je le sais. Tout cela peut-être servira.

DON CÉSAR, *éclatant de rire.*

D'honneur ! vous avez l'air de faire un opéra.
Quelle part donnez-vous dans l'œuvre à mon génie ?
Sera-ce le poème ou bien la symphonie ?
Commandez : je suis fort pour le charivari.

DON SALLUSTE, *gravement.*

Je parle à don César et non à Zafari.
(Baissant la voix de plus en plus.)
Ecoute. J'ai besoin, pour un résultat sombre,
De quelqu'un qui travaille à mon côté dans l'ombre
Et qui m'aide à bâtir un grand événement.
Je ne suis pas méchant, mais il est tel moment
Où le plus délicat, quittant toute vergogne,
Doit retrousser sa manche et faire la besogne.
Tu seras riche, mais il faut m'aider sans bruit
A dresser, comme font les oiseleurs la nuit,
Un bon filet caché sous un miroir qui brille,
Un piège d'alouette ou bien de jeune fille.
Il faut, par quelque plan terrible et merveilleux,

— Tu n'es pas, que je pense, un homme scrupuleux —
Me venger !

DON CÉSAR

Vous venger ?

DON SALLUSTE

Oui.

DON CÉSAR

De qui ?

DON SALLUSTE

D'une femme.

DON CÉSAR

(Il se redresse et regarde fièrement don Salluste.)
Ne m'en dites pas plus. Halte-là ! — Sur mon âme,
Mon cousin, en ceci voilà mon sentiment :
Celui qui, bassement et tortueusement,
Se venge, ayant le droit de porter une lame,
Noble, par une intrigue, homme, sur une femme,
Et qui, né gentilhomme, agit en alguazil,
Celui-là — fût-il grand de Castille, fût-il
Suivi de cent clairons sonnant des tintamarres,
Fût-il tout harnaché d'ordres et de chamarres,
Et marquis, et vicomte, et fils des anciens preux —
N'est pour moi qu'un maraud sinistre et ténébreux
Que je voudrais, pour prix de sa lâcheté vile,
Voir pendre à quatre clous au gibet de la ville !

DON SALLUSTE

César !...

DON CÉSAR

N'ajoutez pas un mot, c'est outrageant.
(Il jette la bourse aux pieds de don Salluste.)
Gardez votre secret, et gardez votre argent,
Oh ! je comprends qu'on vole et qu'on tue et qu'on pille,
Que par une nuit noire on force une bastille,
D'assaut, la hache au poing, avec cent flibustiers;
Qu'on égorge estafiers, geôliers et guichetiers,
Tous, taillant et hurlant, en bandits que nous sommes,
Œil pour œil, dent pour dent, c'est bien ! hommes contre hommes !

Mais doucement détruire une femme ! et creuser
Sous ses pieds une trappe et contre elle abuser,
Qui sait ? de son humeur peut-être hasardeuse !
Prendre ce pauvre oiseau dans quelque glu hideuse !
Oh ! plutôt qu'arriver jusqu'à ce déshonneur,
Plutôt qu'être, à ce prix, un riche et haut seigneur,
— Et je le dis ici pour Dieu qui voit mon âme, —
J'aimerais mieux, plutôt qu'être à ce point infâme,
Vil, odieux, pervers, misérable et flétri,
Qu'un chien rongeât mon crâne au pied du pilori !

DON SALLUSTE

Cousin...

DON CÉSAR

De vos bienfaits je n'aurai nulle envie,
Tant que je trouverai, vivant ma libre vie,
Aux fontaines de l'eau, dans les champs, le grand air,
A la ville un voleur qui m'habille l'hiver,
Dans mon âme l'oubli des prospérités mortes,
Et devant vos palais, monsieur, de larges portes
Où je puis à midi, sans souci du réveil,
Dormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil !
— Adieu donc. — De nous deux Dieu sait quel est le juste.
Avec les gens de cour, vos pareils, don Salluste,
Je vous laisse, et je reste avec mes chenapans.
Je vis avec les loups, non avec les serpents.

Alexandre Dumas père
1803-1870

LE CRIME D'ANTONY

ADÈLE D'HERVEY

Oh ! MALHEUREUSE !... où en suis-je venue ? où m'as-tu conduite ? Et il n'a fallu que trois mois pour cela ! Un homme me confie son nom... met en moi son bonheur... Sa fille !... il l'adore !... C'est son espoir de vieillesse..., l'être dans lequel il doit se survivre... Tu viens, il y a trois mois; mon amour éteint se réveille, je souille le nom qu'il me confie, je brise tout le bonheur qui reposait sur moi... Et ce n'est pas tout encore, non, car ce n'est point assez : je lui enlève l'enfant de son

cœur, je déshérite ses vieux jours des caresses de sa fille... et, en échange de son amour... je lui rends honte, malheur et abandon... Sais-tu, Antony, que c'est infâme ?

ANTONY

Que faire alors ?

ADÈLE

Rester.

ANTONY

Et lorsqu'il découvrira tout ?...

ADÈLE

Il me tuera.

ANTONY

Te tuer !... lui, te tuer ?... toi, mourir ?... moi, te perdre ?.. C'est impossible !... Tu ne crains donc pas la mort, toi ?

ADÈLE

Oh ! non !... elle réunit...

ANTONY

Elle sépare... Penses-tu que je crois à tes rêves, moi... et que sur eux j'aille risquer ce qu'il me reste de vie et de bonheur ?... Tu veux mourir ? Eh bien, écoute, moi aussi, je le veux... Mais je ne veux pas mourir seul, vois-tu... et je ne veux pas que tu meures seule... Je serais jaloux du tombeau qui te renfermerait. Béni soit Dieu qui m'a fait une vie isolée, que je puis quitter sans coûter une larme à des yeux aimés ! Béni soit Dieu qui a permis qu'à l'âge de l'espoir j'eusse tout épuisé et fusse fatigué de tout !... Un seul lien m'attachait à ce monde : il se brise... Et moi aussi, je veux mourir... mais avec toi ! Je veux que les derniers battements de nos cœurs se répondent, que nos derniers soupirs se confondent... Comprends-tu ?... une mort douce comme un sommeil, une mort plus heureuse que toute notre vie... Puis, qui sait ? par pitié, peut-être jettera-t-on nos corps dans le même tombeau ?

ADÈLE

Oh ! oui, cette mort avec toi, l'éternité dans tes bras... Oh ! ce serait le ciel, si ma mémoire pouvait mourir avec moi... Mais, comprends-tu, Antony ? cette mémoire, elle restera vivante au cœur de tous ceux qui nous ont connus... On demandera compte

à ma fille de ma vie et de ma mort... On lui dira : « Ta mère !... elle a cru qu'un nom taché se lavait avec du sang... Enfant, ta mère s'est trompée, son nom est à jamais déshonoré, flétri, et toi, toi !... tu portes le nom de ta mère... » On lui dira : « Elle a cru fuir la honte en mourant... et elle est morte dans les bras de l'homme à qui elle devait sa honte », et, si elle veut nier, on lèvera la pierre de notre tombeau, et l'on dira : « Regarde, les voilà ! »

ANTONY

Oh ! nous sommes donc maudits ? Ni vivre ni mourir, enfin !

ADÈLE

Oui... oui, je dois mourir seule... Tu le vois, tu me perds ici sans espoir de me sauver... Tu ne peux plus qu'une chose pour moi... Va-t'en, au nom du ciel, va-t'en !

ANTONY

M'en aller !... te quitter !... quand il va venir, lui ?... T'avoir reprise et te reperdre ?... Enfer !... et s'il ne te tuait pas ?... s'il te pardonnait ?... Avoir commis, pour te posséder, rapt, violence et adultère et, pour te conserver, hésiter devant un nouveau crime ?... perdre mon âme pour si peu ? Satan en rirait ; tu es folle... Non, non, tu es à moi comme l'homme est au malheur... *(La prenant dans ses bras)*. Il faut que tu vives pour moi... Je t'emporte... Malheur à qui m'arrête !...

ADÈLE

Oh ! oh !

ANTONY

Cris et pleurs, qu'importe !...

ADÈLE

Ma fille ! ma fille !

ANTONY

C'est une enfant... Demain, elle rira.

(Ils sont près de sortir. On entend deux coups de marteau à la porte cochère).

ADÈLE, *s'échappant des bras d'Antony*

Ah ! c'est lui... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi, pardon, pardon !

ANTONY, *la quittant*

Allons, tout est fini!

ADÈLE

On monte l'escalier... On sonne... C'est lui... Fuis, fuis!

ANTONY, *fermant la porte*

Eh! je ne veux pas fuir, moi... Écoute... Tu disais tout à l'heure que tu ne craignais pas la mort?

ADÈLE

Non, non... Oh! tue-moi, par pitié!

ANTONY

Une mort qui sauverait ta réputation, celle de ta fille?

ADÈLE

Je la demanderais à genoux.

(Une voix, en dehors).

Ouvrez!... ouvrez!... Enfoncez cette porte...

ANTONY

Et, à ton dernier, soupir, tu ne haïrais pas ton assassin?

ADÈLE

Je le bénirais... Mais hâte-toi!... cette porte...

ANTONY

Ne crains rien, la mort sera ici avant lui... Mais, songes-y, la mort!

ADÈLE

Je la demande, je la veux, je l'implore! *(Se jetant dans ses bras).* Je viens la chercher.

ANTONY, *lui donnant un baiser*

Eh bien, meurs.

(Il la poignarde.)

ADÈLE, *tombant dans un fauteuil*

Ah!...

(Au même moment, la porte du fond est enfoncée. Le colonel d'Hervey se précipite sur le théâtre.)

LE COLONEL

Infâme !... Que vois-je ? Adèle !... Morte !...

ANTONY

Oui, morte ! Elle me résistait : je l'ai assassinée.

Alfred de Vigny
1797-1863

CHATTERTON

LE QUAKER, KITTY BELL, *consternée*

LE QUAKER

Je dois te dire toute ma pensée, Kitty Bell. Il n'y a pas d'ange au ciel qui soit plus pur que toi. La Vierge mère ne jette pas sur son enfant un regard plus chaste que le tien. Et pourtant, tu as fait, sans le vouloir, beaucoup de mal autour de toi.

KITTY BELL

Puissances du ciel ! Est-ce possible ?

LE QUAKER

Ecoute, écoute, je t'en prie. — Comment le mal sort du bien, et le désordre de l'ordre même, voilà ce que tu ne peux t'expliquer, n'est-ce pas ? Eh bien ! sache, ma chère fille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi, inspiré par la plus belle vertu qui siège à la droite de Dieu, la pitié. — Ce jeune homme, dont l'esprit a trop vite mûri sous les ardeurs de la poésie, comme dans une serre brûlante, a conservé le cœur naïf d'un enfant. Il n'a plus de famille et, sans se l'avouer, il en cherche une ; il s'est accoutumé à te voir vivre près de lui et peut-être s'est habitué à s'inspirer de ta vue et de ta grâce maternelle. La paix qui règne autour de toi a été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur que le sommeil sous la blanche tubéreuse; ce n'est pas ta faute si, repoussé de tous côtés, il s'est cru heureux d'un accueil bienveillant ; mais enfin cette existence de sympathie silencieuse et profonde est devenue la sienne. — Te crois-tu donc le droit de la lui ôter ?

KITTY BELL

Hélas ! croyez-vous donc qu'il ne nous ait pas trompés ?

LE QUAKER

Lovelace avait plus de dix-huit ans, Kitty. Et ne lis-tu pas sur le front de Chatterton la timidité de la misère ? Moi, je l'ai sondée, elle est profonde.

KITTY BELL

Oh ! mon Dieu ! quel mal a dû lui faire ce que j'ai dit tout à l'heure !

LE QUAKER

Je le crois, madame.

KITTY BELL

Madame ? Ah ! ne vous fâchez pas. Si vous saviez ce que j'ai fait et ce que j'allais faire !

LE QUAKER

Je veux bien le savoir.

KITTY BELL

Je me suis cachée de mon mari, pour quelques sommes que j'ai données pour M. Chatterton. Je n'osais pas les lui demander et je ne les ai pas reçues encore. Mon mari s'en est aperçu. Dans ce moment même, j'allais peut-être me déterminer à en parler à ce jeune homme. Oh ! que je vous remercie de m'avoir épargné cette mauvaise action ! Oui, c'eût été un crime assurément, n'est-ce pas ?

LE QUAKER

Il en aurait fait un, lui, plutôt que de ne pas vous satisfaire. Fier comme je le connais, cela est certain. Mon amie, ménageons-le. Il est atteint d'une maladie toute morale et presque incurable, et quelquefois contagieuse ; maladie terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort : c'est l'obstiné Suicide.

KITTY BELL

Oh ! que le Seigneur lui pardonne ! serait-ce vrai ?

(Elle se cache la tête pour pleurer).

LE QUAKER

Je dis obstiné, parce qu'il est rare que ces malheureux renoncent à leur projet quand il est arrêté en eux-mêmes.

KITTY BELL

En est-il là ? En êtes-vous sûr ? Dites-moi vrai. Dites-moi tout. Je ne veux pas qu'il meure ! — Qu'a-t-il fait ? que veut-il ? Un homme si jeune ! une âme céleste ! la bonté des anges ! la candeur des enfants ! une âme tout éclatante de pureté, tomber ainsi dans le crime des crimes, celui que le Christ hésiterait lui-même à pardonner ! Non, cela ne sera pas, il ne se tuera pas. Que lui faut-il ? Est-ce de l'argent ? Eh bien ! j'en aurai. — Nous en trouverons bien quelque part pour lui. Tenez, tenez, voilà des bijoux, que jamais je n'ai daigné porter, prenez-les, vendez tout. — Se tuer ! Là, devant moi et mes enfants ! — Vendez, vendez, je dirai ce que je pourrai. Je recommencerai à me cacher ; enfin je ferai mon crime aussi, moi ; je mentirai : voilà tout.

LE QUAKER

Tes mains ! tes mains ! ma fille, que je les adore ! *(Il baise les deux mains réunies)*. Tes fautes sont innocentes, et, pour cacher ton mensonge miséricordieux, les saintes tes sœurs étendraient leurs voiles ; mais garde tes bijoux, c'est un homme à mourir vingt fois devant un or qu'il n'aurait pas gagné ou tenu de sa famille. J'essayerais bien inutilement de lutter contre sa faute unique, vice presque vertueux, noble imperfection, péché sublime : l'orgueil de la pauvreté.

::::::::::::::::::::::::

Casimir Delavigne
1793-1843

LA CONFESSION DE LOUIS XI

LOUIS XI

Nous voilà sans témoins.

FRANÇOIS DE PAULE

Que voulez-vous de moi ?

LOUIS, *prosterné*

Je tremble à vos genoux d'espérance et d'effroi.

FRANÇOIS DE PAULE

Relevez-vous, mon fils !

LOUIS

J'y reste pour attendre
La faveur qui sur moi de vos mains va descendre
Et veux, courbant mon front à la terre attaché,
Baiser jusqu'à la place où vos pas ont touché.

FRANÇOIS

Devant sa créature, en me rendant hommage,
Ne prosternez pas Dieu dans sa royale image.
Prince, relevez-vous.

LOUIS, *debout*

J'espère un bien si grand !
Comment m'abaisser trop, saint homme, en l'implorant ?

FRANÇOIS

Que puis-je ?

LOUIS

Tout, mon père ; oui, tout vous est possible !
Vous réchauffez d'un souffle une chair insensible.

FRANÇOIS

Moi !

LOUIS

Vous dites aux morts : Sortez de vos tombeaux !
Ils en sortent.

FRANÇOIS

Qui ? moi ?

LOUIS

Vous dites à nos maux :
Guérissez !...

FRANÇOIS

Moi, mon fils !

LOUIS

Soudain nos maux guérissent.
Que votre voix l'ordonne, et les cieux s'éclaircissent ;

Le vent gronde ou s'apaise à son commandement;
La foudre qui tombait remonte au firmament.
O vous qui dans les airs retenez la rosée
Ou versez sa fraîcheur à la plante épuisée,
Faites d'un corps vieilli reverdir la vigueur.
Voyez, je suis mourant, ranimez ma langueur :
Tendez vers moi les bras; touchez ces traits livides,
Et vos mains, en passant, vont effacer mes rides.

FRANÇOIS

Que me demandez-vous, mon fils! vous m'étonnez.
Suis-je l'égal de Dieu ? C'est vous qui m'apprenez
Que je vais par le monde en rendant des oracles
Et qu'en ouvrant mes mains je sème les miracles.

. . . . . .

LOUIS

Je me lasse à la fin : moine, fais ton devoir;
Exerce en ma faveur ton merveilleux pouvoir
Ou j'aurai, s'il le faut, recours à la contrainte.
Je suis roi : sur mon front j'ai reçu l'huile sainte...
Ah! pardon! mais aux rois, mais aux fronts couronnés
Ne devons-nous pas plus qu'à ces infortunés,
Ces affligés obscurs, que, sans votre prière,
Dieu n'eût pas de si haut cherchés dans leur poussière ?

FRANÇOIS

Les rois et les sujets sont égaux devant lui :
Comme à tous ses enfants, il vous doit son appui;
Mais ces secours divins que votre voix réclame,
Plus juste envers vous-même, invoquez-les pour l'âme.

LOUIS

Non, c'est trop à la fois : demandons pour le corps;
L'âme, j'y songerai.

FRANÇOIS

Roi, ce sont vos remords,
C'est cette plaie ardente et par le crime ouverte
Qui traîne lentement votre corps à sa perte.

LOUIS

Les prêtres m'ont absous.

FRANÇOIS

Vain espoir! Vous sentez
Peser sur vos douleurs trente ans d'iniquités.
Confessez votre honte, exposez vos blessures;
Qu'un repentir sincère en lave les souillures.

LOUIS

Je guérirais?

FRANÇOIS

Peut-être.

LOUIS

Oui, vous le promettez:
Je vais tout dire.

FRANÇOIS

A moi?

LOUIS

Je le veux: écoutez.

FRANÇOIS, *assis*

Pécheur, qui m'appelez à ce saint ministère,
Parlez donc.

LOUIS

Je ne puis et je n'ose me taire.

FRANÇOIS

Qu'avez-vous fait?

LOUIS

L'effroi qu'il conçut du dauphin
Fit mourir le feu roi de langueur et de faim.

FRANÇOIS

Un fils a de son père abrégé la vieillesse?

LOUIS

Le dauphin, c'était moi.

FRANÇOIS

Vous!

LOUIS

Mais tant de faiblesse
Perdait tout, livrait tout aux mains d'un favori :
La France périssait, si le roi n'eût péri.
Les intérêts d'État sont des raisons si hautes...

FRANÇOIS

Confessez, mauvais fils, n'excusez pas vos fautes !

LOUIS

J'avais un frère...

FRANÇOIS

Eh bien ?

LOUIS

Qui fut... empoisonné.

FRANÇOIS

Le fut-il par votre ordre ?

LOUIS

Ils l'ont tous soupçonné.

FRANÇOIS

Dieu !

LOUIS

Si ceux qui l'ont dit tombaient en ma puissance !

FRANÇOIS

Est-ce vrai ?

LOUIS

Du cercueil son spectre qui s'élance
Peut seul m'en accuser avec impunité.

FRANÇOIS

C'est donc vrai ?

LOUIS

Mais le traître, il l'avait mérité.

FRANÇOIS, *se levant*

Et contre ses remords ton cœur cherche un refuge !
Tremble ! j'étais ton frère et je deviens ton juge.

Ecrasé sous ta faute au pied du tribunal,
Baisse donc maintenant, courbe ton front royal.
Rentre dans le néant, majesté périssable !
Je ne vois plus le roi, j'écoute le coupable :
Fratricide, à genoux !

LOUIS, *tombant à genoux*

Je frémis !

FRANÇOIS

Repens-toi.

LOUIS, *à terre*

C'est ma faute, ma faute, ayez pitié de moi !
En frappant ma poitrine, à genoux je déplore,
Sans y chercher d'excuse, un autre crime encore.

FRANÇOIS, *qui retombe assis*

Ce n'est pas tout ?

LOUIS

Nemours ?... Il avait conspiré :
Mais sa mort... son forfait du moins est avéré ;
Mais sous son échafaud ses enfants dont les larmes...
Trois fois contre son maître il avait pris les armes.
Sa vie, en s'échappant, a rejailli sur eux.
C'était juste.

FRANÇOIS

Ah ! cruel !

LOUIS

Juste, mais rigoureux.
J'en conviens : j'ai puni ; non, j'ai commis des crimes.
Dans l'air le nœud fatal étouffa mes victimes ;
L'acier les déchira dans un puits meurtrier ;
L'onde fut mon bourreau, la terre mon geôlier :
Des captifs que ces tours couvrent de leurs murailles
Gémissent oubliés au fond de ses entrailles.

FRANÇOIS

Ah ! puisqu'il est des maux que tu peux réparer,
Viens !

LOUIS, *debout*

Où donc ?

FRANÇOIS

Ces captifs, allons les délivrer.

LOUIS

L'intérêt le défend.

FRANÇOIS, *aux pieds du roi*

La charité l'ordonne :
Viens, viens sauver ton âme.

LOUIS

En risquant ma couronne !
Roi, je ne le peux pas.

FRANÇOIS

Mais tu le dois, chrétien.

LOUIS

Je me suis repenti, c'est assez.

FRANÇOIS, *se relevant*

Ce n'est rien.

LOUIS

N'ai-je pas de mes torts fait un aveu sincère ?

FRANÇOIS

Ils ne s'effacent pas tant qu'on y persévère.

LOUIS

L'Église a des pardons qu'un roi peut acheter.

FRANÇOIS

Dieu ne vend pas les siens : il faut les mériter.

Scribe
1791-1861

A QUOI TIENNENT LES DESTINS D'UN EMPIRE

LA REINE ANNE STUART, *à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.*

Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE

Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, *se levant.*

Ah! je m'en doutais!... et c'est justement là ce que je craignais. Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... J'apprécie vos motifs et vous en remercie... Mais, voyez-vous, ce serait inutile; les passeports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE

Ils ne le sont pas encore! Et, s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et, si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE

Tout est arrangé et convenu... J'ai donné ma parole... S'il faut même vous le dire... j'attends la duchesse pour cette signature... Elle va venir à trois heures et, si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE

Je comprends...

LA REINE

Ce seraient de nouvelles scènes... de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes pour moi un ami véritable...

BOLINGBROKE

Vous m'éloignez... vous me congédiez pour accueillir une ennemie!.. Pardon, madame! Je vais céder la place à la duchesse... Mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné. Accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent?... Je ne vous imposerai pas la

fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter. *(La reine qui était près de son fauteuil s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.)* Un quart d'heure, madame, un quart d'heure!... c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays, son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts... Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... payer des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu tout l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

LA REINE

Permettez, mylord!...

BOLINGBROKE, *continuant.*

Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants et que, dans leur glorieuse défaite, les vaincus n'en ont perdu que huit mille? Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de Mme de Maintenon, qui est sa duchesse de Malborough à lui; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées, Louis XIV eût interrogé les champs de batailles et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés?... Seule, contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe et, bien commandée, elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas!

LA REINE

Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... mais je ne suis qu'une faible femme et, pour arriver à ce que vous me proposez... il faut un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, *s'animant.*

Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE

Non... non... laissez-moi l'ignorer!... Il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... Je ne le puis...

BOLINGBROKE, *à part.*

Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait même pas se mettre en colère? *(haut)* Quoi! Madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de nos subsides entre dans les coffres du duc de Malborough et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, *écoutant et croyant entendre la duchesse.*

Silence!... J'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke... On vient.

BOLINGBROKE

Non madame... *(continuant avec chaleur)* Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE

Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE

Voilà cependant la vérité!... Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici... Arthur Masham, peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, *avec émotion.*

Masham... que dites-vous?

BOLINGBROKE

Qu'il est aimé de la duchesse.

LA REINE, *tremblante.*

Lui!... Masham!...

BOLINGBROKE, *prêt à sortir.*

Lui... ou tout autre, qu'importe?

LA REINE, *avec colère.*

Ce qu'il importe, dites-vous?... *(Se levant vivement.)* Si l'on m'abuse, si l'on me trompe... si l'on met en avant les intérêts de l'État, quand il s'agit de caprices, d'intrigues ou d'intérêts particuliers... Non, non... Il faut que tout s'explique! Restez, mylord, restez; moi, la reine... je veux... je dois tout savoir!

(Elle va regarder du côté de la galerie de droite et revient.)

BOLINGBROKE, *à part pendant ce temps.*

Est-ce que par hasard... le petit Masham?... O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous!

::::::::::::::::::::::::

Ponsard
1814-1867

LA MATRONE ROMAINE

LUCRÈCE, *à une de ses esclaves,*

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne
L'huile qui doit brûler dans la lampe nocturne.
Les heures du repos viendront un peu plus tard.
La nuit n'a pas encor fourni son premier quart,
Et je veux achever de filer cette laine,
Avant d'éteindre enfin la lampe deux fois pleine.

LA NOURRICE

Lucrèce, écoutez-moi; car vous n'oubliez pas
Que je vous ai longtemps portée entre mes bras :
Votre mère mourut quand vous veniez de naître,
Je vous donnai mon lait sur l'ordre de mon maître;
Je ne vous quittai plus; je bénis le destin
Lorsqu'il vous fit entrer au lit de Collatin.
C'est pourquoi laissez-moi parler. — Que vos esclaves
Filent pour votre époux les robes laticlaves,
Je les ferai veiller jusqu'au chant de l'oiseau
De qui la voix sacrée annonce un jour nouveau.
Mais vous, ma chère enfant, suspendez votre tâche :
Vous la reprendrez mieux après quelque relâche.
Faut-il donc que vos yeux s'usent, toujours baissés,
A suivre dans vos doigts le fil que vous tressez ?
Pourquoi vous imposer tant de pénibles veilles ?
Cherchez à vous distraire; imitez vos pareilles;
Et que, de temps en temps, des danses, des concerts,
Ramènent la gaîté dans vos foyers déserts.

LUCRÈCE

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi :
Lui, les armes en main, doit défendre son roi;
Il doit montrer l'exemple aux soldats qu'il commande;
Mon devoir est égal, si ma tâche est moins grande.
Moi, je commande ici, comme lui dans son camp,
Et ma vertu doit être au niveau de mon rang.
La vertu que choisit la mère de famille,
C'est d'être la première à manier l'aiguille,

La plus industrieuse à filer la toison,
A préparer l'habit propre à chaque saison,
Afin qu'en revenant au foyer domestique,
Le guerrier puisse mettre une blanche tunique
Et rende grâce aux dieux de trouver sur le seuil
Une femme soigneuse et qui lui fasse accueil.
— Laisse à d'autres que nous les concerts et la danse.
Ton langage, nourrice, a manqué de prudence.
La maison d'une épouse est un temple sacré,
Où les yeux du soupçon n'ont jamais pénétré.

LA NOURRICE

Eh bien, soit ! Prolongez cette retraite austère;
Défendez aux plaisirs votre seuil solitaire;
Mais, cessant d'ajouter la fatigue aux ennuis,
Que le travail au moins n'abrège pas vos nuits.
Le sommeil entretient la beauté du visage;
L'insomnie, au contraire, y marque son passage.
Gardez que votre époux, de son premier regard,
Ne vous trouve moins belle au retour qu'au départ.

LUCRÈCE

Tu me presses en vain; je veux rester fidèle,
Par mon aïeule instruite, aux mœurs que je tiens d'elle.
Les femmes de son temps mettaient tout leur souci
A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
« Elle vécut chez elle et fila de la laine ».
Les doigts laborieux rendent l'esprit plus fort,
Tandis que la vertu dans les loisirs s'endort.
Aussi, celle qui prend l'aiguille de Minerve,
Minerve applaudissant, l'appuie et la préserve.
Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté,
Mais rien ne ternira mon honneur respecté;
Et si je dois choisir, injure pour injure,
La ride au front sied mieux qu'en nous la flétrissure.

Alfred de Musset
1810-1857

MAÎTRE BLAZIUS ET DAME PLUCHE

LE CHŒUR

Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bleuets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi et, les yeux à demi fermés, il marmotte un *Pater noster* dans son triple menton. Salut, maître Blazius; vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

MAITRE BLAZIUS

Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici premièrement un verre de vin frais.

LE CHŒUR

Voilà notre plus grande écuelle; buvez, maître Blazius; le vin est bon, vous parlerez après.

MAITRE BLAZIUS

Vous saurez, mes enfants, que le jeune Perdican, fils de notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité et qu'il est reçu docteur à Paris. Il revient aujourd'hui même au château, la bouche toute pleine de façons de parler si belles et si fleuries qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. Toute sa gracieuse personne est un livre d'or; il ne voit pas un brin d'herbe à terre qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin et, quand il fait du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvririez des yeux grands comme la porte que voilà de le voir dérouler un des parchemins qu'il a coloriés d'encres de toutes couleurs de ses propres mains et sans en rien dire à personne. Enfin c'est un diamant fin des pieds à la tête, et voilà ce que je viens annoncer à M. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son gouverneur depuis l'âge de quatre ans; ainsi donc, mes bons amis, apportez une chaise que je descende un peu de cette mule-ci sans me casser le cou; la bête est tant soit peu rétive, et je ne serai pas fâché de boire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHŒUR

Buvez, maître Blazius, et reprenez vos esprits. Nous avons vu naître le petit Perdican, et il n'était pas besoin, du moment

qu'il arrive, de nous en dire si long. Puissions nous retrouver l'enfant dans le cœur de l'homme!

MAITRE BLAZIUS

Ma foi, l'écuelle est vide, je ne croyais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur; je vais tirer la cloche.

(Il sort.)

LE CHŒUR

Durement cahotée sur son âne essouflé, dame Pluche gravit la colline; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que de ses mains osseuses elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

DAME PLUCHE

Un verre d'eau, canaille que vous êtes! un verre d'eau et un peu de vinaigre!

LE CHŒUR

D'où venez-vous, Pluche, ma mie? vos faux cheveux sont couverts de poussière; voilà un toupet de gâté, et votre chaste robe est retroussée jusqu'à vos vénérables jarretières.

DAME PLUCHE

Sachez, manants, que la belle Camille, la nièce de votre maître, arrive aujourd'hui au château. Elle a quitté le couvent sur l'ordre exprès de monseigneur pour venir en son temps et lieu recueillir, comme faire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation, Dieu merci, est terminée, et ceux qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse fleur de sagesse et de dévotion. Jamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe, que cette chère nonnain; que le Seigneur Dieu du ciel la conduise! Ainsi soit-il! Rangez-vous, canaille; il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CHŒUR

Défripez-vous, honnête Pluche, et, quand vous prierez Dieu, demandez de la pluie, nos blés sont secs comme vos tibias.

DAME PLUCHE

Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine; donnez-moi la main pour descendre; vous êtes des butors et des malappris.

(Elle sort.)

LE CHŒUR

Mettons nos habits du dimanche et attendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque joyeuse bombance est dans l'air d'aujourd'hui.

III. La Prose

I. — PAMPHLÉTAIRES, ORATEURS, PROFESSEURS, PHILOSOPHES, SOCIOLOGUES.

Le mouvement romantique n'a pas été moins fécond en prose qu'en poésie. Mais, au XIXe siècle, l'histoire des idées ne coïncide pas toujours avec celle des écrivains. Un exemple nous fera mieux entendre : Auguste Comte, écrivain, n'a pas de valeur; penseur, Cousin n'est auprès de lui qu'un enfant. Presque partout où l'éloquence, l'histoire, la philosophie se présentent sous la forme « littéraire », les principes du romantisme sont maîtres. Faire tenir à l'imagination ou au sentiment le rôle de la raison, résoudre par intuition ou passion les suprêmes problèmes, ce mode de penser, qu'on a appelé panthéistique et qui nous vient d'Allemagne (Fichte, Schelling, Hegel), est celui des Michelet, des Lamennais, des Cousin, des Quinet, des Lacordaire, etc. Un écrivain de ce temps montre-t-il une tendance fermement intellectuelle, il fait figure d'isolé.

Les pamphlétaires : Courier. — C'est le cas de Paul-Louis-Courier *. Dix années durant, ce brave « vigneron tourangeau » a harcelé le pouvoir légitimiste de ses ironies (*Simple*

discours (1821), *Pétition pour des villageois qu'on empêche de danser*, etc.) et il a donné dans le *Pamphlet des pamphlets* (1824) le modèle de ce genre si français. Sa langue est une curieuse et très adroite mosaïque : Courier, helléniste excellent, avait traduit Longus et divers fragments d'auteurs grecs ; il se plaisait aussi à notre XVIe siècle. Il forma à cette double école un style qui, s'il n'était un peu factice, eût restauré en plein romantisme la maîtrise des classiques.

Paul-Louis Courier.

Cormenin, qui succéda dans la faveur publique à Courier, est loin de le valoir ; mais sous le pseudonyme de Timon (*Lettres sur la liste civile* (1831), *Très humbles remontrances, le Livre des orateurs*, etc.), il a parlé avec précision la langue des affaires et créé presque un genre : « le pamphlet administratif. » — Claude Tillier est moins connu : ses pamphlets paraissaient dans un obscur journal de Clamecy. Instituteur révoqué par le gouvernement de Juillet, il est du peuple et le montre à son style dru et cru.

L'éloquence. — Sous l'Empire, la tribune est muette. Napoléon * seul a la parole et réalise, dans ses harangues et ses bulletins, l'idéal de l'*imperatoria brevitas* : cela est sobre, nerveux, avec des traits brusques qui illuminent les profondeurs de l'histoire. — Lui tombé, les parlementaires commencent leur tapage. On ne va plus s'entendre jusqu'en 1852. Sans doute, c'en est fait de la dialectique puissante d'un Mirabeau ou des éclats de passion d'un Danton, mais la parole gagnera en précision ce qu'elle perdra en véhémence. Développer les lieux communs de la politique ; préciser les grandes idées qui, dans les troubles révolutionnaires, avaient été exposées dans un langage plus enflammé que rigoureux ; formuler les théories de la monarchie constitutionnelle et les défendre ou les combattre, telle fut l'œuvre de Royer-Collard, de Benjamin Constant, du général Foy, de Manuel, de Serre, de Camille Jordan, du duc de Broglie et des autres orateurs de la Restauration. Sous Louis-

Philippe, ces lieux communs sont délaissés par de nouveaux orateurs qui, dans l'étude des affaires et des questions à l'ordre du jour, brillent par les qualités les plus diverses : Guizot, par la hautaine assurance de sa parole expérimentée, Dupin aîné par sa verve railleuse, Casimir Perier par la chaleur de ses apostrophes, Lamartine par la couleur et l'émotion entraînante de sa langue harmonieuse, Berryer par son action oratoire qui rappelle à ses auditeurs les plus beaux mouvements de l'éloquence antique. Jamais talents plus variés n'ont honoré la tribune. — En même temps, l'éloquence religieuse, morte depuis Massillon, renaît avec Legris-Duval, Lacordaire, le P. de Ravignan, l'abbé Dupanloup, etc., moins profondément distante qu'autrefois de l'éloquence profane. Pendant que Montalembert * en périodes fleuries, défendait le catholicisme au Parlement ; qu'Ozanam, avec sa thèse sur *Dante* et ses *Études germaniques* (1847), lui rouvrait l'accès de la Sorbonne ; que Rio étudiait les grandes manifestations de l'art chrétien, Lacordaire * entraînait la foule à ses conférences, mêlait à l'enseignement du dogme et de la morale l'étude des questions politiques et sociales qui passionnaient les esprits et faisait revivre, avec des accents romantiques, le panégyrique et l'oraison funèbre.

Les théoriciens religieux. — A leur tour, les théoriciens religieux étudient la religion dans ses rapports avec la société. L'abbé Gerbet, plus tard évêque de Perpignan, donne, en 1829, ses *Considérations sur le dogme* et, en 1831, *Coup d'œil sur la controverse chrétienne*, « où il renouvelle le style de la dévotion » (Henry Brémond).

Lamennais, après s'être institué le défenseur en titre de l'Église, rompait brusquement avec elle qui ne voulait pas se plier à lui. Lamennais, ne l'oublions pas, est un Celte comme Pélasge, Abélard et Chateaubriand, donc un insurgé par vocation ; en outre, « dans son schisme, il faut faire la part de l'orgueil froissé du chef de parti méconnu » (Félix Hémon). Déjà son *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817-1823) renfermait d'assez imprudentes nouveautés : l'auteur y faisait du consentement universel le criterium du vrai. Dans *la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, il dénonçait l'asservissement de l'Église par la monarchie ; en 1830, il fondait, avec

Lacordaire, Montalembert et l'abbé Gerbet, le journal *l'Avenir* pour la défense d'une sorte de théocratie populaire ; enfin, quatre ans plus tard, après sa rupture avec la Papauté, il publiait les *Paroles d'un croyant*, première affirmation du socialisme chrétien et qui contenait en germe tout le catholicisme démocratique d'aujourd'hui.

Les Universitaires. — Est-ce quitter enfin l'éloquence que de citer ici les Universitaires, dont plusieurs, au reste, ont brillé dans les assemblées publiques : Royer-Collard, Guizot, Cousin, Patin, Le Clerc, Villemain, Saint-Marc Girardin, Michelet, Quinet, Fauriel, Ampère, Mickiewicz, Ozanam, Saint-René Taillandier, Philarète Chasles, etc., et parmi les savants, dans le genre un peu artificiel de « l'éloge académique », Cuvier, Arago, Flourens, Biot ? Nous avons déjà rencontré ou nous rencontrerons ailleurs certains d'entre eux.

Victor Cousin.

Le plus distingué du groupe, Victor Cousin *, peut être encore consulté avec profit, mais non sans réserve, comme historien des femmes et de la société polie au temps de la Fronde ; philosophe, il continue dans son enseignement l'œuvre de réaction contre les tendances matérialistes du XVIIIe siècle. Son « éclectisme », essai de conciliation de l'idéalisme et du sensualisme, ne lui a pas survécu ; mais, comme Royer-Collard, son maître, comme l'ardent et sombre Jouffroy *, Damiron, Saisset, Charles de Rémusat, Jules Simon, Barthélémy Saint-Hilaire, etc., ses disciples, il a fait passer chez nous un peu de la psychologie écossaise et de la métaphysique allemande et, dans son livre fameux : *Du Vrai, du Beau et du Bien* (1836), enseigné avec chaleur d'inoffensifs truismes. — Edgar Quinet *, dans une chaire voisine du Collège de France, fulminait à la fois contre le classicisme, les jésuites et Napoléon et provoquait de sé-

rieuses bagarres qui se terminaient par sa mise en disponibilité (1844). Cerveau fumeux, qui se croit encyclopédique, il est philosophe, historien, savant, poète, prophète et s'exprime le plus souvent par symboles (*Prométhée, Ashavérus, les Esclaves, Merlin l'Enchanteur*, etc.). C'est un des plus beaux cas de la « maladie romantique ». — Fauriel, à la Sorbonne, travaillait au développement de cette même maladie par sa traduction des *Chants populaires de la Grèce moderne* (1). « Esprit inventif et original » (Sainte-Beuve), ami de Mme de Staël, qui le consultait sur la littérature allemande, d'Augustin Thierry, qu'il poussait vers l'étude du moyen âge, d'Ampère, à qui il inspirait le goût des littératures comparées, et de Raynouard, à qui il inspirait celui de la littérature romane, il faisait figure d'excitateur universel et, s'il se posait en adversaire du classicisme, rachetait du moins par une érudition scrupuleuse et sa recherche constante des sources, qui le menait personnellement à la découverte de la littérature provençale, ce que ses principes littéraires avaient de contestable.

Edgar Quinet.

Auguste Comte. — Mais Auguste Comte, magistralement interprété par Littré, sauvegarde l'intégrité de sa pensée. Loin du monde officiel, il construit lentement, pièce à pièce, contre l'éclectisme, contre le romantisme, contre la sensi-

(1) 1824. La date est à retenir. C'est à la faveur de son exotisme que la poésie populaire est accueillie des romantiques. En 1825, Mérimée publie son théâtre pseudo-espagnol de *Clara Gazul :* il récidive en 1827 avec *la Guzla*, recueil de prétendues ballades illyriennes. Puis viennent *la Chanson d'Altabiscar* et le *Barzaz-Breiz*, également truqués, de Garay de Monglave (1835) et de La Villemarqué (1839), sans parler des traductions des ballades allemandes, écossaises, etc. Seul, Gérard de Nerval se doute du trésor de poésie sincère et franche que recèle le sol national.

bilité, la plus terrible des machines de guerre. Le fondement du système de Comte, c'est que l'homme ne peut arriver à la connaissance de la vérité que par l'étude des faits positifs, sans y mêler la recherche des causes finales ; seules, les relations de succession et de simultanéité dans l'espace peuvent être étudiées. Comte posait en même temps sa fameuse loi des trois états : théologique, métaphysique, positif. Il est permis de n'accepter l'héritage philosophique de Comte que sous bénéfice d'inventaire : du point de vue littéraire et social, on ne lui sera jamais assez reconnaissant d'avoir restauré la notion d'une vérité objective, remis la sensibilité à sa place, sous le gouvernement de la raison, et l'individu à son rang, après la Société.

Auguste Comte.

Les premiers théoriciens du socialisme. — Le socialisme, en germe chez Saint-Simon et qui avait pris la forme messianique avec Bazard et Enfantin et la forme apocalyptique avec Buchez, commençait vers la même époque à développer ses principes chez Charles Fourier, le doux chimérique de « l'empire unitaire » qui rêvait romantiquement d'adapter la société future sur le plan de la licence universelle. Son meilleur disciple, Victor Considérant, incapable de supporter le délai de quinze mille ans que Fourier assignait à la transformation radicale de l'organisme humain, essayait de donner une sanction immédiate et pratique au système en fondant le « phalanstère » dont la première application, au Texas, fut un désastre. Cabet, qui, dans son *Voyage en Icarie* (1842), avait jeté les bases d'une organisation analogue de la société, n'était pas plus heureux à Nauvoo, en pays mormon. Mais la doctrine « communiste », dont il était l'inventeur, lui survécut. Il n'est rien resté, au contraire, du socialisme pythagorico-boudhique de Pierre Leroux et de Jean Reynaud (le nuageux et poétique auteur de *Terre et Ciel*) qui, s'il supprimait la « ploutocatie », entendait conserver la famille, la patrie et le régime de la propriété individuelle.

Autrement audacieux et, de plus grand écrivain, P.-J. Proudhon*, qui disait du système phalanstérien qu'il ne « renferme que bêtise et ignorance » et condamnait tout ensemble le communisme de Cabet et l'étatisme de Fourier, se déclarait nettement, dans les *Principes d'organisation politique* (1843), *la Philosophie de la misère* (1846), *les Idées révolutionnaires* (1849), etc., l'adversaire de la propriété et, avant Karl Marx, posait la question sociale sur le terrain économique de la « lutte des classes », mais entrevoyait cependant un accord possible entre le capital et le salariat par la constitution d'une « classe moyenne » et l'établissement du « mutualisme ».

PAGES-TYPES

Paul-Louis Courier
1772-1825

UNE AVENTURE EN CALABRE

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long ; suffit qu'ils nous haïssent à mort et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains.

J'avais pour compagnon un jeune homme. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute : devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes tant qu'il fit jour notre chemin à travers ces bois ; mais, plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire ? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets,

sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade au contraire : il était de la famille; il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit!), il dit d'abord d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! Chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! Et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne.

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans une chambre haute, où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul et se coucha tout endormi sur sa précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée, qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai fortement ces propres mots du mari : « Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux? » A quoi la femme répondit : « Oui, » et je n'entendis plus rien. Que vous dirai-je? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlaient comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte : il ouvrit, mais,

avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement.» Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau entre les dents, et, venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah ! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vient nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « Faut-il les tuer tous deux ? » Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi, ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point : c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit, Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? Prenez des sujets qui aillent à votre air : Psyché, par exemple.

::::::::::::::::::::::

Napoléon Ier
1769-1821

PROCLAMATION A LA GRANDE ARMÉE

SOLDATS,

Je suis content de vous; vous avez à la journée d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée; ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent-vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur,

n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut être éloignée ; mais, comme je l'ai promis avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut état de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux; mais, dans le même moment, nos ennemis pensaient à l'avilir ; et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis : projets téméraires et insensés, que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre empereur, vous avez anéantis et confondus ! Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France : là, vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : « J'étais à la bataille d'Austerlitz, » pour que l'on vous réponde : « Voilà un brave ! »

::::::::::::::::::::::

Montalembert
1810-1870

LE MIRACLE DES ROSES

ÉLISABETH DE HONGRIE aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobée, non seulement l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait ainsi chargée par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un petit chemin très dur que l'on montre encore, portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari, qui revenait de la chasse. Étonné de la voir ainsi, ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez ; » et en même temps il ouvrit malgré elle le manteau qu'elle ser-

rait, tout effrayée, contre sa poitrine; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie. Cela le surprit d'autant plus que ce n'était pas la saison des fleurs. Voyant le trouble d'Élisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle et emportant avec lui une de ces roses, qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme.

Lacordaire
1802-1861

LE TRIBUN DU SOLDAT

SANS DOUTE, Messieurs, la nature du général Drouot était une nature admirablement douée. Mais si droite, si bonne, si grande qu'elle fût de son fonds, elle n'aurait point atteint le degré de perfection où elle est parvenue sans un principe supérieur aux pensées et aux affections de la terre. Lui-même a confessé hautement qu'il devait tout à Dieu, non pas au Dieu abstrait de la raison, mais au Dieu des chrétiens manifesté dans toute l'histoire par un commerce positif avec le genre humain. La vie entière de l'homme est une révélation de ce Dieu bon et puissant qui n'a pas voulu nous donner d'autre fin que lui-même et qui nous attire incessamment au propre centre de sa lumière et de sa félicité. Nous n'entendons pas tous du premier coup cette voix supérieure qui parle à notre conscience et l'appelle par tous les événements dont nous sommes les témoins et les acteurs. Longtemps nous lui résistons; longtemps nous prenons l'ombre des choses pour leur corps, et l'éternelle réalité pour une chimère. Quelquefois la mort seule déchire le bandeau qui couvre nos yeux et nous fait apparaître, au dernier moment de notre liberté, les rivages que nous avons fuis. Le général Drouot avait été plus heureux. Quoique enfant d'un siècle léger, et avant d'avoir vu la grande révolution qui en illumina la fin, il avait sucé avec le lait de sa mère une foi

qui avait été confirmée par la forte éducation du travail et de la pauvreté. Cette foi ne chancela pas un seul jour et ne se cacha pas une seule fois. Sous la tente du soldat comme dans l'orgueil des palais, Drouot fut publiquement chrétien. Il lisait la Bible appuyé sur un canon ; il la relisait aux Tuileries dans l'embrasure d'une fenêtre. Cette lecture fortifiait son âme contre les dangers de la guerre et contre les faiblesses des cours. Quand Napoléon, sans détourner la tête, prononçait cette brève parole : « Drouot ! » l'aide de camp recommandait son âme à Dieu, partait à toute bride et, quelques minutes après, on le voyait précipiter au galop cinquante ou cent bouches à feu, qui, sans paraître s'arrêter, vomissaient la mort dans les rangs ennemis. Ou bien, descendant de cheval à côté des artilleurs inexpérimentés de 1813 et de 1814, il leur enseignait froidement la manœuvre à travers une grêle de boulets qui pleuvait tout autour de l'héroïque leçon. Mais aussi, quand l'heure des hasards était passée, Drouot se trouvait dans la parole ce qu'il avait été dans l'action, plein de mépris pour le mensonge comme il l'avait été pour la mort ; après s'être montré l'enfant du Dieu des batailles, il se montrait l'enfant du Dieu de la vérité. Il prenait hardiment l'intérêt du soldat, trop souvent sacrifié ; il méritait que l'Empereur l'appelât le tribun du soldat aussi justement qu'il l'avait appelé le Sage de la Grande armée.

::::::::::::::::::::::

Victor Cousin
1892-1867

ÉLOGE DE LA PHILOSOPHIE

La philosophie n'est point un caprice passager de l'esprit humain : c'est un besoin essentiel, vivace, indestructible, qui dure et s'accroît sans cesse, qui se montre aux premières lueurs de la civilisation et se développe avec elle, dans toutes les parties du monde, sous tous les climats et sous tous les gouvernements, qu'aucune puissance, religieuse ou politique, n'a jamais pu étouffer, qui a résisté et survécu à toutes les persécutions, qui par conséquent a droit enfin à une juste liberté, comme tous les autres besoins immortels de la nature humaine. Ou il n'y a plus de démonstration, ou l'histoire de la philosophie met celle-là au-dessus de toute controverse.

D'autre part, rappelez-vous quelles sont les doctrines qui ont laissé dans l'humanité la trace la plus lumineuse et la plus

durable. Ce sont précisément celles qui ont suivi la méthode la moins ambitieuse, qui se sont tenues le plus près du sens commun, qui n'ont pas tenté de substituer des vues arbitraires et exclusives, plus ou moins brillantes, aux grands et unanimes témoignages de la conscience et qui ont pris pour devise en quelque sorte la noble maxime : dans toute l'étendue de l'univers rien de plus grand que l'homme, et dans l'homme rien de plus grand que l'esprit. Fiez-vous à la gloire, ce juge incorruptible et dont on n'appelle point. La gloire est aussi du côté de la raison et de la sagesse.

::::::::::::::::::::::

Théodore Jouffroy
1796-1842

L'ESPRIT D'EXAMEN

QUAND UN DOGME touche à la fin de son règne, on voit naître d'abord une indifférence profonde pour la foi reçue. Cette indifférence n'est point le doute, on continue de croire; pas même une disposition à douter, on ne s'est point encore avisé que le doute fût possible ; mais c'est le propre d'une croyance qui n'a plus de vie et qui ne subsiste que par la coutume. Dans les temps éloignés où le dogme prit naissance, on l'adopta parce qu'il parut vrai, on croyait alors, et on savait pourquoi : la foi était vivante. Mais les enfants des premiers convertis commencèrent à admettre le dogme sans vérifier ses titres, c'est-à-dire à croire sans comprendre ; dès lors, la foi changea de base et, au lieu de reposer sur la conviction, s'assit sur l'autorité et tourna en habitude. Transmis ainsi de génération en génération sous des mots consacrés, et toujours moins compris à mesure qu'il s'éloigne davantage de sa source, le moment vient où le dogme ne gouverne plus qu'en apparence, parce que tout sentiment de sa vérité est éteint dans les esprits. La foi n'est plus qu'une routine indifférente qu'on observe sans savoir pourquoi et qui ne subsiste que parce qu'on n'y fait pas attention.

Alors s'élève l'esprit d'examen. Étonnés de leur docile attachement à des formules qu'ils ne comprennent point, entourés d'un peuple qui partage leur ignorance et leur crédulité, quelques hommes se demandent si l'on doit croire sans motif et, trouvant au fond de leur conscience une invincible répugnance à une foi aveugle, commencent à regarder de près à la vérité du dogme qui règne sans se donner la peine de justifier ses droits.

Ce n'est point là un acte d'hostilité, mais de bon sens. Ceux en qui s'est développé cet esprit de recherche y cèdent comme à un besoin raisonnable. Ils ne songent ni à détruire le dogme, ni à changer les idées du peuple ; ils ne songent qu'à trouver dans la doctrine consacrée quelque chose de vrai, qui légitime leur foi passée, réponde à leur bonne volonté présente et fonde pour l'avenir leur attachement à ses maximes sur une conviction éclairée.

Edgar Quinet
1803-1875

MARAT

A UNE ÉPOQUE où tout était extrême, Marat avait dépassé l'extrémité de toutes les colères : chez lui, l'espérance ne se distinguait pas de la fureur. Quand on croyait avoir atteint la limite de la Révolution, il allait porter plus loin ses menaces et son drapeau noir. Il entrait comme dans une terre inconnue, pleine de meurtres ; il la nommait la justice et attirait dans ce désert d'épouvante tous ceux qui marchaient après lui. Cette impossibilité de l'atteindre jamais ni de « s'élever à sa hauteur » lui composa une figure monstrueuse, apocalyptique, qui dominait la foule. Dans cette région inaccessible, il semblait, comme le sphinx, broyer des ossements humains. Le front voilé, chevelu, la face cuivrée, l'œil tout grand ouvert au soupçon, sous d'épaisses arcades sourcilières, les narines dilatées, le nez massif, carnassier, mufle en quête de la proie, la bouche hurlante avec un ricanement de bête fauve mêlé de joie et de fureur, il prenait en pitié comme autant de pygmées Danton et Robespierre. Dans son extase de férocité, il se riait de leur mansuétude.

En Marat, ne cherchez ni lacune ni développement. Dès qu'il se montre en 1789, il est tout ce qu'il sera en 1793. Seul, il échappe à la condition de toute créature qui vient en ce monde : l'accroissement. Le meurtre, l'échafaud, l'extermination, voilà son cri dès qu'il vient au monde de l'histoire ; il naît armé de la hache.

P.-J. Proudhon
1809-1865

QU'EST-CE QUE LA PROPRIÉTÉ?

Tel auteur enseigne que la propriété est un droit civil, né de l'occupation et sanctionné par la loi; tel autre soutient qu'elle est un droit naturel, ayant sa source dans le travail : et ces doctrines, tout opposées qu'elles semblent, sont encouragées, applaudies. Je prétends que ni le travail, ni l'occupation, ni la loi ne peuvent créer la propriété; qu'elle est un effet sans cause : suis-je répréhensible ?

Que de murmures s'élèvent !

— *La propriété, c'est le vol !* voici le tocsin de 93 ! voici le branle-bas des révolutions !...

— Lecteur, rassurez-vous : je ne suis point un agent de discorde, un boute feu de sédition. J'anticipe de quelques jours sur l'histoire; j'expose une vérité dont nous tâchons en vain d'arrêter le dégagement; j'écris le préambule de notre future constitution. Ce serait le fer conjurateur de la foudre que cette définition qui vous paraît blasphématoire, *la propriété, c'est le vol*, si nos préoccupations nous permettaient de l'entendre; mais que d'intérêts, que de préjugés s'y opposent !... La philosophie ne changera point, hélas ! le cours des événements : les destinées s'accompliront indépendamment de la prophétie : d'ailleurs, ne faut-il pas que justice se fasse et que notre éducation s'achève ?

La propriété, c'est le vol !... Quel renversement des idées humaines ! *Propriétaire* et *voleur* furent de tout temps expressions contradictoires autant que les êtres qu'elles désignent sont antipathiques; toutes les langues ont consacré cette antilogie. Sur quelle autorité pourriez-vous donc attaquer le consentement universel et donner le démenti au genre humain ? Qui êtes-vous, pour nier la raison des peuples et des âges ?

— Que vous importe, lecteurs, ma chétive individualité ? Je suis, comme vous, d'un siècle où la raison ne se soumet qu'au fait et à la preuve; mon nom, aussi bien que le vôtre, est *chercheur de vérité;* ma mission est écrite dans ces paroles de la loi: *Parle sans haine et sans crainte ; dis ce que tu sais.* L'œuvre de notre espèce est de bâtir le temple de la science, et cette science embrasse l'homme et la nature. Or, la vérité se révèle à tous, aujourd'hui à Newton et à Pascal, demain au pâtre dans la vallée, au compagnon dans l'atelier. Chacun apporte sa

pierre à l'édifice, et, sa tâche faite, il disparaît. L'éternité nous précède, l'éternité nous suit : entre deux infinis, qu'est-ce que la place d'un mortel, pour que le siècle s'en informe ?

II. — L'HISTOIRE

C'est une question qui reste incertaine de savoir si le romantisme fut pour quelque chose dans le renouveau des études historiques au XIXe siècle ou s'il n'y eut là qu'une simple coïncidence. Au lendemain du plus grand des bouleversements sociaux, il n'est point étonnant que des esprits curieux aient été sollicités d'établir le bilan de la société disparue et d'autres d'étudier la crise qui l'emporta. Il n'y eut point entente entre ces esprits et il y apparaît à leur variété. Les uns sont de simples narrateurs ou ne voient dans l'histoire que prétexte à tableaux pittoresques ; les autres la conçoivent en réalistes et d'autres y recherchent l'enseignement des faits et la voient en philosophes. Et il y a enfin ceux qui, en bons romantiques, mêlent les trois manières et s'informent, peignent et ratiocinent à la fois.

Michaud ; Barante ; Vitet. — Parmi les premiers nous rangerons Michaud et Barante : — Michaud *, trop sacrifié à ses successeurs et dont l'*Histoire des Croisades* (1811-1822), visiblement influencée par *les Martyrs*, contient des pages colorées sans excès, éloquentes sans emphase, et se souvient du ton de l'ancienne histoire en prenant déjà les procédés de la nouvelle ; — Prosper Brugère, baron de Barante *, qui s'abstient de toute réflexion personnelle et de qui l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (1824-1828), découpée en épisodes, fait songer à une suite de tapisseries de haute lice. — Joignons-leur Vitet, si l'on veut, Vitet guetté par Dumas et qui, en 1826, dans *les Barricades*, puis dans *les Etats de Blois*, *la Mort de Henri III*, etc., fera descendre l'histoire à la peinture de genre et, comme il dit lui-même, à « l'étude », au « croquis ».

Adolphe Thiers. — En 1822 cependant, Thiers * publie le premier tome de son *Histoire de la Révolution*. L'effet en

est très vif, particulièrement dans les couches libérales et en dépit d'un certain « fatalisme historique » qui se précisera dans les tomes suivants et davantage dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1862). Thiers sait composer, et c'est son premier mérite. Il est informé, et son information ne porte pas seulement sur les luttes civiles et les événements militaires, mais encore sur la vie économique du pays. Il est compétent, ayant étudié la guerre chez Jomini, les finances dans le cabinet du baron Louis, la politique au pouvoir. Il est réaliste, et l'historien, chez lui, ne craindra pas de « donner le prix du pain, du savon, de la chandelle » et de revêtir les personnages les plus divers pour entrer dans la vie des faits. L'*Histoire de la Révolution* et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* manquent peut-être de recul; elles sont trop voisines des événements, et l'on n'en doit qu'admirer davantage la probité de l'historien, l'aisance de sa narration, son exposition lumineuse, gâtée par un style fâcheusement impersonnel.

Thiers.

Guizot.

Guizot; Mignet; Sismondi; Alexis de Tocqueville. — Et voici une troisième école. Auteur des *Essais sur l'histoire de France* (1823), « première percée de lumière qui ait traversé les ténèbres de nos primitives institutions » (Camille Jullian), de *Révolution d'Angleterre* (1826-1855), de l'*Histoire générale de la civilisation en Europe*, puis *en France* (1830), François Guizot*, dans un dessein moralisateur et politique, néglige les faits pour leur enchaînement et leur signification. Le passé, à ses yeux,

vaut comme leçon pour l'avenir et ceci explique qu'il y ait dans son œuvre tant d'arbitraire. Mais il y règne une puissante discipline. — Dans un style aussi souple que fort, Mignet *, dont l'ouvrage capital est une *Histoire de la Révolution* (1824), ordonne les faits avec brièveté, maîtrise et logique. Sa « qualité maîtresse est la faculté de la généralisation, le talent de condenser toute une époque en quelques traits » (René Doumic). — Avec moins d'art et un parti pris protestant et genevois qui se laisse « apercevoir quelquefois dans les rigueurs de l'historien à l'égard du catholicisme et de la royauté » (Mignet), Sismondi, dans son *Histoire des Français* (1821-1843), appuie son lourd doctrinarisme sur une sérieuse documentation. — Tous ces historiens travaillent sur le passé : Alexis de Tocqueville se penche sur l'histoire « vivante ». Frappé du progrès des idées démocratiques en France, il est allé étudier ces idées sur leur terre d'élection et sa *Démocratie en Amérique* (1835-1839) est le fruit d'une enquête sincère, positive, expérimentale. Plus tard il s'élèvera de cette enquête pour présenter la Révolution française comme la résultante d'un concert de forces naturelles qui ont agi dans le sens des aspirations nationales, loin qu'elles aient favorisé la rupture avec le passé.

Augustin Thierry. — Et voici enfin les romantiques qui fondent tous les genres : il est vrai qu'une histoire nouvelle, pittoresque, dramatique, réaliste, philosophique et sociale a été créée par Augustin Thierry *, qui a précisé le premier et formulé des aspirations encore confuses chez ses devanciers. Dans les *Dix lettres sur l'histoire de France* (1820) s'annonce son intention de « descendre de l'abstrait au concret », de « présenter en action les hommes, les mœurs et les caractères ». Il nous racontera lui-même plus tard avec quel soin, pour prendre « la forte teinte de réalité », il recueillait, avant d'écrire, « les détails les plus minutieux des chroniques et des légendes », tout ce qui pouvait rendre « vivants » les personnages et les civilisations disparus. Faire « vivant » et à l'aide du trait « carac-

téristique », comme l'allait recommander Victor Hugo dans la préface de *Cromwell*, fut son principal, mais non son unique souci. N'oublions pas que Thierry avait eu pour professeurs de rhétorique Chateaubriand et Walter Scott, mais qu'il avait fait sa philosophie sous ce chimérique Saint-Simon, dont il fut même, un temps, le collaborateur : il y apparaît à cette veine d' « humanitarisme » qui coule dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre* (1825), ses *Lettres sur l'histoire des communes* (1827), ses *Récits des temps mérovingiens* (1835-1840), son *Essai sur le Tiers-État* (1850), etc. Un élément nouveau entre avec lui en scène : le peuple, trop négligé jusque-là ou même complètement sacrifié et à qui il veut restituer sa place dans l'histoire. « L'histoire de France, dit-il, telle que nous l'ont faite les historiens modernes, n'est point la vraie histoire du pays, l'histoire nationale, l'*histoire populaire*... La meilleure partie de nos annales, la plus grave, la plus instructive, reste à écrire : il nous manque l'histoire des citoyens, l'histoire des sujets, l'*histoire du peuple*. » Il commença lui-même d'écrire cette histoire, mais par fragments, et comme à petites touches. La fresque complète, large, grouillante, pathétique, c'est Michelet qui la peindra.

Augustin Thierry.

Michelet.

***Michelet**.** — Il sortait du peuple et du Paris révolutionnaire (21 août 1798) ; fils d'un petit imprimeur, il avait « poussé comme une herbe sans soleil entre deux pavés ». Ses premières leçons il les reçoit d'un vieux magister terroriste, et elles lui reviendront après 1830. Lauréat du concours géné-

ral, professeur à Sainte-Barbe, une solide traduction de Vico : *Principes de la philosophie de l'histoire* et un excellent *Précis de l'histoire moderne* (1827) appellent sur lui l'attention et le désignent pour une chaire à l'École Normale. M. de Martignac le charge en même temps de donner des leçons aux Enfants de France et il accepte. Il est encore monarchiste et catholique pratiquant. En 1833, il publie son *Histoire romaine*, trop inspirée de Niebuhr peut-être, mais où l'on sent déjà la préoccupation du sol, des conditions climatériques et topographiques qui déterminent la race. Il a voyagé pour sa santé, puis par souci professionnel, en Italie, en Allemagne, dans leurs bibliothèques, leurs archives, leurs musées et aussi dans leurs paysages, leurs mœurs, leurs institutions. A la lueur de « l'éclair de Juillet » enfin, il a « aperçu la France ».

« Elle avait des annales, dit-il dans sa préface de 1869, et non point une histoire. Des hommes éminents l'avaient étudiée surtout au point de vue politique. Nul n'avait pénétré dans l'infini détail des développements divers de son activité (religieuse, économique, artistique, etc...) Nul ne l'avait encore embrassée du regard dans l'unité vivante des éléments naturels et géographiques qui l'ont constituée. Le premier, je la vis comme une âme et comme une personne. »

Michelet, dans ces lignes orgueilleuses, fait trop bon marché d'Augustin Thierry, qui avait eu, à peu de chose près (sauf dans les rapports de la race avec le sol), la même conception de l'histoire, mais n'en avait pas aperçu tout le développement et surtout n'en avait pas poursuivi l'application méthodique, rigoureuse, dans une œuvre d'ensemble comme l'*Histoire de France* en vingt-trois volumes de son successeur. Les six premiers volumes — et les meilleurs, qui suffiraient à asseoir sa réputation, — de cette *Histoire* parurent de 1833 à 1844. Puis Michelet interrompit leur publication et entreprit cette série de monographies passionnées qui vont de *le Prêtre, la Femme et la famille* (1845) à *la Bible de l'humanité* (1864), en passant par *le Peuple, l'Oiseau, l'Insecte, l'Amour, la Mer, la Mon-*

tagne, etc. Cependant, en 1847, il revenait à son œuvre maîtresse, mais pour sauter tout de suite à la Révolution, réservant le raccord pour plus tard. Le raccord se fit, mais dans quelles conditions! Des conclusions posées avant leurs prémisses engageaient celles-ci ou se ruinaient elles-mêmes. Michelet ne verra plus la série des événements entre la Renaissance et 1789 que du point de vue révolutionnaire et il perdra, du même coup, avec l'impartialité, toute sa lucidité d'historien. De fait rien ne ressemble moins aux six premiers tomes de l'*Histoire de France* que ceux qui suivirent et ce n'est plus l'histoire de France qu'écrit Michelet, mais celle de ses sensations en tête à tête avec les documents. L'imagination, la passion débordent partout la vérité objective : servies par un style admirable, qui se rythme sur la sensation même, vivant, saccadé, effréné, elles créent des pages lyriques palpitantes, mais entraînent la faillite de l'historien.

Divers. — Parmi les historiens secondaires de cette période, on peut encore nommer Lacretelle jeune dont le *Précis historique de la Révolution française* (1801-1806) est le premier du genre et dont toute l'œuvre postérieure n'est que le développement de ce précis ; Lemontey, qui écrivit d'après les sources un *Essai sur l'établissement monarchique du règne de Louis XIV* (1818) ; Daru, disgracié par Louis XVIII et que réconcilia avec le monarque son *Histoire de la République de Venise* (1819) ; Philippe de Ségur, qui se proposa Tacite pour modèle dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812* (1824) ; Amédée Thierry, frère d'Augustin, reflet de la pensée et de la manière fraternelle dans son *Histoire des Gaulois* (1828), son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine* (1840-1847), etc. ; Louis Blanc (*Histoire de dix ans* (1839), dont le retentissement fut énorme et contribua à la chute du gouvernement de Juillet ; *Histoire de la Révolution française*, conçue dans un esprit de sympathie pour les grands protagonistes de la Révolution et notamment pour Robespierre) ; Nettement, lourd, pompeux, mais souvent judicieux dans son *Histoire de la Révolution de Juillet* (1833) et son *Histoire de la Restauration* (1860) ; le marquis de Custine (*l'Espagne sous Ferdinand VII* (1838) et *la Russie en 1839* (1843), tableau du despotisme russe sous Nicolas dont l'effet fut très

grand); Alexandre Buchon, à qui l'on doit des pages drues et savoureuses sur *la Domination française dans l'empire grec* (1840); le comte de Carné (*Vues sur l'histoire contemporaine* (1833), *les États de Bretagne*, etc.), historien probe, consciencieux, de la meilleure tenue littéraire; Capefigue, prolixe et plat vulgarisateur; Touchard-Lafosse, l'Alexandre Dumas de l'histoire; Crétineau-Joly, écrivain de parti, dont la meilleure œuvre reste l'*Histoire de la Vendée militaire* (1840); Lamartine (*Histoire des Girondins* (1847 et qui en est plutôt la légende, les Girondins n'ayant nullement fait figure de modérés à la Convention et leur projet même de fédéralisme, comme l'a prouvé Edmond Biré, n'ayant jamais pris corps); Dargaud, sorte d'Eckermann de ce même Lamartine, accrédité près de lui par les sociétés secrètes pour le détacher du catholicisme et de la monarchie et qui, avec une assez bonne *Histoire de Marie Stuart* (1850), nous a laissé sur son hôte de Saint-Point les curieux souvenirs posthumes récemment utilisés par M. Jean des Cognets; Jomini, théoricien plus qu'historien, qui a commencé par poser les règles de la stratégie moderne dans son *Traité des grandes opérations militaires* (1804) et qui en a montré l'application dans son *Histoire critique des campagnes de la Révolution* (1819-1824); le comte de Falloux (*Histoire de Pie V*), Dezobry (*Rome au siècle d'Auguste*), Dulaure (*Histoire de Paris*), Alexis Monteil (*Histoire des Français*), Arthur Beugnot (*les Olim*), François de Bonnechose (*Histoire d'Angleterre*), Aurélien de Courson, Poujoulat, Le Huërou, J. Naudet, etc; — puis ceux qu'on a surnommés un peu dédaigneusement les « rats d'archives », monographistes et polygraphes, curieux d'archéologie, de folk-lore, de barèmes, anecdotiers, compulseurs de vieux papiers, éditeurs de livres rares, entrepreneurs de collections historiques et littéraires, les Vatout, les Danjou, les Privat d'Anglemont, les Ludovic Lalanne, les Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), les Eugène Maron, les Charles Asselineau, les Eudore Soulié, les Jules Cousin, les Charles Louandre, les Walckenaer, les Beffara, les Petitot, les Monmerqué, les Taschereau, etc., dont plusieurs, pour s'être volontairement spécialisés dans ces emplois inférieurs, n'ont manqué ni d'érudition ni de goût.

C'est peut-être ici également qu'il faudrait donner place aux auteurs de *Mémoires* et de *Souvenirs*, particulièrement abondants pour la période révolutionnaire et impériale. On ne saurait songer à en dresser la liste, qui s'allonge chaque jour.

Les plus célèbres publications du genre, avec le *Mémorial de*

Sainte-Hélène, de Las Cases (1822-1823), les *Mémoires d'outre-tombe*, de Châteaubriand, et les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, de Guizot (1858-1867), qui parurent du vivant de leurs auteurs, sont les *Mémoires de Mme de Rémusat*, tableau piquant, mais légèrement perfide, de la cour de Napoléon Ier, les *Mémoires du chancelier Pasquier*, qui peuvent servir de correctif aux précédents, les *Mémoires de la comtesse de Boigne*, finement renseignée sur les personnages de la Restauration et les dessous du régime, les *Mémoires du général baron de Marbot*, d'une verve toute cavalière, mais, semble-t-il, par endroits un peu gasconne, et les fameux *Cahiers du capitaine Coignet*, qui avaient passé presque inaperçus en 1851 sous le titre de : *Aux vieux de la vieille*, parfait spécimen de ces « commentaires de soldats », comme les appelle Henry Houssaye, où les Fricasse, les Dupuy, les Brisquard, les Belot, les Marquant, le sergent Bourgogne et le trompette Chevillet « expriment les sentiments et l'opinion de la plèbe à épaulettes de laine » et servent l'histoire à leur manière en lui fournissant « les éléments de la psychologie des armées ».

PAGES-TYPES

Michaud
1767-1839

DÉPART POUR LA PREMIÈRE CROISADE

Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Les pères conduisaient leurs enfants et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine et, ne pouvant se séparer des objets de leurs affections, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes : ceux qui allaient chercher leur mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs

vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point et, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient leurs deux doigts l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis par leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur voyage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient *si c'était là Jérusalem*. Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse et marchaient précédés d'une meute, ayant leurs faucons sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Barante
1782-1866

DÉMENCE DE CHARLES VI

On était au commencement d'août, dans les jours les plus chauds de l'année. Le soleil était ardent, surtout dans ce pays sablonneux. Le roi était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nommait une *jaque;* le sien était en velours noir et l'échauffait beaucoup. Il avait sur la tête un chaperon de velours écarlate, orné d'un chapelet de grosses perles que lui avait donné la reine à son départ. Derrière lui étaient deux pages à cheval : l'un portait un de ces beaux casques d'acier, légers et polis, qu'on fabriquait à Montauban; l'autre tenait une lance, dont le fer avait été donné au roi par le sire de la Rivière, qui l'avait rapporté de Toulouse, où on les forgeait mieux que nulle part ailleurs. Pour ne pas incommoder le roi par la poussière et la chaleur, on le laissait marcher ainsi presque seul. Le duc de Bourgogne et le duc de Berry étaient à gauche, quelques pas en avant, conversant ensemble. Le duc d'Orléans, le duc de Bour-

bon, le sire de Coucy et quelques autres étaient aussi en avant, formant un groupe. Par derrière étaient les sires de Navarre, d'Albret, de Bar, d'Artois et beaucoup d'autres formant une assez grande troupe.

On cheminait en cet équipage, et l'on venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout à coup sortit de derrière un arbre, au bord de la route, un grand homme, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante souquenille blanche. Il s'élança et saisit le cheval du roi par la bride : « Ne va pas plus loin, noble roi, cria-t-il d'une voix terrible; retourne, tu es trahi ! » Les hommes d'armes accoururent sur-le-champ, et, frappant du bâton de leurs lances sur les mains de cet homme, lui firent lâcher la bride. Comme il avait l'air d'un pauvre fou et de rien de plus, on le laissa aller sans s'informer de rien, et même il suivit le roi pendant près d'une demi-heure, répétant de loin le même cri.

Le roi fut fort troublé de cette apparition subite. Sa tête, qui était toute faible, en fut ébranlée; cependant on continua à marcher. La forêt passée, on se trouva dans une grande plaine de sable, où les rayons du soleil étaient plus éclatants et plus brûlants encore. Un des pages du roi, fatigué de la chaleur, s'étant endormi, la lance qu'il portait tomba sur le casque et fit soudainement retentir l'acier. Le roi tressaillit, et alors on le vit, se levant sur ses étriers, tirer son épée, presser son cheval des éperons et s'élancer en criant : « En avant sur ces traîtres ! Ils veulent me livrer aux ennemis. » Chacun s'écarta en toute hâte, pas assez tôt cependant pour que quelques-uns ne fussent blessés; on dit même que plusieurs furent tués, entre autres un Polignac. Le duc d'Orléans se trouvait là, tout auprès; le roi courut sur lui, l'épée levée, et allait le frapper : « Fuyez, mon neveu, s'écria le duc de Bourgogne qui était accouru; monseigneur veut vous tuer. Ah ! quel malheur ! Monseigneur est dans le délire ! Mon Dieu ! qu'on tâche de le prendre ! » Il était si furieux que personne n'osait s'y risquer. On le laissait courir çà et là et se fatiguer en poursuivant tantôt l'un et tantôt l'autre. Enfin, quand il fut lassé et tout trempé de sueur, son chambellan, messire Guillaume Martel, s'approcha et le prit par derrière à bras-le-corps; on l'entoura, on lui ôta son épée, on le descendit de cheval, il fut couché doucement par terre, on lui défit sa jaque : on trouva sur le chemin une voiture à bœufs, on y plaça le roi de France en le liant, de peur que sa fureur ne le prît; on le ramena à la ville, sans mouvement et sans parole.

Thiers
1797-1877

JUGEMENT SUR NAPOLÉON Ier

POUR NOUS Français, Napoléon a des titres que nous ne devons ni méconnaître ni oublier, à quelque parti que notre naissance, nos convictions ou nos intérêts nous aient attachés. Sans doute, en organisant notre état social par le Code civil, notre administration par ses règlements, il ne nous donna pas la forme politique sous laquelle notre société devait se reposer définitivement et vivre paisible, prospère et libre; il ne nous donna pas la liberté; mais, au lendemain des agitations de la Révolution française, il ne pouvait nous procurer que l'ordre, et il faut lui savoir gré de nous avoir donné avec l'ordre notre état civil et notre organisation administrative. Malheureusement pour nous et pour lui, il a perdu notre grandeur; mais il nous a laissé la gloire, qui est la grandeur morale et qui ramène avec le temps la grandeur matérielle. Il était par son génie fait pour la France comme la France était faite pour lui. Ni lui sans l'armée française, ni l'armée française sans lui, n'auraient accompli ce qu'ils ont accompli ensemble. Auteur de nos revers, mais compagnon de nos exploits, nous devons le juger sévèrement, mais en lui conservant les sentiments qu'une armée doit au général qui l'a conduite longtemps à la victoire. Étudions ses hauts faits, qui sont les nôtres; apprenons à son école, si nous sommes militaires, l'art de conduire les soldats, si nous sommes hommes d'État l'art d'administrer les empires; instruisons-nous surtout par ses fautes; apprenons, en évitant ses exemples, à aimer la grandeur modérée, celle qui est possible, celle qui est durable, parce qu'elle n'est pas insupportable à autrui; apprenons en un mot la modération auprès de cet homme, le plus immodéré des hommes; et, comme citoyens enfin, tirons de sa vie une mémorable leçon : c'est que, si grand, si sensé, si vaste que soit le génie d'un homme, jamais il ne faut lui livrer complètement les destinées d'un pays.

::::::::::::::::::::::

Guizot
1787-1874

LA FRANCE, FOYER DE CIVILISATION

IL NE FAUT flatter personne, pas même son pays; cependant je crois qu'on peut dire, sans flatterie, que la France a été le

centre, le foyer de la civilisation de l'Europe. Il serait excessif de prétendre qu'elle ait marché toujours, dans toutes les directions, à la tête des nations. Elle a été devancée, à diverses époques, dans les arts par l'Italie; sous le point de vue des institutions politiques, par l'Angleterre. Peut-être sous d'autres points de vue, à certains moments, trouverait-on d'autres pays de l'Europe qui lui ont été supérieurs; mais il est impossible de méconnaître que, toutes les fois que la France s'est vue devancée dans la carrière de la civilisation, elle a repris une nouvelle vigueur, s'est élancée et s'est retrouvée bientôt au niveau ou en avant de tous. Et non seulement telle a été la destinée particulière de la France, mais les idées, les institutions civilisantes, si je puis ainsi parler, qui ont pris naissance dans d'autres territoires, quand elles ont voulu se transplanter, devenir fécondes et générales, agir au profit commun de la civilisation européenne, on les a vues, en quelque sorte, obligées de subir en France une nouvelle préparation; et c'est de la France, comme d'une seconde patrie, qu'elles se sont élancées à la conquête de l'Europe. Il n'est presque aucune grande idée, aucun grand principe de civilisation qui, pour se répandre partout, n'ait passé d'abord par la France.

C'est qu'il y a dans le génie français quelque chose de sociable, de sympathique, quelque chose qui se propage avec plus de facilité et d'énergie que le génie de tout autre peuple : soit notre langue, soit le tour de notre esprit, de nos mœurs, nos idées sont plus populaires, se présentent plus clairement aux masses, y pénètrent plus facilement; en un mot, la clarté, la sociabilité, la sympathie, sont le caractère particulier de la France, de sa civilisation, et ces qualités la rendaient éminemment propre à marcher à la tête de la civilisation européenne.

Mignet
1796-1884

LE CONNÉTABLE DE BOURBON

Le connétable de Bourbon était aussi dangereux qu'il était puissant. Il avait de fortes qualités. D'un esprit ferme, d'une âme ardente, d'un caractère résolu, il pouvait ou bien servir ou beaucoup nuire. Très actif, fort appliqué, non moins audacieux que persévérant, il était capable de concourir avec habileté aux plus patriotiques desseins et de s'engager par orgueil dans les

plus détestables rébellions. C'était un vaillant capitaine et un politique hasardeux. Il avait une douceur froide à travers laquelle perçait une intraitable fierté et, sous les apparences les plus tranquilles, il cachait la plus ambitieuse agitation. Il est tout entier dans ce portrait saisissant qu'a tracé de lui la main de Titien, lorsque, dépouillé de ses États, réduit à combattre son roi et prêt à envahir son pays, le connétable fugitif avait changé la vieille et prophétique devise de sa maison, l'*Espérance*, qu'un Bourbon devait réaliser avant la fin du siècle dans ce qu'elle avait de plus haut, en cette devise terrible et extrême : *Omnis spes in ferro est :* « toute mon espérance est dans le fer. » Sur ce front hautain, dans ce regard pénétrant et sombre, aux mouvements décidés de cette bouche ferme, sous les traits hardis de ce visage passionné, on reconnaît l'humeur altière, on aperçoit les profondeurs dangereuses, on surprend les déterminations violentes du personnage désespéré qui aurait pu être un grand prince et qui fut réduit à devenir un grand aventurier. C'est bien là le vassal orgueilleux et vindicatif auquel on avait entendu dire que sa fidélité résisterait à l'offre d'un royaume, mais ne résisterait pas à un affront. C'est bien là le serviteur d'abord glorieux de son pays qu'une offense et une injustice en rendirent l'ennemi funeste, qui répondit à l'injure par une trahison, à la spoliation par la guerre. C'est bien là le célèbre révolté et le fougueux capitaine qui vainquit François Ier à Pavie, assiégea Clément VII dans Rome et finit sa tragique destinée les armes à la main en montant à l'assaut de la Ville éternelle.

Augustin-Thierry
1795-1856

MEURTRE DE PRÆTEXTATUS

Il fut décidé qu'on chercherait parmi les serfs attachés au domaine de l'église de Rouen un homme capable de se laisser séduire par la promesse d'être affranchi avec sa femme et ses enfants. Il s'en trouva un que cette espérance de liberté, quelque douteuse qu'elle fût, enivra au point de le rendre prêt à commettre le double crime de meurtre et de sacrilège. Ce malheureux reçut comme encouragement deux cents pièces d'or, cent de la part de Frédégonde, cinquante données par Melantius, et le reste par l'archidiacre; toutes les mesures

furent prises, et le coup arrêté le dimanche suivant, qui était le 24 février.

Ce jour-là l'évêque de Rouen, dont le meurtrier guettait la sortie depuis le lever du soleil, se rendit de bonne heure à l'église. Il alla s'asseoir à sa place accoutumée, à quelques pas du maître autel, sur un siège isolé, au-devant duquel se trouvait un prie-Dieu. Le reste du clergé occupa les stalles qui garnissaient le chœur, et l'évêque entonna, suivant l'usage, le premier verset de l'office du matin. Pendant que la psalmodie, reprise par les chantres, continuait en chœur, Prætextatus s'agenouilla en appuyant les mains et en inclinant la tête sur le prie-Dieu placé devant lui. Cette posture, dans laquelle il resta longtemps, fournit à l'assassin, qui s'était glissé par derrière, l'occasion qu'il épiait depuis le commencement du jour. Profitant de ce que l'évêque, prosterné en prières, ne voyait rien de ce qui se passait à l'entour, il s'approcha de lui insensiblement jusqu'à la portée du bras et, tirant le couteau suspendu à sa ceinture, il l'en frappa sous l'aisselle. Prætextatus, se sentant blessé, poussa un cri; mais, soit malveillance, soit lâcheté, aucun des clercs présents n'accourut à son aide, et l'assassin eut le temps de s'esquiver. Ainsi abandonné, le vieillard se releva seul et, appuyant les deux mains contre sa blessure, il se dirigea vers l'autel, dont il eut encore la force de monter les degrés. Arrivé là, il étendit ses mains pleines de sang pour atteindre, au-dessus de l'autel, le vase d'or suspendu par des chaînes, où l'on gardait l'Eucharistie réservée pour la communion des mourants. Il prit une parcelle du pain consacré et communia : puis, rendant grâces à Dieu de ce qu'il avait eu le temps de se munir du saint viatique, il tomba en défaillance entre les bras de ses fidèles serviteurs et fut transporté par eux dans son appartement.

Instruite de ce qui venait d'avoir lieu, soit par la rumeur publique, soit par le meurtrier lui-même, Frédégonde voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant. Elle se rendit en hâte à la maison de l'évêque, accompagnée des ducs Ausowald et Beppolen, qui ne savaient ni l'un ni l'autre quelle part elle avait prise à ce crime et de quelle étrange scène ils allaient être témoins. Prætextatus était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d'une mort prochaine, mais conservant encore le sentiment et la connaissance. La reine dissimula ce qu'elle ressentait de joie et, prenant, avec un air de sympathie, un ton de dignité royale, elle dit au mourant : « Il est triste

pour nous, ô saint évêque, aussi bien que pour le reste de ton peuple qu'un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni d'un supplice égal à son crime ! »

Le vieillard, dont tous les soupçons étaient confirmés par cette visite même, se souleva sur son lit de douleur, et, attachant ses yeux sur Frédégonde, il répondit : « Et qui a frappé ce coup, si ce n'est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume ? » Aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, et, comme si ces paroles eussent été pour elle vides de sens et le simple effet d'un dérangement fébrile, elle reprit du ton le plus calme et le plus affectueux : « Il y a auprès de nous de très habiles médecins qui sont capables de guérir cette blessure : permets qu'ils viennent te visiter. » La patience de l'évêque ne put tenir contre tant d'effronterie et, dans un transport d'indignation qui épuisa le reste de ses forces, il dit : « Je sens que Dieu veut me rappeler de ce monde; mais toi, qui t'es rencontrée pour concevoir et diriger l'attentat qui m'ôte la vie, tu seras dans tous les siècles un objet d'exécration, et la justice divine vengera mon sang sur ta tête. » Frédégonde se retira sans dire un mot et, après quelques instants, Prætextatus rendit le dernier soupir.

::::::::::::::::::::::

Michelet
1798-1874

LA BRETAGNE

La pauvre et dure Bretagne, l'élément résistant de la France, étend ses champs de quartz et de schiste depuis les ardoisières de Châteaulin près de Brest jusqu'aux ardoisières d'Angers.

C'est là son étendue géologique. Toutefois, d'Angers à Rennes, c'est un pays disputé et flottant, un border comme celui d'Angleterre et d'Écosse, qui a échappé de bonne heure à la Bretagne. La langue bretonne ne commence pas même à Rennes, mais vers Elven, Pontivy, Loudéac et Châtelaudren. De là jusqu'à la pointe du Finistère, c'est la vraie Bretagne, la Bretagne *bretonnante*, pays devenu tout étranger au nôtre, justement parce qu'il est resté trop fidèle à notre état primitif, peu français, tant

il est gaulois; et qui nous aurait échappé plus d'une fois si nous ne le tenions serré, comme dans des pinces et des tenailles, entre quatre villes françaises d'un génie rude et fort : Nantes et Saint-Malo, Rennes et Brest.

Et pourtant cette pauvre vieille province nous a sauvés plus d'une fois; souvent, lorsque la patrie était aux abois et qu'elle désespérait presque, il s'est trouvé des poitrines et des têtes bretonnes plus dures que le fer de l'étranger.

Rien de sinistre et formidable comme la côte de Brest : c'est la limite extrême, la pointe, la proue de l'ancien monde. Là, les deux ennemis sont en face : la terre et la mer, l'homme et la nature. Il faut voir quand elle s'émeut, la furieuse, quelles monstrueuses vagues elle entasse à la pointe de Saint-Mathieu, à cinquante, à soixante, à quatre-vingts pieds; l'écume vole jusqu'à l'église où les mères et les sœurs sont en prières. Et même dans les moments de trêve, quand l'Océan se tait, qui a parcouru cette côte funèbre sans dire ou sentir en soi : *Tristis usque ad mortem?*

L'homme est dur sur cette côte; fils maudit de la création, vrai Caïn, pourquoi pardonnerait-il à Abel ? La nature ne lui pardonne pas. La vague l'épargne-t-elle quand, dans les terribles nuits de l'hiver, il va par les écueils attirer le varech flottant qui doit engraisser son champ stérile et que, si souvent, le flot apporte l'herbe et emporte l'homme ? L'épargne-t-elle quand il glisse en tremblant sous la pointe du Raz, aux rochers rouges où s'abîme l'*enfer de Plogoff*, à côté de la *baie des Trépassés* où les courants portent les cadavres depuis tant de siècles ? C'est un proverbe breton : « Nul n'a pa sé le Raz sans mal ou sans frayeur. » Et encore : « Secourez-moi, grand Dieu, à la pointe du Raz; mon vaisseau est si petit et la mer est si grande ! »

Asseyons-nous à cette formidable pointe du Raz, sur ce rocher miné, à cette hauteur de trois cents pieds, d'où nous voyons sept lieues de côte. C'est ici, en quelque sorte, le sanctuaire du monde celtique. Ce que vous apercevez par delà la baie des Trépassés est l'île de Sein, triste banc de sable sans arbres et presque sans abri; quelques familles y vivent, pauvres et compatissantes, qui, tous les ans, sauvent les naufragés. Cette île était la demeure des vierges sacrées qui donnaient aux Celtes beau temps ou naufrage. Là, elles célébraient leur triste et meurtrière orgie; et les navigateurs entendaient avec effroi le bruit des cymbales barbares. Cette île, dans la tradition, est le

berceau de Myrddyn, le Merlin du moyen âge. Son tombeau est de l'autre côté de la Bretagne, dans la forêt de Brocéliande, sous la fatale pierre où sa Vyvyan l'a enchanté. Tous ces rochers que vous voyez, ce sont des villes englouties; c'est Douarnenez, c'est Is, la Sodome bretonne. Ces deux corbeaux qui vont toujours volant lourdement au rivage ne sont rien autre que les âmes du roi Grallon et de sa fille; et ces sifflements, qu'on croirait ceux de la tempête, sont les *crierien*, ombres des naufragés qui demandent la sépulture.

A Lavau, près de Brest, s'élève, comme la borne du continent, une grande pierre brute. De là jusqu'à Lorient, à Quiberon et Carnac, sur toute la côte méridionale de la Bretagne, vous ne pouvez marcher un quart d'heure sans rencontrer quelques-uns de ces monuments informes qu'on appelle druidiques. Vous les voyez souvent de la route dans les landes, couvertes de houx et de chardons. Ce sont de grosses pierres basses, dressées et souvent un peu arrondies par le haut, ou bien une table de pierre portant sur trois ou quatre pierres droites. Qu'on veuille y voir des autels, des tombeaux, simples souvenirs de quelque événement, ces monuments ne sont rien moins qu'imposants, quoi qu'on ait dit. Mais l'impression en est triste, ils ont quelque chose de singulièrement rude et rebutant. On croit sentir dans ce premier essai de l'art une main déjà intelligente, mais aussi dure, aussi peu humaine que le roc qu'elle a façonné.

III. — LA CRITIQUE.

Le genre littéraire que Mme de Staël avait le mieux marqué de sa griffe était peut-être la critique. On a vu que, tenant la littérature pour l'expression de la société, elle répudiait tout canon esthétique, s'abstenait de jugements « absolus » et ne voulait qu'« expliquer » les œuvres par leurs éléments de formation. Elle créait ainsi la méthode dite historique qui étudie les milieux, les mœurs, les hommes et néglige volontiers le génie même des écrivains. « Encore faudrait-il prendre garde, dit justement M. Frédéric Plessis, de ne pas tomber dans l'excès et se défendre d'une illusion et d'un danger : l'illusion, c'est de croire que l'on peut connaître avec précision et scientifiquement les causes multiples, complexes, délicates, qui agissent sur l'éclosion

d'un livre et la formation d'un talent; le danger, c'est qu'à force d'étudier les circonstances, on oublie le principal et que d'une peinture on ne voie plus que le cadre. Il est très bien de rechercher la filiation d'un poème et de montrer l'ascendance littéraire d'un écrivain; je demande seulement que l'on ne supprime pas l'auteur lui-même et son livre, qui sont des réalités, au profit des doctrines et des genres, qui sont des abstractions; et, sans nier les droits de la science à entrer dans l'histoire littéraire, je voudrais bien maintenir ceux de la Littérature à n'en être pas chassée ». C'est à quoi pourtant aboutissait le principe staëlien, et Renan ne fera qu'en tirer la conséquence extrême, mais logique, le jour qu'il écrira dans *l'Avenir de la Science :* « L'étude de l'Histoire littéraire est destinée à remplacer en grande partie la lecture directe des œuvres de l'esprit humain ».

Villemain.

Villemain. — Villemain* n'allait point jusque-là. Mais déjà, chez lui, la critique tournait à l'histoire des mœurs et des idées et il faisait choix, très habilement, des époques qui pouvaient se prêter le mieux à l'application de la méthode : le moyen âge et le XVIIIe siècle. Esprit brillant et à larges vues, que ne contenaient point nos frontières littéraires et qui rayonnait dans les directions les plus variées, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, il s'est trop dispersé et n'a pas assez approfondi. Il n'y a, dans son *Cours de littérature française* (1828), comme dans ses *Etudes de littérature ancienne et étrangère* (1846), rien de net ni de définitif, mais de belles « perspectives », pour employer le mot de Sainte-Beuve, et un grand charme de phrases flottant autour de quelques idées intéressantes.

Ampère; Gérusez; Patin; Lerminier; Le Clerc; Paulin Paris; Charles Labitte; Philarète Chasles; Saint-Marc Girardin, etc. — De ses deux suppléants à la Sorbonne, Ampère et Gérusez, l'un, J. J. Ampère, n'est d'abord que l'écho affaibli de cette voix éloquente (*Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle*);

plus tard il se renouvelle d'archéologie et de littérature comparée et, dans son *Histoire romaine à Rome* (1858), donne le ton à Gaston Boissier; — l'autre, Gérusez, demeure le type, d'ailleurs distingué, du fabricant de Morceaux choisis et de Manuels de littérature à l'usage des classes.

A la Sorbonne encore et au Collège de France, Patin corrige Schlegel et l'adapte au goût français dans ses *Études sur la poésie latine* et ses *Études sur les tragiques grecs* (1841-1843), « ouvrage utile, instructif », qui « serait plus agréable s'il était écrit avec plus de concision et, pour tout dire, avec plus de points et moins de virgules » (Sainte-Beuve); Lerminier, jurisconsulte éloquent, fait l'histoire et la critique des législations et des constitutions de la Grèce; Victor Le Clerc découvre chez les Romains des ancêtres à nos journalistes et attache son nom à la publication des tomes XX-XXIV de l'*Histoire littéraire de la France;* Paulin Paris, dont on peut dire plus justement que de Villon qu'il sut l'un des premiers, avec Leroux de Lincy et Francisque Michel,

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

publie et commente, suivi de F. Génin, d'Edelestand Duméril et de Léon Gautier, nos principales chansons de geste et entame l'inventaire raisonné des manuscrits de la Bibliothèque nationale; Charles Labitte et Philarète Chasles, émules de Sainte-Beuve, balancent un moment sa réputation, l'un dans le genre du « portrait littéraire », l'autre avec ses *Études sur le XVIe siècle en France* qui parurent en même temps que le *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* (1828) et emportèrent les suffrages de l'Académie; — Saint-Marc Girardin* (*La Fontaine et les fabulistes, Littérature dramatique*, etc.) se plaît à étudier les sentiments fondamentaux du cœur humain au théâtre, chez les poètes et les romanciers. Préoccupée du point de vue moral, sa critique, élégante et fine, n'est pas toujours tendre pour les romantiques. — Charles Magnin, au contraire (*Causeries et méditations, les Origines du théâtre français*, etc.), l'un des rédacteurs du *Globe*, où débuta Sainte-Beuve et qui prit, sous la direction de Dubois, avec Jouffroy, Ch. de Rémusat, Vitet, Duvergier de Hauranne, etc., une part si active au mouvement littéraire de la Restauration, « fut de ceux qui se montrèrent le plus disposés à comprendre et à favoriser » la nouvelle école, « sans lui rien céder pourtant de ses droits comme juge » (Sainte-Beuve). — De même Saint-René Taillandier, qui, lié avec Brizeux et Barbier, sur lesquels il a publié d'intéressantes monographies, se

tourna de bonne heure vers les littératures étrangères et révéla au public français Lermontof et le groupe littéraire de la Jeune Allemagne. — Universitaire aussi, mais Suisse et enseignant à Lausanne, Alexandre Vinet, qui marquera dans la rénovation protestante du XIXe siècle, montre une grande élévation d'esprit dans ses *Études sur Pascal* et *la Littérature française au XIXe siècle*.

Faut-il nommer encore, à l'écart des chaires publiques, Adolphe Guéroult, Eugène Véron, Jules Janin qui, pendant quarante ans (de 1836 à 1876), emplit le feuilleton des *Débats* de sa prose diffuse et prétentieusement entortillée ? Ni principes, ni suite dans les idées. Cet encombrant délayage passa longtemps pour la quintessence de l'esprit parisien et valut à Jules Janin d'être proclamé « prince des critiques ». — En vertu du même obscur plébiscite, dans un camp adverse, Gustave Planche fut jusqu'à sa mort «l'éminent critique» (Pontmartin). Lourd, rogue et d'ailleurs très probe et très docte, Planche (*Portraits littéraires*, *Nouveaux portraits*, etc.), de 1831 à 1857, du haut de la *Revue des Deux Mondes*, régenta les lettres contemporaines. Il régnait par la terreur comme Janin par le calembour. Ses préjugés lui faisaient une manière de système : le véritable dogmatique fut Désiré Nisard.

Saint-Marc Girardin.

Désiré Nisard. — Celui-ci ne doit rien à Mme de Staël et aux romantiques. Dans ses *Poètes latins de la décadence*, Nisard * attaquait Victor Hugo au travers de Sénèque et de Lucain, et c'était se faire la partie trop belle. En 1833, il publiait son *Manifeste contre la littérature facile*, qui avait au moins le mérite de la franchise et, quoique pense Sainte-Beuve, de la sincérité aussi. Mais retenons surtout de Nisard son *Histoire de la littérature française* (1844-1861), livre magistral où l'on goûte, où l'on juge, où l'on donne les motifs des jugements, livre solide et ordonné, digne du classicisme qu'il veut honorer et défendre. Point de biographie, point d'histoire : l'étude seule des œuvres et ces

œuvres évaluées d'après leur plus ou moins de conformité avec un idéal préconçu de raison et de sobriété.

Sainte-Beuve. — On aperçoit cependant le faible de cette critique et l'on pressent à quelles erreurs ou à quelles injustices l'exposait un dogmatisme si exclusif. Nisard n'y échappe pas : comme il rapporte tout au XVIIe siècle, il lui sacrifie tout ce qui précède et tout ce qui suit dans notre littérature et ne voit qu'enfance en deçà, décadence au delà. Vue beaucoup trop systématique pour être exacte. Le critique parfait ou qui approchera le plus de la perfection, ce sera celui en qui le rationalisme d'un Nisard et la curiosité intellectuelle, le « relativisme » d'un Villemain, trouveront leur point de conciliation. Et peut-être que ce critique idéal s'est rencontré en Sainte-Beuve*. Il commence son investigation par la médecine et donne une base physiologique à l'enquête qu'il va conduire dans le domaine spirituel. A peu près tous les groupes littéraires, philosophiques, humanitaires de l'époque, depuis les bureaux du *Globe* jusqu'à l'église saint-simonienne, en passant par le cénacle de l'Arsenal, l'Abbaye-au-Bois et l'oratoire de « Monsieur Féli », reçoivent sa visite de 1828 à 1843. Il vient, s'enquiert et s'en va. Une fois seulement il s'attarde : c'est, disent ses *Cahiers*, « dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme, le plus puissant et le plus doux, celui qui enchaînait Renaud dans le jardin d'Armide ». Mais cette défaillance fut unique et il ne lui arrivera jamais plus d' « aliéner sa volonté et son jugement ». Dès 1837, il s'est repris. Il avait débuté par un *Tableau de la poésie française au XVIe siècle* (1828), où il cherchait chez les Renaissants des ancêtres à la jeune école romantique ; il était lui-même de l'école, ou se le donnait à croire. Ce subtil et narquois compagnon jouait de bonne foi au poitrinaire et au néolakiste dans ses vers, et son Amaury, dans *Volupté* (1834), semblait bien de la nébuleuse lignée de René et d'Obermann : Lamennais et Mme Hugo avaient en réalité collaboré au personnage. Sainte-Beuve ne s'y attarda pas d'ailleurs. La double faillite de son mysticisme et de son roman-

tisme était consommée dans les derniers tomes des *Portraits littéraires* (1832-1839). Lausanne et le commerce des jansénistes achevèrent de transformer Sainte-Beuve. A partir de ce moment et ayant à peu près fait le tour des hommes et des systèmes, il prend dans la littérature une position à l'écart, mais dominante, d'où il tient sous ses yeux tout le mouvement contemporain et publie son *Port-Royal* (1840-1860), *Portraits de femmes* (1844), *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (1860), enfin l'admirable série des *Causeries du lundi* et des *Nouveaux lundis* (1849-1866). Sous la forme d'études détachées, c'est un répertoire complet de la littérature et de la société française et l'on partage le regret de Silvestre de Sacy que l'auteur, à l'aide d'une légère interversion alphabétique, n'ait pas disposé ce répertoire sans pareil de telle sorte qu'on pût le consulter comme un dictionnaire ou une encyclopédie.

Sainte-Beuve.

C'est pour Sainte-Beuve que semble avoir été fait le mot du scholiaste : « On se lasse de tout excepté de comprendre. » Dans sa carrière d'écrivain, qui ne fut jusqu'en 1845 qu'un long vagabondage intellectuel, l'auteur des *Lundis* se lassa vite des hommes et des écoles ; comprendre lui resta toujours une jouissance. Il a écrit quelque part : « Le propre de l'intelligence est de comprendre et d'apprécier *même ce que l'on ne fait pas.* »

Bien différent de Villemain, qui s'appliquait à fixer en historien les grandes concordances de la littérature et de la société, désireux à la fois de plus de relativité et de précision, Sainte-Beuve n'est point si indifférent qu'on l'a dit à la valeur des œuvres et pèse et juge autant qu'il faut ; mais il est vrai que, bien différent aussi d'un Nisard, l'œuvre n'est point tout pour lui et qu'elle n'est même pas le principal : derrière le livre, qu'il traverse, il voit l'auteur, qu'il saisit, et il ne le lâche plus dès qu'il le

tient; il le pénètre jusque dans les moindres nuances intimes, dans les « minuties », dira-t-il, et il n'est satisfait que quand il l'a rattaché par tous les côtés à son temps, à son groupe, à sa terre. Il lui semblait possible d'arriver ainsi, par une « série d'expériences de physiologie morale », comme il appelait ses études, à déterminer les lois de formation des familles intellectuelles et à constituer une sorte d' « histoire naturelle des esprits ». S'il n'a pas complètement réalisé cette belle ambition scientifique, s'il est resté surtout un grand « amateur d'âmes », trop enclin, pour sa satisfaction personnelle, à subordonner la critique à la biographie, souvenons-nous cependant qu'il a écrit : « L'état général de la littérature au moment où un auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur et le génie propre que lui a départi la nature, voilà trois influences qu'il importe de démêler ». On voit que Taine, Brunetière — celui de l'évolution des genres — et le Bourget des *Essais de psychologie* tiennent presque tout leur bien de ce naturaliste qui se disait lui-même disciple de Bacon. Mais il n'avait garde pourtant, ayant éprouvé chez les autres la précarité des systèmes, l'imprudence des généralisations, d'assimiler complètement l'histoire littéraire à l'histoire naturelle et demandait seulement à celle-là de s'inspirer des méthodes de celle-ci ; la part d'inconnu que recèle toute destinée humaine l'arrêtait de pousser l'identification plus loin.

En somme, la critique restait encore avec lui un art et une magistrature, mais pour la pratique desquels il utilisait tous les outils dont la science le pouvait fournir. Et c'est ainsi qu'il nous laisse, avec un vaste musée de restitutions d'âmes, des jugements sûrs et le plus précieux appareil de règles empiriques.

La critique d'art et la critique musicale. — La critique d'art au XIXe siècle n'a pas eu l'équivalent d'un Diderot. Lenormant, sous la Restauration, est surtout un archéologue ; de même Jal, qui dans ses *Visites au musée du Luxembourg* (1818) et ses divers *Salons*, a cependant quelques aperçus heureux sur les artistes

du temps. Delécluze, aux *Débats*, fait la guerre au gothique et défend les traditions de l'école de David. Toutefois, si une théorie générale de l'art a manqué au romantisme, il n'est pas qu'on n'en puisse trouver au moins les rudiments chez Nodier, du Sommerard, Alfred Michiels, Théophile Gautier, Delacroix, Rio, Proudhon, Musset, Victor Hugo, Charles Blanc. L'élargissement de l'horizon artistique, la connaissance plus approfondie des écoles permettent aux « salonniers » professionnels de mieux juger les diverses manières contemporaines. On reprochait à Diderot, au siècle précédent, d'être trop préoccupé de l'idée : peut-être le dessin et surtout la couleur arrêtent-ils trop à son tour la critique nouvelle. — Dans la critique musicale, deux noms s'imposent d'abord : Fétis, qui fonde en 1827 la *Revue musicale*, le premier recueil critique et historique du genre, et Castil-Blaze, qui a laissé une réputation équivoque, mais qui crée au *Journal des Débats* le feuilleton musical. Après eux, on peut encore citer Adolphe Adam, J. d'Ortigue, Léon Kreutzer, Blaze de Bury, J. Weber, Gustave Bertrand, Fiorentino et plus spécialement Berlioz, fougueux et plein de partis pris dans son feuilleton des *Débats*, mais aussi de vues neuves et profondes, et Pierre Scudo, qui fit longtemps autorité dans la *Revue des Deux Mondes*.

PAGES-TYPES

Villemain
1790-1870

CARACTÈRE DE LA LITTÉRATURE DU XVIIe SIÈCLE

LES GRANDS ÉCRIVAINS du siècle de Louis XIV avaient reçu du siècle précédent l'exemple d'étudier l'antiquité; mais l'enthousiasme du goût remplaça pour eux l'idolâtrie de l'érudition. Élevés au milieu d'une civilisation qui s'épurait et s'ennoblissait chaque jour, ils ne se réfugiaient plus tout entiers dans les souvenirs et dans l'idiome des Romains, comme avaient fait autrefois quelques hommes supérieurs lassés de la barbarie de leurs contemporains; ils étaient, au contraire, tout modernes par la pensée, tout animés des opinions, des idées de leur temps;

seulement leur imagination s'était enrichie des couleurs d'une autre époque, d'une civilisation, d'un culte, d'une vie différente des temps modernes. Ils rapportaient de ce commerce avec les Hébreux, les Grecs, les Romains, quelque chose d'étranger, une grâce libre et fière qui se mêlait à l'originalité native de l'esprit français. Les diverses couleurs des différents âges de l'antiquité dominaient en eux, suivant l'inclination particulière du génie de chacun. Racine et Fénelon ne respiraient que l'élégante pureté, la douce mélodie des plus beaux temps d'Athènes; ils choisissaient même parmi les Grecs; ils avaient le goût et l'âme de Virgile. Bossuet, d'un génie plus vaste et plus hardi, confondait la mâle simplicité d'Homère, la sublime ardeur des prophètes hébreux et l'imagination véhémente de ces orateurs chrétiens du IVe siècle, dont la voix avait retenti au milieu de la chute des empires et dans le tumulte des sociétés mourantes. Massillon était inspiré par l'élégance et la majesté de la diction romaine dans le siècle d'Auguste. Fléchier imitait l'art savant des rhéteurs antiques. La Bruyère empruntait quelque chose à l'esprit de Sénèque. Mme de Sévigné étudiait Tacite; et cette main délicate et légère, qui savait décrire avec des expressions si vives et si durables les scandales passagers de la cour, saisissait les crayons de l'éloquence et de l'histoire pour honorer la vertu de Turenne. Quelquefois une idée perdue dans l'antiquité devenait le fondement d'un monument immortel. Bossuet avait entrevu dans saint Augustin et dans Paul Orose le plan, la suite, la vaste ordonnance de son *Histoire universelle;* et, maître d'une grande idée indiquée par un siècle barbare, il la déployait à tous les yeux avec la majesté d'une éloquence pure et sublime. Mêlant ainsi les lueurs hardies d'une civilisation irrégulière et la pompe d'une société polie, il était à la fois Démosthène, Chrysostome, Tertullien, ou plutôt il était lui-même; et des sources fécondes où puisait son génie, rassemblant les eaux du ciel et les torrents de la montagne, il faisait jaillir un fleuve qui ne portait que son nom.

Vive expression des temps modernes et reproduction originale de l'antiquité dans ses âges divers, voilà donc les deux caractères distinctifs et dominants que nous présente le génie du XVIIe siècle.

::::::::::::::::::::::

Saint-Marc Girardin
1801-1873

DE LA NATURE DE L'ÉMOTION DRAMATIQUE

La sympathie que l'homme sent pour l'homme est la cause du plaisir que donnent les arts qui procèdent de l'imitation de la nature humaine. C'est par là que nous aimons les statues et les tableaux. Mais c'est au théâtre surtout que cette sympathie s'exerce et se développe, parce que nulle part l'imitation de la nature humaine n'est poussée plus loin. Au théâtre, nous ne voyons pas seulement la forme et la figure de l'homme, nous voyons les mouvements de son cœur. Nous trouvons un plaisir de curiosité morale à observer nos semblables, à voir comment ils vivent et comment ils agissent, à plaindre leurs malheurs s'ils sont malheureux et à rire de leurs défauts, s'ils sont ridicules. Le théâtre satisfait à ce sentiment par la comédie qui plaît à la malignité de l'homme et par la tragédie qui excite sa pitié; non pas que l'homme aime le malheur d'autrui, mais il aime la pitié qu'il en éprouve et, comme au théâtre, la souffrance des personnages n'a rien de réel, il jouit à son aise de son émotion. L'âme se fait un plaisir de l'agitation que lui donne le spectacle des passions humaines, et un plaisir d'autant plus doux qu'elle sait que ces passions ne sont qu'une image et qu'une illusion qu'elle croit sans dangers. Ces sentiments impétueux qui poussent au crime les héros tragiques, ces amours qui font leur joie et leur tourment, nous émeuvent et nous attendrissent sans nous inquiéter. Nous nous rassurons, sachant fort bien que nous ne sommes pas en jeu dans les périls de ce genre, et nous jouissons sans scrupule de la vue et du voisinage de ces passions, qui, comme le dit fort bien Nicole, sont tournées en plaisirs. Il y a cependant, dans cette jouissance, quelque chose de dangereux; et ce que reprochent au théâtre les prédicateurs et les moralistes, Bossuet, Nicole, J.-J. Rousseau, c'est de croire qu'en amollissant l'âme, il ne la corrompt point et qu'en remuant à plaisir le levain des passions, il ne les fait pas fermenter.

::::::::::::::::::::

Nisard
1806-1888

LES QUATRE SORTES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE

(VILLEMAIN, SAINTE-BEUVE, SAINT-MARC GIRARDIN, NISARD)

Si je ne suis pas dupe d'un vain désir de distinguer, il y a eu, de notre temps, quatre sortes de critique littéraire. La première est comme une partie nouvelle et essentielle de l'histoire générale. Les révolutions de l'esprit, les changements du goût, les chefs-d'œuvre en sont les événements; les écrivains en sont les héros. On y fait voir l'influence de la société sur les auteurs, des auteurs sur la société : c'est proprement l'histoire des affaires de l'esprit.

La seconde sorte de critique est à la première ce que les mémoires sont à l'histoire. Elle s'occupe plus de la chronique des lettres que de leur histoire, et elle fait plus de portraits que de tableaux. Pour elle, tout auteur est un type, et aucun type n'est méprisable. Aussi ne donne-t-elle pas de rangs; elle se plaît à ces talents aussi divers que les visages. Elle est plus poétique que philosophique, car la philosophie s'attache aux ressemblances, aux lois générales de l'esprit; la poésie, c'est le sentiment des variétés de la vie individuelle. Pour le fond comme pour la méthode, cette critique est celle qui s'éloigne le plus de la forme de l'enseignement et qui a l'allure la plus libre. La pénétration qui ne craint pas d'être subtile, la sensibilité, la raison, pourvu qu'elle ne sente pas l'école, le caprice même à l'occasion, le fini du détail, l'image transportée de la poésie dans la prose, telles en sont les qualités éminentes. En lisant certaines *Causeries* sur des lettrés illustres, on pense à Plutarque, et on le retrouve.

La troisième sorte de critique n'est ni une histoire, ni une galerie de portraits; elle choisit, parmi tous les objets d'étude qu'offrent les lettres, une question qu'elle traite à fond, en prenant grand soin de n'en avoir pas l'air. S'agit-il, par exemple, de l'usage des passions dans le drame, elle recueille dans les auteurs dramatiques les plus divers et les plus inégaux les traits vrais ou spécieux dont ils ont peint une passion; elle compare les morceaux, non pour donner des rangs, mais pour faire profiter de ces rapprochements la vérité et le goût; elle y ajoute ses propres pensées et, de ce travail de comparaison et de critique, elle fait ressortir quelque vérité de l'ordre moral. C'est là son

objet : tirer des lettres un enseignement pratique, songer moins à conduire l'esprit que le cœur, prendre plus de souci de la morale que de l'esthétique. C'est de la littérature comparée qui conclut par de la morale.

J'éprouve quelque embarras à définir la quatrième sorte de critique. Celle-ci se rapproche plus d'un traité ; elle a la prétention de régler les plaisirs de l'esprit, de soustraire les ouvrages à la tyrannie du *chacun son goût*, d'être une science exacte, plus jalouse de conduire l'esprit que de lui plaire. Elle s'est fait un idéal de l'esprit humain dans les livres ; elle s'en est fait un du génie particulier de la France, un autre de sa langue ; elle met chaque auteur et chaque livre en regard de ce triple idéal. Elle note ce qui s'en rapproche : voilà le bon ; ce qui s'en éloigne : voilà le mauvais. Si son objet est élevé, si elle ne fait tort ni à l'esprit humain, qu'elle étudie dans son imposante unité, ni au génie de la France, qu'elle veut toujours montrer semblable à lui-même, ni à notre langue, qu'elle défend contre les caprices de la mode, il faut avouer qu'elle se prive des grâces que donnent aux trois premières sortes de critique la diversité, la liberté, l'histoire mêlée aux lettres, la beauté des tableaux, la vie des portraits, les rapprochements de la littérature comparée. J'ai peut-être des raisons personnelles pour ne pas mépriser ce genre, j'en ai plus encore pour le trouver difficile et périlleux.

Sainte-Beuve
1804-1869

LA MÉTHODE NATURELLE EN LITTÉRATURE

La littérature, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation ; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers : tel arbre, tel fruit. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale.

Avec les Anciens, on n'a pas les moyens suffisants d'observation. Revenir à l'homme, l'œuvre à la main, est impossible dans la plupart des cas avec les véritables Anciens, avec ceux dont nous n'avons la statue qu'à demi brisée. On est donc réduit à commenter l'œuvre, à l'admirer, à rêver l'auteur et le poète à travers. On peut refaire ainsi des figures de poètes ou de philo-

sophes, des bustes de Platon, de Sophocle ou de Virgile, avec un sentiment d'idéal élevé, c'est tout ce que permet l'état des connaissances incomplètes, la disette des sources et le manque de moyens d'information et de retour. Un grand fleuve, et non guéable dans la plupart des cas, nous sépare des grands hommes de l'antiquité. Saluons-les d'un rivage à l'autre.

Avec les modernes, c'est tout différent, et la critique, qui règle sa méthode sur les moyens, a ici d'autres devoirs. Connaître et bien connaître un homme de plus, surtout si cet homme est un individu marquant et célèbre, c'est une grande chose et qui ne saurait être à dédaigner.

L'observation morale des caractères en est encore au détail, aux éléments, à la description des individus et tout au plus de quelques espèces : Théophraste et La Bruyère ne vont pas au delà. Un jour viendra, que je crois avoir entrevu dans le cours de mes observations, un jour où la science sera constituée, où les grandes familles d'esprits et leurs principales divisions seront déterminées et connues. Alors, le principal caractère d'un esprit étant donné, on pourra en déduire plusieurs autres. Pour l'homme, sans doute, on ne pourra jamais faire exactement comme pour les animaux ou pour les plantes; l'homme moral est plus complexe : il a ce qu'on appelle liberté et qui, dans tous les cas, suppose une grande mobilité de combinaisons possibles. Quoi qu'il en soit, on arrivera avec le temps, j'imagine, à constituer plus largement la science du moraliste. Elle en est aujourd'hui au point où la botanique en était avant Jussieu et l'anatomie comparée avant Cuvier, à l'état pour ainsi dire anecdotique. Nous faisons pour notre compte de simples monographies, nous amassons des observations de détail; mais j'entrevois des liens, des rapports, et un esprit plus étendu, plus lumineux et resté fin dans le détail, pourra découvrir un jour les grandes divisions naturelles qui répondent aux familles d'esprits.

Mais même, quand la science des esprits serait organisée comme on peut de loin le concevoir, elle serait toujours si délicate et si mobile qu'elle n'existerait que pour ceux qui ont une vocation naturelle et un talent d'observer : ce serait toujours un art qui demanderait un artiste habile, comme la médecine exige le tact médical dans celui qui l'exerce, comme la philosophie devrait exiger le tact philosophique chez ceux qui se prétendent philosophes, comme la poésie ne veut être touchée que par un poète.

Je suppose donc quelqu'un qui ait ce genre de talent et de facilité pour entendre les groupes, les familles littéraires (puisqu'il s'agit dans ce moment de littérature) ; qui les distingue presque à première vue, qui en saisisse l'esprit et la vie, dont ce soit véritablement la vocation; quelqu'un de propre à être un bon naturaliste dans ce champ si vaste des esprits.

S'agit-il d'étudier un homme supérieur ou simplement distingué par ses productions, un écrivain dont on a lu les ouvrages et qui vaille la peine d'un examen approfondi ? Comment s'y prendre, si l'on veut ne rien omettre d'important et d'essentiel à son sujet, si l'on veut sortir des jugements de l'ancienne rhétorique, être le moins dupe possible des phrases, des mots, des beaux sentiments convenus et atteindre au vrai comme dans une étude naturelle ?

Il est très utile d'abord de commencer par le commencement et, quand on en a les moyens, de prendre l'écrivain supérieur ou distingué dans son pays natal, dans sa race. Si l'on connaissait bien la race physiologiquement, les ascendants et ancêtres, on aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits; mais le plus souvent cette racine profonde reste obscure et se dérobe. Dans les cas où elle ne se dérobe pas tout entière, on gagne beaucoup à l'observer.

On reconnaît, on retrouve à coup sûr l'homme supérieur, au moins en partie, dans ses parents, dans sa mère surtout, cette parente la plus directe et la plus certaine, dans ses sœurs aussi, dans ses frères, dans ses enfants mêmes. Il s'y rencontre des linéaments essentiels qui sont souvent masqués, pour être trop condensés ou trop joints ensemble, dans le grand individu; le fond se retrouve, chez les autres de son sang, plus à nu et à l'état simple; la nature toute seule a fait les frais de l'analyse.

Quand on s'est bien édifié, autant qu'on le peut, sur les origines, sur la parenté immédiate et prochaine d'un écrivain éminent, un point essentiel est à déterminer, après le chapître de ses études et de son éducation : c'est le premier milieu, le premier groupe d'amis et de contemporains dans lequel il s'est trouvé au moment où son talent a éclaté, a pris corps et est devenu adulte. Le talent, en effet, en demeure marqué, et, quoi qu'il fasse ensuite, il s'en ressent toujours.

Il n'importe pas seulement de bien saisir un talent au moment du coup d'essai et du premier éclat, quand il apparaît tout formé et plus qu'adolescent, quand il se fait adulte ; il est un

second temps non moins décisif à noter, si l'on veut l'embrasser dans son ensemble : c'est le moment où il se gâte, où il se corrompt, où il déchoit, où il dévie.

S'il est juste de juger un talent par ses amis et ses clients naturels, il n'est pas moins légitime de le juger et le contre-juger (car c'est bien une contre-épreuve en effet), par les ennemis qu'il s'attire sans le vouloir, par ses contraires et ses antipathiques, par ceux qui ne le peuvent instinctivement souffrir.

Rien ne sert mieux à marquer les limites d'un talent, à circonscrire sa sphère et son domaine, que de savoir les points justes où la révolte contre lui commence. Cela même, dans le détail, devient piquant à observer : on se déteste quelquefois toute sa vie dans les Lettres sans s'être jamais vus. L'antagonisme des familles d'esprits achève ainsi de se dessiner.

IV. — LE ROMAN

Plus encore que le siècle de la poésie, le XIXe siècle est par excellence le siècle du roman. Comme l'a remarqué M. Paul Morillot, il s'ouvre par des romans, ceux de Chateaubriand, et il se termine par des romans; et si, entre ce commencement et cette fin, il y a eu toute une admirable et puissante floraison poétique, ce n'a pas été du moins au préjudice du roman, qui l'a provoquée à sa naissance et qui l'a recueillie expirante : c'en a été plutôt comme un dédoublement triomphal. Sauf Béranger, Casimir Delavigne, Brizeux, on peut dire que tous les poètes de la période qui nous occupe comptent au moins un roman dans leur œuvre, et Brizeux lui-même ne donna-t-il pas à *Marie* le sous-titre de « roman » ? Le roman est partout, se prête à tout, voire à l'économie politique avec Louis Reybaud et son caustique *Jérôme Paturot* (1843), à la zoologie « passionnelle » avec Toussenel et à la botanique sentimentale avec Rodolphe Töpffer.

*Le roman autobiographique. Lamartine *, Sainte-Beuve **. — Le roman autobiographique n'a cependant pas épuisé toute sa vertu avec *René*, *Corinne*, *Obermann*, *Adolphe*, etc., et, dans la seconde période du siècle, *les*

Confidences, *Arthur*, *Volupté*, *la Confession*, *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, etc., sont des produits de la même veine égoïste et maladive.

Des épisodes romanesques (*Lucy*, *Geneviève*, *Raphaël*, *Graziella*, etc.) que Lamartine a brodés sur la trame des *Confidences* (1849) et des *Nouvelles confidences* (1851), il faut retenir surtout *Raphaël* et *Graziella* : *Raphaël*, à titre de document sur les relations de Lamartine et de Mme Charles et bien que ce délayage du *Lac* soit souvent pénible ; *Graziella*, pour le parfum d'antiquité qui se dégage de cette églogue marine où le poète, par exception, ne s'est pas donné le beau rôle dans le récit de son aventure avec une petite corailleuse de Procida (qui était en réalité une cigarière napolitaine).

Nous ne savons exactement ce qu'eût été *Arthur*, le roman que Sainte-Beuve, en 1830, projetait d'écrire avec Ulric Guttinguer et où celui-ci se résigna à ne verser que sa mélancolie personnelle et le « récit d'une vie de passions bien déplorables » ; mais il est permis de croire qu'une bonne part de ce qu'y voulait mettre le premier de ces auteurs a passé dans *Volupté* (1834). « Le véritable objet de ce livre, dit Sainte-Beuve, est l'analyse d'un penchant, d'une passion, d'un vice même, et de tout ce côté de l'âme que ce vice domine et auquel il donne le ton, du côté languissant, oisif, attachant, secret et privé, mystérieux et furtif, rêveur jusqu'à la subtilité, tendre jusqu'à la mollesse, *voluptueux* enfin. » On pourrait dire plus simplement que *Volupté*, c'est la crise de Sainte-Beuve romantique, amoureux et mystique. Il souffre tout ensemble dans sa foi littéraire, sa foi sentimentale et sa foi religieuse, et le livre, à distance, si emphatique et alambiqué qu'il soit et quand on sait comme Sainte-Beuve sortit de cette crise trempé de scepticisme pour la vie, est intéressant à consulter moins comme une confession que comme un testament.

A. de Musset : la Confession, les Contes.* — Dans *la Confession d'un enfant du siècle* (1836), c'est George Sand

qui est peinte sous le nom de Brigitte Pierson, Pagello sous celui de Smith et Musset lui-même sous le prénom d'Octave. L'œuvre manque d'équilibre, de proportion. Au récit, fortement dramatisé, d'une aventure sentimentale qui n'a d'intérêt que par la notoriété de ses héros, Musset a donné un portique d'épopée. Et, sans doute, le portique n'est pas sans beauté. Néanmoins, Musset y a singulièrement exagéré le mal de ces enfants du siècle, « conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours » et qui, devenus adultes au moment où se fermait le cycle impérial, ne trouvèrent plus d'autre emploi à leur activité que « dans l'affectation du désespoir », le scepticisme, la débauche et le suicide. L'histoire proteste contre cette généralisation excessive d'un mal qui, si profond fût-il en certaines âmes nourries de *René* et d'*Obermann*, n'empêcha ni la magnifique floraison littéraire et artistique de la Restauration, ni le réveil de la tribune française, ni les enthousiasmes généreux du philhellénisme européen.

Et l'on peut aussi regretter, dans les premières pages de la *Confession*, l'abus des apostrophes et des métaphores, un ton perpétuellement tendu, le recours aux procédés plus oratoires que poétiques de ce genre hybride et faux qu'on appelle le poème en prose et dont toutes les manifestations, de *Télémaque* aux *Martyrs*, comptent pour autant d'échecs. Telle quelle, la *Confession* occupe une grande place dans l'œuvre de Musset et son emphase, sa prolixité ne prévalent pas contre son évidente sincérité.

Musset, outre ce roman, a écrit des *Contes et Nouvelles* (1837-1853), remarquables par l'aisance du tour, la finesse des analyses et la qualité du sentiment. Le plan en est assez lâche sans doute (mais on sait que Musset, écrivain sensitif et tout de premier jet, ne pouvait s'assujettir à aucune discipline et qu'il laissait aller sa plume la bride sur le cou, au risque, comme il en convenait lui-même, « d'être à la fois trop court, trop long et décousu ») et la trame un peu mince : on n'en admirera que davantage l'ingéniosité de

l'auteur pour étoffer son intrigue par d'heureuses péripéties, des pensées fines, de poétiques descriptions comme celle de la vallée de Montmorency au clair de lune, dans *Frédéric et Bernerette*. Les *Contes et Nouvelles* méritent d'ailleurs notre attention à un autre titre : dans quelques-unes de ces jolies bluettes, Alfred de Musset, pour la première fois, semble avoir voulu sortir de lui-même et peindre des caractères et des événements qui ne fussent point à l'image de sa vie. Le fermier-général Godeau, par exemple, dans *Croisilles*, est bien un financier de l'ancien régime ; La Bretonnière, dans *le Secret de Javotte*, a toute la morgue, le sans-gêne et la grossière carrure qui conviennent à un hobereau. Et, si le bonhomme Piédeleu, dans *Margot*, ne ressemble guère au père Fouan de *la Terre*, il est peut-être plus près de la vérité en paysan de la Beauce qui ne trouvait au monde « que trois choses dignes d'admiration : le clocher de Chartres, une belle fille, un beau champ de blé » et dont l'ignorance n'empêchait point que « quand, par le soleil de midi, à l'heure où les laboureurs se reposent, il sortait de la basse-cour pour dire bonjour à ses moissons, les blés se tinssent plus droits et plus fiers que de coutume, le soc des charrues fût plus étincelant ».

Le roman idéaliste : George Sand. — Après un début sans grand intérêt, en collaboration avec Jules Sandeau : *Rose et Blanche ou la Comédienne et la Religieuse* (1831), George Sand* publie, en 1832, son premier livre personnel : *Indiana*, qui est sa propre histoire de femme mal mariée et incomprise. *Valentine*, la même année, répète la même histoire, en en variant les épisodes, et *Jacques* (1834), en changeant le sexe de l'héroïne. On peut voir le couronnement anticipé de cette trilogie subjective dans *Lélia* (1833), « somme des thèmes qui avaient cours dans le roman personnel et dans la poésie lyrique d'alors » (René Doumic) : thème de la vertu éducatrice de la passion, thème de la mélancolie, thème de la nature, thème du doute, thème de la désespérance, etc. Mais, cette fois, Lélia est-elle bien encore George Sand ? « Non, répond M. Doumic, ce n'était

pas elle. Elle était, elle, bien portante ; elle croyait à la vie, à la bonté des choses et à l'avenir de l'humanité, comme faisaient, vers le même temps, Victor Hugo et Dumas père, ces autres forces de la nature. Une âme étrangère à la sienne entrait en elle, et c'était l'âme romantique. Avec cette magnifique puissance de réceptivité qui est en elle, elle accueille tous les souffles venant des quatre coins du romantisme. Elle les répercute avec une ampleur, une profondeur de sonorité, une richesse d'orchestration inouïes. Désormais, à toutes les voix masculines qui s'étaient élevées pour maudire la vie, une voix de femme s'ajoutait — et elle les dominait ! Dans l'évolution psychologique de George Sand, *Lélia* est cela même : c'est le début de l'envahissement de l'âme de George Sand par le romantisme. » Son coup de passion pour Alfred de Musset, puis ses diverses liaisons avec Liszt, Chopin, etc. (car elle a « connu », au sens biblique, un bon tiers des grands hommes du siècle) achèvent et fortifient l'emprise (*Léone Léoni, Mauprat, la Dernière Aldini*, etc.) : elle ne s'appartiendra plus jusqu'à l'*Histoire de ma vie* (1854). Entre temps, Michel de Bourges, Pierre Leroux et Barbès la convertiront à la république, Jean Reynaud au dogme de la préexistence et de la survivance astrale, et ce sera tout au moins « un acheminement dans la voie qui va faire passer l'écrivain du mode personnel au mode impersonnel ». Toute chaude de leurs leçons, la voilà qui entame la série de ses romans socialistes et mystico-humanitaires : *Spiridion* (1838), *les Sept cordes de la lyre, le Compagnon du tour de France, Consuelo, la Comtesse de Rudolstadt, le Meunier d'Angibault, le Péché de M. Antoine* (1847) qui ferme le cycle. Cependant et dans quelques-uns de ces livres et des précédents (*Mauprat, le Meunier d'Angibault*), on pouvait relever déjà une certaine prédilection pour les paysages du

George Sand.

Berry et de la Marche où George Sand a passé sa jeunesse et au milieu desquels elle aime encore « se retremper ». Cette prédilection deviendra une véritable tendresse dans *Jeanne* (1844) et qui envahira bientôt tout son cœur, car elle est incapable de se donner à moitié, si elle n'est jamais longue à se reprendre, et, après les hommes, c'est le Berry, Nohant, la Vallée Noire qui règneront despotiquement sur elle. A ce commerce intime avec la Nature, nous devrons les chefs-d'œuvre qui s'appellent *François le Champi* (1844), *la Mare au Diable* (1846), *la Petite Fadette* (1848), *les Maîtres sonneurs* (1852). Son génie semble fixé. Mais il y a chez elle un besoin de renouvellement perpétuel et ses « paysanneries » n'auront été qu'une halte rafraîchissante, un bain de réalisme, au sortir duquel, allégée tout au moins de ses utopies humanitaires, elle se lancera dans une dernière et éblouissante carrière, multipliant les œuvres de tous les genres : romans à thèse, comme *Mlle de la Quintinie* (1868); romans psychologiques, comme *la Confession d'une jeune fille* (1865); romans historiques mêmes, comme *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1858), ou simples romans tout courts, qui ne visent qu'à plaire et à émouvoir, comme *Montrevêche* (1855), *le Marquis de Villemer* (1860), *Jean de la Roche* (1861), *Cadio* (1868), *Flavie*, etc., etc. La mort seule lui fait tomber la plume des mains.

Dans l'ensemble, on peut dire que la substance profonde des romans de Mme Sand, ou plutôt le grand personnage invisible et symbolique qui les conduit en secret, c'est l'amour, l'amour libre, indépendant et souverain, qui rompt la digue des « convenances », des préjugés et des institutions, assez puissant d'ailleurs pour unir et fondre les classes par le simple mariage d'une fille noble avec un ouvrier ou réciproquement et réduire la question sociale à une question d'alcôve. George Sand était si bonne qu'elle réconciliait dans son cœur tout ce qui s'oppose ou s'ignore et qu'elle abolissait les plus irréductibles distinctions de l'univers. Magnifique écho des passions anarchiques de son temps, elle a retenti au delà de nos frontières sur les Ibsen, les Tolstoï, les Bjœrnson et, par eux, sur le « théâtre

d'idées » du XXe siècle, inspiré de ces exotiques et voué à l'exaltation de l'individualisme sous toutes ses formes. Si flatteur que soit ce prolongement de vibration, il est permis de n'en savoir qu'un gré médiocre à George Sand. Et le fait est que son œuvre n'a de vraies racines dans la sensibilité nationale que celles que lui donne son amour de la nature et d'une certaine nature, nettement déterminée, enclose aux « traînes » et aux « charrières » du Berry. En un mot, si George Sand a établi quelque part la certitude de son immortalité, c'est dans *François le Champi*, *la Petite Fadette*, *la Mare au Diable* et *les Maîtres sonneurs ;* elle a mis en scène le paysan du Centre, frugal et endurant, soutenu et ennobli d'antiques disciplines, simple, doux et fort dans ses sentiments (et peut-être est-ce là une face de cette réalité que d'autres nous ont montrée plus âpre et voisine de l'animalité) ; elle a été, par la vertu de son exemple, la bonne fée qui a réveillé définitivement l'âme des provinces françaises, « conservatoire de notre génie national » (Sully-Prudhomme), et suscité, avec Nodier, Gérard de Nerval, Brizeux, Emile Souvestre (*les Derniers Bretons* (1835), *le Foyer breton*, etc.), ce grand mouvement de renaissance provinciale négligé par la plupart des historiens et dont nous étudierons les manifestations au cours de la période suivante.

Autres romanciers idéalistes. — A George Sand se rattachent encore peu ou prou quelques écrivains de cette époque qu'on groupe d'habitude sous l'étiquette de romanciers idéalistes et qui furent surtout des romanciers « romanesques ».

Les plus notoires sont : Henri de Latouche, « brillanté et lascif » (Sainte-Beuve) dans *Fragoletta* ; Mme Ancelot (*Gabrielle*, *Émerance*, *Renée de Varville*, etc.) ; Roger de Beauvoir (*le Café Procope*, *la Lescombat*, etc.) ; Paulin Limayrac (*l'Ombre d'Eric*) ; Mme de Girardin (*le Lorgnon*, *Contes d'une vieille fille*, etc.) ; Édouard Ourliac (*Suzanne*, *Hubert Talbot*, etc.) ; Mme d'Agoult (*Hervé*), « la Corinne du quai Malaquais », plus connue sous son pseudonyme de Daniel Stern et comme auteur de pensées que comme romancière ; Jules Janin (*l'Ane mort*, qui n'est à vrai dire, comme *les Jeune-France* de Gautier, qu'une parodie du

« genre frénétique », *Contes fantastiques, le Chemin de traverse, la Religieuse de Toulouse*, etc.); Gavarni, qui, dans *Michel*, a dessiné un « type de jeune femme parfaitement observé, âme malade des préjugés de l'éducation et du faux idéal qui flottait dans l'air à cette époque » (Sainte-Beuve); Gérard de Nerval*, le plus nuancé des romantiques, cerveau charmant guetté par la folie, poète en qui s'annonce Baudelaire, prosateur qui, dans sa traduction de *Faust*, donne à Gœthe l'impression d'un créateur et, dans ses romans : *la Main de gloire, Aurélia, les Filles du feu*, surtout la délicieuse *Sylvie*, n'a pas son égal pour la grâce du tour, la sobriété du trait, le choix des images, la pénétration intime et pourtant discrète des paysages de France et de l'âme populaire; Xavier Saintine, dont la *Picciola* (1836) triomphe du sentimentalisme honnête, histoire des amours d'un prisonnier et d'une fleur, fut traduite dans toutes les langues et valut à son auteur une célébrité qui surprend un peu aujourd'hui; Alphonse Karr, l'humoriste des *Guêpes*, journaliste facile et spirituel autant que romancier échevelé et macabre dans *Sous les tilleuls* (1832); Frédéric Soulié, de qui personne ne lit plus guère *les Deux cadavres, les Mémoires du Diable* (1837), ni tant d'autres romans « frénétiques » où toute la France palpita, et qui rencontra une fois, dans *le Lion amoureux* (1839), un sujet simple et fort et une langue appropriée à la délicatesse des sentiments; Léon Gozlan, conteur ingénieux, mais un peu vulgaire de ton (*le Notaire de Chantilly, Aristide Froissard, les Émotions de Polydore Marasquin*, etc.); Méry, inépuisable de verve marseillaise dans *Héva, les Nuits d'Orient, le Bonheur d'un millionnaire, Un amour au sérail*, etc.; Xavier Marmier, voyageur, importateur et adaptateur des légendes scandinaves dans ses *Fiancés du Spitzberg* et ses *Nouvelles danoises;* Édouard Corbière, qui introduisit l'observation dans le « roman maritime »; Claude Tillier, dont *Mon oncle Benjamin* pourrait soutenir, à l'estime de Félix Pyat, la comparaison avec les meilleurs contes de Diderot et de Voltaire; Gabriel Ferry, dont *Costal l'Indien* et *le Coureur des bois* (1850) égalent plus sûrement les chefs-d'œuvre de Cooper; Amédée Achard, romancier élégant, abondant et varié, qui a effleuré tous les genres et s'est surtout distingué dans le roman de mœurs mondaines (*les Petits-fils de Lovelace, l'Eau qui dort, Mme de Sarens, le Duc de Carlepont*, etc.), où il a fait preuve d'une observation fine et d'une louable préoccupation de l'idée morale; Jules Sandeau* enfin, à qui George Sand prit la moitié de son nom et qui, joignant à « un goût très

vif pour le romanesque » et à « de très précieux dons d'analyse psychologique » une sorte de « verve gauloise et molièresque », évoque lui-même, dans *Mme de Sommerville* (1834), *Marianna* (1839), *le Docteur Herbeau* (1841), *Mlle de la Seiglière* (1848), son chef-d'œuvre, *Sacs et parchemins* (1851), *la Maison de Penarvan* (1858), etc., « l'idée d'un George Sand à l'imagination moins vagabonde, au génie moins facile et moins universel, mais aussi plus observateur, plus attentif, peintre plus exact, écrivain plus habile » (Morillot).

Maurice de Guérin *. — Ce fut cette même George Sand qui révéla au public lettré, en 1840, la « merveille » du *Centaure*, fragment d'un poème en prose que son ambiguité permet à la rigueur de rattacher au roman. Il ne semble point cependant qu'au moment de la publication de ce chef d'œuvre malheureusement inachevé (Guérin était mort l'année précédente, à vingt-neuf ans), la critique, et Sainte-Beuve non plus que George Sand, aient discerné la grande nouveauté qu'il apportait. Les écrivains romantiques, à qui l'on fait honneur d'avoir découvert le sentiment de la nature, n'ont jamais compris la nature que comme un prolongement de leur « moi » et n'en ont rendu que des aspects particuliers. « Hugo, Sand, dit M. Henri Clouard, décrivirent de beaux détails. Pour Lamartine, qui n'a jamais composé, au cours de ses longues descriptions, quelque figure achevée, la nature n'est guère qu'un prétexte : un pressentiment de Dieu ». Seul « Chateaubriand anime et humanise de très beaux paysages et même s'efface afin qu'ils se détachent, se déploient librement, existent pour eux-mêmes : le grand Être commence de rassembler ses forces dispersées ; et l'on se souvient alors des grandes figures d'André Chénier (*l'océan éternel où bouillonne la vie*). Toutefois ni Chénier, ni Chateaubriand, ni Rousseau, ni aucun autre n'ont essayé de saisir la nature en son tout, d'en retirer un sentiment assez profond pour mériter d'être appelé philosophique, enfin d'atteindre à la force invisible, mais centrale, permanente, réglée par des lois. Telle fut précisément la réussite de Guérin. L'auteur du *Centaure* a exprimé la nature dans son unité et dans sa

plénitude. » — Ne le séparons point de sa sœur, Eugénie de Guérin, qui fut comme la face féminine et chrétienne du génie fraternel. Le *Journal* d'Eugénie, ses *Lettres*, quand ils n'aideraient pas au commentaire de Maurice, vaudraient encore par eux-mêmes. Une spiritualité douce y est répandue sur de fins paysages et des sentiments pleins de fraîcheur ou de mélancolie.

Le roman historique : Alfred de Vigny *. — Le roman historique est une conquête du romantisme, car il est difficile d'accorder ce nom aux fictions en l'air de La Calprenède, de Mlle de Scudéry et de Mme de Tencin. Il nous venait de l'étranger par Walter Scott. Alfred de Vigny en fit la théorie dans ses *Réflexions sur la vérité dans l'art* qu'il plaça en tête de la dixième édition de son *Cinq-Mars*. Il y posait en principe que, si le rôle de l'historien consiste à ramasser le butin toujours incomplet des réalités passées, celui de l'artiste consiste à ranimer, même à l'aide de la légende, les grandes figures disparues et à leur donner une existence idéalement aussi vraie que celle qu'ils ont effectivement vécue.

Théorie contestable et dont Vigny fut la première victime. Le succès de *Cinq-Mars* (1826) fut sans doute très vif et effaça tout de suite les essais de Dinocourt, de Sismondi, de Balzac lui-même dans *l'Héritière de Birague* et *Clotilde de Lusignan*. On admira fort, pour son pittoresque et sa « vérité », la reconstitution du milieu et des mœurs. Mais une réaction ne tarda pas à se dessiner contre les étranges libertés que prenait l'auteur avec les personnages eux-mêmes ; il est bien certain, par exemple, que le Richelieu de *Cinq-Mars* n'est que la caricature du Richelieu de l'histoire. Toute l'œuvre s'en trouve viciée à la base. Vigny fut plus heureux dans *Stello* (1832), épisode de la Terreur, et dans les nouvelles qu'il a rassemblées sous le titre de *Servitude et Grandeur militaires* (1835), où il évitait d'entrer en conflit avec des personnages historiquement « fixés » et pouvait déployer à l'aise toute sa force de pathétique sombre. Un roman posthume, *Daphné*, qui met

en scène Julien l'Apostat, ne nous fut révélé qu'en 1913. « *Daphné*, dit M. Jean Aicard, c'est l'œuvre inachevée à laquelle revenait sans cesse ce moine laïque, dans sa cellule de Maine-Giraud, aux heures de nuit où il se retrouvait face à face avec le Mystère. » Chose curieuse et qui n'étonne qu'à demi cependant chez cet homme qui anticipait par tant de côtés sur son temps, le problème qu'y agitait Vigny « est celui-là même qui préoccupe le plus notre France actuelle : « Il faut avant tout sauver la morale » (Aicard). Mais, si un esprit supérieur peut concevoir une morale indépendante des religions, le peuple est-il apte au même effort, peut-il se plier aux prescriptions d'une morale qui ne s'appuie plus sur l'autorité de la parole divine et dont l'observance n'est assurée par aucune sanction posthume? Julien le croit sincèrement; puis, quand il s'aperçoit de son erreur et qu'il n'a pu élever « les masses stupides et grossières » à la hauteur de son idéal philosophique, il prend la résolution d'aller se faire tuer en Perse et pousse en mourant le fameux : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

Mérimée. — Il est encore incertain si Mérimée * fut romantique ou si son seul amour de la mystification lui fit écrire *la Guzla, le Théâtre de Clara Gazul* et peut-être *la Chronique du règne de Charles IX* (1829), le plus important de ses récits historiques, mais où il n'y a d'historique que le cadre et les personnages secondaires de Charles IX et de Coligny. Tout le reste, héros et péripéties, est sorti du cerveau de Mérimée. La couleur locale y est distribuée sans excès, mais cependant avec une recherche évidente de l'effet. Et c'est un défaut qui ne se sentira plus dans les récits qui vont suivre et qui ont fait la célébrité de l'auteur ; *Tamango, Mateo Falcone, l'Enlèvement de la redoute* (1829) ; *la Partie de trictrac, le Vase étrusque, les Mécontents* (1830) ; *la Double méprise* (1833) ; *les Ames du Purgatoire* (1834) ; *la Vénus d'Ille* (1837) ; *Colomba* (1840) ; *Arsène Guillot* (1844) ; *Carmen* (1845) ; *l'Abbé Aubin* (1846). Sans doute Mérimée y montre un goût tout romantique de l'anecdote violente : il sait ce qu'une teinte de mystère

dans le récit ajoute à l'émotion du lecteur et il lui plaît d'étudier la passion dans les milieux, les époques et chez les êtres où, étant le moins assujettie aux convenances sociales, elle conserve quelque chose de sa fougue et comme de sa couleur primitive. Mais il subordonne toujours le pittoresque à la vérité psychologique ; il est tout classique par la fermeté du dessin, l'absence de préoccupation personnelle, la marche de l'action et sa hâte vers le dénouement, surtout la nerveuse sobriété du style, poussée à ce point de simplicité et comme de nudité que Flaubert l'accusera de n'être plus un style.

Prosper Mérimée.

Théophile Gautier. — Par là il s'oppose aux romantiques en général et à Théophile Gautier * en particulier, chez qui la forme l'emporte sur le fond. Dans ses romans, *les Jeune-France* (1838), *Mademoiselle de Maupin* (1835), *le Roman de la momie* (1858), *Spirite* (1866), *le Capitaine Fracasse* (1863), « l'action, dit Sainte-Beuve, n'est que secondaire ; c'est le détail, tout spirituel et pittoresque, qui est tout. Il paraît assez clairement que le romancier n'est pas pressé, qu'il ne tend pas au but, qu'il tourne le dos à cette forme de récit courante et naturelle qui n'intéresse que par le fond et qui se fait oublier. » Le chef-d'œuvre du genre est *le Capitaine Fracasse*, où, sur le thème du *Roman comique*, Gautier a prodigué, dans une évocation fantaisiste de la bohème littéraire et galante du XVIIe siècle, toutes les couleurs de sa prestigieuse palette et rivalisé de verve et de truculence avec ce Callot et cet Abraham Bosse, qu'il se proposait pour modèles et dont son texte ne voulait être que la « légende ».

Victor Hugo. — Le lyrisme, que Victor Hugo * porta au théâtre et qui l'empêcha d'y réussir, nous le retrouvons dans ces récits flamboyants, énormes et monstrueux : *Han*

d'Islande (1823), *Bug-Jargal* (1825), *Notre-Dame de Paris* (1831), *les Misérables* (1862), *les Travailleurs de la mer* (1866), *l'Homme qui rit* (1869), *Quatre-vingt-treize* (1873), etc.

Les événements, les passions, les caractères y sont noyés dans la personnalité de l'auteur qui déborde jusque dans les personnages historiques. On ne sait qui parle, dans *Quatre-vingt-treize*, de Danton ou de Hugo; dans *les Misérables*, il est tour à tour l'évêque Myriel, Marius et Jean Valjean; dans *l'Homme qui rit*, Ursus et Gwynplaine; dans *Claude Gueux*, Claude Gueux lui-même. Il applique à ses romans l'esthétique de ses drames et, à la vérité, il ne fait pas de différence entre le roman et le drame : c'est tout un à ses yeux, sauf que, du drame au roman, les scènes, dit-il, deviennent « des tableaux dans lesquels la description supplée aux décorations et aux costumes ». Donc, même recherche du procédé antithétique. Le forçat Valjean et l'assassin Claude Gueux auront toutes les vertus : l'un incarnera la beauté morale poussée jusqu'au renoncement de soi; l'autre la probité, la « douceur », la justice. Pareillement le bossu Quasimodo incarnera l'amour éthéré, le bateleur Ursus la philanthropie, le dérisoire Gwinplaine l'éloquence, etc. Et, comme tout ce qui est bas ou vil est choisi par Hugo pour représenter une vertu ou un talent, de même tout ce qui est noble et sacré dans l'échelle sociale représentera un vice ou un ridicule : la duchesse Josiane incarnera la pourriture mondaine; l'archidiacre Frollo, la luxure, etc., etc. Ce n'est point tout et il faut, ici encore, que le grotesque entre en scène. On sait quel « rôle immense » lui assignait Hugo et qu'il pensait et déclarait que « c'est de la féconde union du type grotesque au type sublime que naît le génie moderne, si complexe, si varié dans ses formes, si inépuisable dans ses créations et bien opposé en cela à l'uniforme simplicité du génie antique ». Le grotesque a un autre avantage : il est un « moyen de contraste » et, à ce titre, « la plus riche source que la nature puisse envier à l'art ». Nous verrons donc à l'œuvre, une fois de plus, dans les romans de Hugo, comme dans ses drames, la postérité de Caliban et d'Adamastor : le

nain Habibrah dans *Bug-Jargal*, Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris*, Gwinplaine dans *l'Homme qui rit*, etc. Dominant ce musée Dupuytren de toute la hauteur de sa formidable stature, Han d'Islande fait un bruit de mâchoires à mettre en fuite les plus braves ; dans la grotte de Walderhog, qu'il partage avec l'Ours-Blanc, il ne se nourrit que de chair humaine et son breuvage habituel est le sang, coupé d'eau de mer et servi dans le crâne de ses victimes.

Quoi d'étonnant si, devant ces « monstres » qui peuplent les premiers romans de Hugo, Gœthe ait parlé de « créations d'un cerveau malade » ? A propos du meilleur de ces romans, *Notre-Dame de Paris*, il écrivait à Zelter le 21 juin 1831 : « *Notre-Dame de Paris* éblouit par les qualités que lui donne une étude attentive et bien mise à profit des mœurs, de la physionomie locale, des événements du passé ; mais, dans les personnages, il n'y a absolument aucune apparence de vie naturelle. Ce sont, hommes et femmes, des marionnettes incapables de vivre ; elles ont des proportions habilement conçues, mais, sur leur charpente de bois ou d'acier, ces poupées n'ont absolument que du rembourrage ; l'auteur les fait manœuvrer sans pitié, les tourne et les disloque dans les positions les plus bizarres, les torture, les fustige, déchire leur âme et leur corps et met en pièces et en morceaux ce qui, il est vrai, n'a aucune chair véritable. Et tout cela est l'œuvre d'un homme qui montre de grandes qualités d'historien éloquent et à qui on ne peut refuser une réelle puissance d'imagination, même quand il commet de pareilles abominations. » Par ces dernières lignes comme par les premières, Gœthe établissait la partie durable, neuve et belle, des romans de Hugo, auquel il ne faut demander ni vérité dans les caractères, ni finesse dans l'analyse des passions et des sentiments, mais de grandes et larges évocations de la vie des choses, des hors-d'œuvre touchants ou sublimes, comme la bataille de Waterloo, ce fragment d'épopée enchâssé dans *les Misérables*, ou la scène des enfants prisonniers dans *Quatre-vingt-treize*. Seulement est-ce encore là du roman ? On en

peut douter. La vaste fresque contemporaine, toute grouillante d'humanité, qui s'appelle *les Misérables* est peut-être le moins caduc des romans de Hugo et, débarrassée de sa partie apocalyptique, garderait encore une certaine puissance de pathétique. Peu s'en est fallu que Hugo n'ait réalisé là le type idéal du roman populaire, qu'Eugène Sue et Alexandre Dumas travaillaient à constituer au même temps, mais dans lequel ils n'apportaient aucun souci de style et seulement, celui-ci, la préoccupation de servir les doctrines antireligieuses ou antisociales dont il s'était fait le champion et celui-là, le simple besoin de s'amuser et d'amuser les autres.

Le roman-feuilleton. — Le roman historique méritait de mieux finir. Mais il est bien vrai que, dès l'origine, chez Vigny, il portait en lui sa propre condamnation et, par les libertés qu'il prenait avec l'histoire, s'ouvrait lui-même à toutes les entreprises.

C'est en 1838 que Francis Wey, polygraphe et philologue de l'École de Nodier, inaugura dans *la Presse*, avec *les Enfants du marquis de Gange*, « le système du roman-feuilleton ». Tout de suite les autres journaux emboîtèrent le pas. Le roman-feuilleton devint rapidement une puissance avec le vicomte d'Arlincourt, les Soulié, les Maquet, les Méry, les Gondrecourt, etc., surtout Paul de Kock, Eugène Sue, Alexandre Dumas père et Paul Féval.

Paul de Kock; Eugène Sue; Alexandre Dumas père; Paul Féval. — Paul de Kock a laissé une réputation équivoque. Ses pires audaces (*Gustave le mauvais sujet, la Pucelle de Belleville, la Fille aux trois jupons*, etc.) passeraient aujourd'hui pour des berquinades : si la littérature donne l'étiage des mœurs, ces gaudrioles plaident sérieusement en faveur de nos pères. — Eugène Sue, avant de se convertir au socialisme, avait payé son tribut au « mal du siècle » dans *Cécile* et *le Marquis de Létorières*. Sa célébrité date des *Mystères de Paris* (1842) qui ne comprennent pas moins de douze volumes. *Le Juif Errant* (1844-1845) n'en a que dix; mais *les Sept péchés capitaux* en ont seize et il n'y avait aucune raison pour qu'ils n'en eussent pas trente-six. Avec

l'imagination la plus extravagante et le style le plus boursouflé, Sue a jeté dans la circulation un certain nombre d'épigones, dont le plus fameux est Rodin, qui n'a pourtant pas plus de vérité que Rodolphe, Fleur-de-Marie ou le sergent Dagobert. — Il est impossible d'énumérer tous les romans d'Alexandre Dumas père *. Lui-même n'arrivait pas à en faire le compte et c'est que son nom, à partir de 1835, était devenu une raison sociale. Il n'est pas cependant que certains de ses romans ne portent sa marque personnelle (*les Trois Mousquetaires* (1844), suivis de *Vingt ans après* et du *Vicomte de Bragelonne*, *Monte-Cristo* (1845), *la Reine Margot*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, etc.). Certes la plume est lâche chez Dumas. La vérité historique est son moindre souci et, s'il lui faut faire parler Anne d'Autriche ou Mazarin, il ne s'embarrassera point pour leur prêter son propre charabia. Mais cette faculté d'expansion, ce « don de vie », qu'il apportait à la scène, le servaient encore dans le roman. Sa gaieté, son exubérance, son art d'embrouiller et de débrouiller les intrigues, un je ne sais quoi de gascon comme chez son d'Artagnan, une plume qui bondit plus qu'elle ne court, enfin la plus prodigieuse fécondité d'invention qui ait été, font passer, chez lui, sur le néant de l'observation, l'absence de syntaxe et de psychologie. On a dit qu'Alexandre Dumas fut le plus grand amuseur des lettres françaises et il fut encore à sa manière un vulgarisateur incomparable : le peu d'histoire qui meuble les cerveaux de nos contemporains, c'est par *les Trois Mousquetaires* et *la Reine Margot* qu'il y a pénétré. Sa vogue, quand celle de ses rivaux n'avait qu'un temps, ne s'est pas ralentie un seul jour et elle dure encore. — Il n'eut, en réalité, qu'un seul concurrent sérieux : Paul Féval. Si la première condition du roman

Alexandre Dumas père.

populaire n'avait été le mépris de la vraisemblance et la seconde la surcharge des événements, Féval eût pu faire figure dans les lettres. Il écrivait d'une plume vive, alerte et qui restait très française ; il y avait en lui quelque chose de l'heureux génie de son compatriote Le Sage. Les gros succès qu'il connut presque dès ses débuts avec *les Mystères de Londres* (1844), *les Compagnons du silence* et *le Fils du Diable* (1847) l'égarèrent sur sa vraie vocation. Il ne fut que l'auteur du *Bossu* et l'on passa devant *le Chevalier de Keramour, Chateaupauvre, Mme Gil-Blas, la Première aventure de Corentin Quimper*, sans remarquer ce qui s'y trouvait de grâce, de finesse et d'enjouement.

Un isolé : Stendhal. — Il y a plusieurs raisons pour considérer Stendhal * à part et ne le rattacher à aucun des groupes de romanciers qui précèdent ou qui suivent : la meilleure est qu' « un tour d'esprit très original et rendu plus original par une éducation très personnelle, voulut que ce soldat de Napoléon traversât son époque littéraire comme on traverse un pays étranger dont on ne sait pas la langue, — sans être compris » (Paul Bourget). Stendhal, dit encore M. Bourget, « eut le dangereux privilège de s'inventer des sentiments sans analogue et de les raconter dans un style sans tradition. Les sentiments ne furent point partagés, et le style ne fut point goûté. » Il avait dit lui-même : « Je serai compris vers 1880. » Et c'est en 1882 que les *Essais de psychologie contemporaine* lui restituèrent la place qui lui revenait de droit dans l'histoire de la sensibilité française. On a de Stendhal, avec des fragments posthumes (*le Chasseur vert, Laniel*, etc.), trois romans publiés de son vivant : *Armance ou Quelques scènes d'un salon de Paris en 1827* (1827), qui n'est peut-être pas très dégagé de l'influence du temps et qu'il est permis de négliger, *le Rouge et le Noir, chronique de 1830* (1831) et *la Chartreuse de Parme* (1839), qui sont essentiellement personnels à l'auteur. Quelque préparation n'est point inutile pour les entendre et démêler, sous son aridité apparente, les secrètes nuances d'un style qui prétendait à se mouler sur celui du

Code civil. De même *le Rouge et le Noir* peut choquer qui s'en tiendrait au simple schéma de l'œuvre et n'irait pas plus loin que le fait de l'assassinat de Mme de Rênal par Julien Sorel. L'auteur prend ce moment pour faire un héros de Julien.

Et voilà le paradoxe apparent. Stendhal expliquera que « des énergies de premier ordre ont conduit cet homme à cette conception criminelle de lui-même et de la vie... que, dans un monde sans tradition, où chaque individu est l'artisan de sa propre fortune, l'excessive concurrence, jointe à l'excessif développement de la vie personnelle, cause des exaspérations d'orgueil qui, en temps de paix, mènent les plus forts caractères à de terribles abus de cette force » (Bourget). Bref, Julien n'est qu'un Bonaparte né trop tard, à qui ont manqué les circonstances ou seulement un théâtre plus vaste, et la faillite de son « arrivisme », comme nous dirions aujourd'hui, ne doit pas nous cacher les trésors d'énergie, de volonté froide et calculatrice, qu'il a dépensés pour « parvenir ».

Stendhal.

Telle paraît être, en dernière analyse, la pensée de Stendhal qui, aussi bien, s'identifiait avec son odieux et magnifique Julien. Il reste que ce livre cynique est un chef-d'œuvre de psychologie historique et sociale, de gradation pathétique, de poésie latente, muette et d'autant plus ensorcelante peut-être. Et pourquoi ne pas noter ce qu'il a de sombrement cornélien ? *La Chartreuse de Parme*, qu'on lui oppose et qu'on lui préfère même quelquefois, est plus accessible au commun des lecteurs. Rien n'y choque, au degré du moins où nous choquait *le Rouge et le Noir*, et le roman, mieux composé, a de très belles parties, notamment le récit de la bataille de Waterloo, dont Tolstoï s'est peut-être souvenu dans *Guerre et Paix*. Il s'en faut

cependant que le héros du livre, Fabrice del Dongo, égale en intensité Julien Sorel et, si la duchesse Sanseverina est une création qui fait honneur à Stendhal, elle n'efface pas dans notre souvenir la noble et touchante Mme de Rênal, ni même cette Mathilde de la Môle, qu'on peut accuser d'imprudence sans oser lui tenir rigueur des excès de sa sensibilité.

Le roman réaliste : Balzac. — Il est remarquable que ce soit par Walter Scott et le roman historique, dont ses premiers livres sont, à vrai dire, de piètres spécimens, que Balzac* ait été conduit au roman réaliste. L'étonnement cesse, si l'on réfléchit, avec Brunetière, que les auteurs de romans psychologiques et d'analyse intime, depuis *la Nouvelle Héloïse* jusqu'à *Jacques*, n'avaient su que disserter au nom de leurs personnages et que le roman historique est précisément une excellente école pour apprendre à poser en pied un personnage et le détacher en quelque manière de la dépendance de l'écrivain. De plus, et par lui, nombre de détails familiers ou triviaux de costume, d'ameublement, de vocabulaire, etc., se sont glissés, pour les besoins de la « couleur locale », dans la trame du récit : ainsi le roman historique a préparé le roman réaliste, et *l'Héritière de Birague*, par la transition des *Chouans* (1827), *la Maison du chat qui pelote* et toute la série de la *Comédie humaine*.

« Histoire » eût été presque aussi juste que « Comédie ». Balzac est en effet et avant tout un historien des mœurs. Son dessein a bien été de fixer la physionomie de son époque. Dès 1834, il songeait à cette synthèse de la société contemporaine, dont il répartissait à l'avance les éléments dans les *Scènes de la vie privée*, les *Scènes de la vie de province*, les *Scènes de la vie parisienne*, les *Scènes de la vie politique*, les *Scènes de la vie de campagne*, les *Études philosophiques* et les *Études analytiques* : gigantesque ensemble, tout un monde fictif qui donne la sensation du monde réel ! C'est la foule qui entre avec lui dans le roman, chaque groupe social décrit avec ses traits professionnels, dans tout l'appareil de sa « condition » et dans son vocabulaire

spécial. Balzac couve ses personnages d'un œil paternel : il n'est insensible à aucun détail de leur costume ; il les montre se mouvant parmi leur mobilier, obéissant à leur physiologie ; et comme, cependant, ils continuent de vivre de roman en roman, comme ils sont en outre rattachés par l'habileté de l'auteur à l'histoire générale de leur temps, ils réalisent son ambition et font véritablement « concurrence à l'état civil ». Mais ces documents historiques relèvent aussi de la science. Matérialiste et déterministe dans l'application, quoiqu'il se déclarât catholique en principe, estimant qu'il existe « des espèces sociales comme il y a des espèces zoologiques », Balzac va faire du roman ce que Sainte-Beuve faillit faire de la critique : une dépendance de l'histoire naturelle. L'humanité lui apparaîtra comme une seule famille et, sous la variété des individus, il s'attachera à découvrir et à mettre en relief les caractères permanents de la race. Une telle conception implique chez l'auteur un désintéressement absolu, et le fait est que Balzac ne pose jamais « la question de moralité ou d'immoralité » et laisse au lecteur à la trancher. Il dégage personnellement sa responsabilité, qui ne saurait pas plus être mise en cause que celle d'un appareil enregistreur. S'il y a, dans la *Comédie humaine*, plus de barons Hulot, de cousines Bette, de couples Marneffe, de Vautrin, de Rastignac, de Gobsek, etc., que d'Eugénie Grandet et de cousins Pons, c'est apparemment que la proportion n'est pas renversée dans la vie réelle ; et, si l'argent tient une telle place dans ses romans, si personne n'a mieux senti et rendu « tout le pathétique terrible qu'il enferme » (Zola), c'est que précisément, dans une société où la noblesse n'est plus rien, où le travail ne compte pas encore, l'argent est tout ou à peu

Balzac.

près tout. « Eh ! grande bête, écrit-il à sa sœur, tu trouves qu'il y a trop de millions dans *Eugénie Grandet?* Mais, puisque l'histoire est vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité ? »

La vérité, il arriva pourtant à ce grand « contemplateur » de lui être quelquefois infidèle : il n'avait pas impunément traversé le romantisme et sa vision en garda quelque trouble, sensible dans l'altération de certains personnages, démesurés comme Vautrin ou chimériques comme le Raphaël de *la Peau de Chagrin*. Brèves défaillances que rachètent des créations magnifiquement objectives telles que Philippe Bridau, la Rabouilleuse, le père Goriot, le pianiste Schmucke, la cousine Bette, Mme de Mortsauf, etc. Les héros de Balzac se sont échappés dans la vie et il nous arrive tous les jours de mettre leurs noms sur des figures qui passent. Après cela, il peut manquer de tact, de délicatesse, n'avoir ni goût, ni grâce, ni mesure. Et il n'est que trop vrai encore que son style est à la fois pénible, brutal, bariolé, pédant et encombré. Tous ces défauts, et bien d'autres qu'on pourrait relever chez l'auteur de la *Comédie humaine*, disparaissent dans la grandeur de l'ensemble, dans cette création gigantesque qui, par sa puissance d'illusion, s'égale à la vie elle-même.

Charles de Bernard. — L'influence de Balzac fut surtout sensible dans la seconde moitié du siècle : elle ne s'exerça qu'indirectement et modérément sur les écrivains de la première période. Peut-être cependant ne fut-elle pas étrangère à l'évolution finale de George Sand. Du vivant même de Balzac, Charles de Bernard, que l'auteur de la *Comédie humaine* avait attaché à la rédaction de sa *Chronique de Paris*, fit un mélange assez heureux du romanesque de l'une et du réalisme de l'autre dans *la Femme de quarante ans*, *Une aventure de magistrat*, *le Nœud gordien*, *les Ailes d'Icare*, *le Pied d'argile*, *la Peau du lion*, surtout *Gerfaut* (1838). Romancier éclectique, il annonce les Malot et les Delpit : on ne saurait voir raisonnablement en lui le trait d'union entre Balzac et Flaubert.

::::::::::::::::::::

PAGES-TYPES

Lamartine
1790-1869

GRAZIELLA

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrêtâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand'mère et sa sœur :

— Ma mère! ma sœur! *Madre! Lovellina!* criait-il, *Gaetana! Graziella!* réveillez-vous; ouvrez, c'est le père, c'est moi; ce sont des étrangers avec nous.

Nous entendîmes une voix mal éveillée, mais claire et douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une des fenêtres s'ouvrit à demi, poussé par un bras nu et blanc qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes à la lueur de la torche que l'enfant élevait vers la fenêtre, en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, Graziella n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs, la moitié tombait sur une de ses joues; l'autre moitié se tordait autour de son cou, emportée de l'autre côté de son épaule par le vent qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue du vent.

Du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Ses yeux, ovales et grands, étaient de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard et qui mêle à proportions égales dans des yeux de femme la tendresse de l'âme avec l'énergie de la

passion : teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines, arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu pâle et un peu bruni par le climat, non de cette pâleur maladive du Nord, mais de cette blancheur saine du Midi qui ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient plus ouvertes et plus épaisses que celles des femmes de nos climats, avait les plis de la candeur et de la bonté. Les dents courtes, mais éclatantes, brillaient aux lueurs flottantes de la torche comme des écailles de nacre aux bords de la mer sous la moire de l'eau frappée du soleil.

Tandis qu'elle parlait à son petit frère, ses paroles vives, un peu âpres et accentuées, dont la moitié était emportée par la brise, résonnaient comme une musique à mes oreilles. Sa physionomie, aussi mobile que les lueurs de la torche qui l'éclairait, passa en une minute de la surprise à l'effroi, de l'effroi à la gaîté, de la gaîté à la tendresse, de la tendresse au rire; puis elle nous aperçut derrière le tronc du gros figuier; elle se retira confuse de la fenêtre, sa main abandonna le volet, qui battit librement la muraille; elle ne prit que le temps d'éveiller sa grand'mère et de s'habiller à demi; elle vint nous ouvrir la porte sous les arcades et embrasser, toute émue, son grand-père et son frère.

::::::::::::::::::::::

Sainte-Beuve
1804-1869

LE DON DE SPIRITUALITÉ

Ce don consiste à retrouver Dieu et son intention vivante partout, jusque dans les moindres détails et les plus petits mouvements, à ne perdre jamais du doigt un certain ressort qui conduit. Tout prend alors un sens, un enchaînement particulier, une vibration infiniment subtile qui avertit, un commencement de nouvelle lumière. La trame invisible, qui est la base spirituelle de la création et des causes secondes, qui se continue à travers tous les événements et les fait jouer en elle comme un simple épanouissement de sa surface, ou, si l'on veut, comme des franges pendantes, cette trame profonde devient sensible

en plusieurs endroits, et toujours certaine là même où elle se dérobe. Il y a désormais deux lumières, et la terrestre, celle des sages selon les intérêts humains et des savants dans les sciences secondes, n'est que pareille à une lanterne de nos rues quand les étoiles sont levées, que les vers luisants émaillent la terre et que la lune du firmament admire en paix celle des flots. Dans cette disposition intérieure de spiritualité, la vigilance est perpétuelle; pas un point ne reste indifférent autour de nous pour le but divin; tout grain de sable reluit. Un pas qu'on fait, une pierre qu'on ôte, le verre qu'on range hors du chemin de peur qu'il ne blesse les enfants et ceux qui vont pieds nus, tout devient significatif et source d'édification, tout est mystère et lumière dans un mélange délicieux. *Que sait-on? — Dieu le sait,* c'est là, en chaque résultat, le doute fécond, l'idée rassurante qui survit.

::::::::::::::::::::

Alfred de Musset
1810-1857

LA NUIT D'UN MERLE BLANC

... SURPRIS par la nuit, je fus obligé de chercher un gîte dans les bois de Mortefontaine.

Tout le monde se couchait lorsque j'arrivai. Les pies et les geais, qui, comme on le sait, sont les plus mauvais coucheurs de la terre, se chamaillaient de tous les côtés. Dans les buissons piaillaient les moineaux, en piétinant les uns sur les autres. Au bord de l'eau marchaient gravement deux hérons, perchés sur leurs longues échasses, dans l'attitude de la méditation, Georges Dandins du lieu, attendant patiemment leurs femmes. D'énormes corbeaux, à moitié endormis, se posaient lourdement sur la pointe des arbres les plus élevés et nasillaient leur prière du soir. Plus bas, les mésanges amoureuses se pourchassaient encore dans les taillis, tandis qu'un pivert ébouriffé poussait son ménage par derrière, pour le faire entrer dans le creux d'un arbre. Des phalanges de friquets arrivaient des champs en dansant dans l'air comme des bouffées de fumée et se précipitaient sur un arbrisseau qu'elles couvraient tout entier; des pinsons, des fauvettes, des rouges-gorges, se groupaient légèrement sur des branches découpées, comme des cristaux sur une girandole. De toute part résonnaient des voix qui

disaient bien distinctement : « Allons, ma femme ! — Allons, ma fille ! — Venez, ma belle ! — Par ici, ma mie ! — Me voilà, mon cher ! — Adieu, mes amis ! — Dormez bien, mes enfants ! »

Quelle position pour un célibataire que de coucher dans une pareille auberge ! J'eus la tentation de me joindre à quelques oiseaux de ma taille et de leur demander l'hospitalité. — La nuit, pensais-je, tous les oiseaux sont gris ; et, d'ailleurs, était-ce faire tort aux gens que de dormir poliment près d'eux ?

Je me dirigeai d'abord vers un fossé où se rassemblaient des étourneaux. Ils faisaient leur toilette de nuit avec un soin tout particulier, et je remarquai que la plupart d'entre eux avaient les ailes dorées et les pattes vernies : c'étaient les dandies de la forêt. Ils étaient assez bons enfants et ne m'honorèrent d'aucune attention. Mais leurs propos étaient si creux, ils se racontaient avec tant de fatuité leurs tracasseries et leurs bonnes fortunes, ils se frottaient si lourdement l'un à l'autre qu'il me fut impossible d'y tenir.

J'allai ensuite me percher sur une branche où s'alignaient une demi-douzaine d'oiseaux de différentes espèces. Je pris modestement la dernière place, à l'extrémité de la branche, espérant qu'on m'y souffrirait. Par malheur, ma voisine était une vieille colombe, aussi sèche qu'une girouette rouillée. Au moment où je m'approchai d'elle, le peu de plumes qui couvraient ses os étaient l'objet de sa sollicitude ; elle feignait de les éplucher, mais elle eût trop craint d'en arracher une : elle les passait seulement en revue pour voir si elle avait son compte. A peine l'eus-je touchée du bout de l'aile qu'elle se redressa majestueusement.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur ? me dit-elle en pinçant le bec avec une pudeur britannique.

Et, m'allongeant un grand coup de coude, elle me jeta à bas avec une vigueur qui eût fait honneur à un portefaix.

Je tombai dans une bruyère où dormait une grosse gelinotte. Ma mère elle-même, dans son écuelle, n'avait pas un tel air de béatitude. Elle était si rebondie, si épanouie, si bien assise sur son triple ventre, qu'on l'eût prise pour un pâté dont on avait mangé la croûte. Je me glissai furtivement près d'elle.

« Elle ne s'éveillera pas, me disais-je, et en tout cas, une si bonne grosse maman ne peut pas être bien méchante. »

Elle ne le fut pas, en effet. Elle ouvrit les yeux à demi, et me dit en poussant un léger soupir :

— Tu me gênes, mon petit, va-t'en de là.

Au même instant, je m'entendis appeler : c'étaient des grives qui, du haut d'un sorbier, me faisaient signe de venir à elles. — Voilà enfin de bonnes âmes, pensai-je. Elles me firent place en riant comme des folles, et je me fourrai aussi lestement dans leur groupe emplumé qu'un billet doux dans un manchon. Mais je ne tardai pas à juger que ces dames avaient mangé plus de raisin qu'il n'est raisonnable de le faire; elles se soutenaient à peine sur les branches, et leurs plaisanteries de mauvaise compagnie, leurs éclats de rire et leurs chansons grivoises me forcèrent de m'éloigner.

Je commençais à désespérer et j'allais m'endormir dans un coin solitaire, lorsqu'un rossignol se mit à chanter. Tout le monde aussitôt fit silence. Hélas ! que sa voix était pure ! Que sa mélancolie même paraissait douce ! Loin de troubler le sommeil d'autrui, ses accords semblaient le bercer. Personne ne songeait à le faire taire, personne ne trouvait mauvais qu'il chantât sa chanson à pareille heure; son père ne le battait pas, ses amis ne prenaient pas la fuite.

« Il n'y a donc que moi, m'écriai-je, à qui il soit défendu d'être heureux ! Partons, fuyons ce monde cruel ! Mieux vaut chercher ma route dans les ténèbres, au risque d'être avalé par quelque hibou, que de me laisser déchirer ainsi par le spectacle du bonheur des autres ! »

::::::::::::::::::::::

George Sand
1804-1876

LE FEU FOLLET

C'ÉTAIT vraiment une vilaine chose à voir. Tantôt il filait comme un martin-pêcheur, et tantôt il disparaissait tout à fait. Et, d'autres fois, il devenait gros comme la tête d'un bœuf et, tout aussitôt, menu comme un œil de chat; et il accourait auprès de Landry, tournait autour de lui si vite qu'il en était ébloui; et enfin, voyant qu'il ne voulait pas le suivre, il s'en retournait frétiller dans les roseaux, où il avait l'air de se fâcher et de lui dire des insolences.

Landry n'osait pas bouger, car de retourner sur ses pas n'était pas le moyen de faire fuir le follet. On sait qu'il s'obstine à courir après ceux qui courent et qu'il se met en travers de leur chemin jusqu'à ce qu'il les ait rendus fous et fait tomber dans quelque mauvaise passe. Landry grelottait de peur et de

froid, lorsqu'il entendit derrière lui une petite voix très douce qui chantait :

Fadet, fadet, petit fadet,
Prends ta chandelle et ton cornet ;
J'ai pris ma cape et mon capet ;
Toute follette a son follet.

Et tout aussitôt la petite Fadette, qui s'apprêtait gaiement à passer l'eau sans montrer crainte ni étonnement du feu follet, heurta contre Landry, qui était assis par terre dans la brune.

— C'est moi, Fanchon, dit Landry en se relevant, n'aie pas peur. Je ne te suis pas ennemi.

Il parlait comme cela parce qu'il avait peur d'elle presque autant que du follet. Il avait entendu sa chanson et voyait bien qu'elle faisait une conjuration au feu follet, lequel dansait et se tortillait comme un fou devant elle et comme s'il eût été aise de la voir.

— Je vois bien, beau besson, dit alors la petite Fadette après qu'elle se fût consultée un peu, que tu me flattes, parce que tu es moitié mort de peur, et que la voix te tremble dans le gosier ni plus ni moins qu'à ma grand'mère. Allons, pauvre cœur, la nuit on n'est pas si fier que le jour, et je gage que tu n'oses passer l'eau sans moi.

— Ma foi, j'en sors, dit Landry, et j'ai manqué de m'y noyer. Est-ce que tu vas t'y risquer, Fadette ? Tu ne crains pas de perdre le gué ?

— Eh ! pourquoi le perdrais-je ? Mais je vois bien ce qui t'inquiète, répondit la petite Fadette en riant. Allons, donne-moi la main, poltron ; le follet n'est pas si méchant que tu crois, et il ne fait de mal qu'à ceux qui s'en épeurent. J'ai coutume de le voir, moi, et nous nous connaissons.

Là-dessus, avec plus de force que Landry n'eût supposé qu'elle en avait, elle le tira par le bras et l'amena dans le gué en courant et en chantant :

J'ai pris ma cape et mon capet,
Toute fadette a son fadet.

Landry n'était guère plus à son aise dans la société de la petite sorcière que dans celle du follet. Cependant, comme il aimait mieux voir le diable sous l'apparence d'un être de sa propre espèce que sous celle d'un feu si sournois et si fugace, il ne fit pas de résistance, et il fut tôt rassuré en sentant que la

Fadette le conduisait si bien qu'il marchait à sec sur les cailloux. Mais, comme ils marchaient vite tous les deux et qu'ils ouvraient un courant d'air au feu follet, ils étaient toujours suivis de ce météore, comme l'appelle le maître d'école de chez nous, qui en sait long sur cette chose-là et qui assure qu'on n'en doit avoir nulle crainte.

Peut-être que la mère Fadet avait aussi de la connaissance là-dessus et qu'elle avait enseigné à sa petite fille à ne rien redouter de ces feux de nuit ; ou bien, à force d'en voir, car il y en avait souvent aux entours du gué des Roulettes, et c'était un grand hasard que Landry n'en eût point encore vu de près, peut-être la petite s'était-elle fait une idée que l'esprit qui les soufflait n'était point méchant et ne lui voulait que du bien. Sentant Landry qui tremblait de tout son corps à mesure que le follet s'approchait d'eux :

— Innocent, lui dit-elle, ce feu-là ne brûle point et, si tu étais assez subtil pour le manier, tu verrais qu'il ne laisse pas seulement sa marque.

— C'est encore pis, pensa Landry : du feu qui ne brûle pas, on sait ce que c'est; ça ne peut pas venir de Dieu, car le feu du bon Dieu est fait pour chauffer et brûler.

Mais il ne fit pas connaître sa pensée à la petite Fadette et, quand il se vit sain et sauf à la rive, il eut grande envie de la planter là et de s'en sauver à la Bessonnière. Mais il n'avait point le cœur ingrat et il ne voulut point la quitter sans la remercier.

::::::::::::::::::::::

Gérard de Nerval
1808-1855

ADRIENNE

Je me représentais un château du temps de Henri IV avec ses toits pointus couverts d'ardoises et sa face rougeâtre aux encoignures dentelées de pierres jaunies, une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls, dont le soleil couchant perçait le feuillage de ses traits enflammés. Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères et d'un français si naturellement pur que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France.

J'étais le seul garçon dans cette ronde, où j'avais amené ma compagne toute jeune encore, Sylvie, une petite fille du hameau

voisin, si vive et si fraîche, avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée !... Je n'aimais qu'elle, je ne voyais qu'elle, — jusque-là ! A peine avais-je remarqué, dans la ronde où nous dansions, une blonde, grande et belle, qu'on appelait Adrienne. Tout d'un coup, suivant les règles de la danse, Adrienne se trouva placée seule avec moi au milieu du cercle. Nos tailles étaient pareilles. On nous dit de nous embrasser, et la danse et le chœur tournaient plus vivement que jamais. En lui donnant ce baiser, je ne pus m'empêcher de lui presser la main. Les longs anneaux roulés de ses cheveux d'or effleuraient mes joues. De ce moment, un trouble inconnu s'empara de moi. — La belle devait chanter pour avoir le droit de rentrer dans la danse. On s'assit autour d'elle, et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé. La mélodie se terminait à chaque stance par ces trilles chevrotants que font valoir si bien les voix jeunes, quand elles imitent par un frisson modulé la voix tremblante des aïeules.

A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. — Elle se tut, et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis. — Je me levai enfin, courant au parterre du château, où se trouvaient des lauriers, plantés dans de grands vases en faïence peints en camaïeu. Je rapportai deux branches, qui furent tressées en couronne et nouées d'un ruban. Je posai sur la tête d'Adrienne cet ornement, dont les feuilles lustrées éclataient sur ses cheveux blonds aux rayons pâles de la lune. Elle ressemblait à la Béatrice de Dante qui sourit au poète errant sur la lisière des saintes demeures.

Adrienne se leva. Développant sa taille élancée, elle nous fit un salut gracieux et rentra en courant dans le château. — C'était, nous dit-on, la petite fille de l'un des descendants d'une famille alliée aux anciens rois de France ; le sang des Valois coulait dans ses veines. Pour ce jour de fête, on lui avait permis de se mêler à nos jeux ; nous ne devions plus la revoir, car le lendemain elle repartit pour un couvent où elle était pensionnaire.

Quand je revins près de Sylvie, je m'aperçus qu'elle pleurait. La couronne donnée par mes mains à la belle chanteuse était le sujet de ses larmes. Je lui offris d'en aller cueillir une autre, mais elle dit qu'elle n'y tenait nullement, ne la méritant pas. Je voulus en vain me défendre, elle ne me dit plus un seul mot pendant que je la reconduisais chez ses parents.

Rappelé moi-même à Paris pour y reprendre mes études j'emportai cette double image d'une amitié tendre tristement rompue, — puis d'un amour impossible et vague, source de pensées douloureuses que la philosophie de collège était impuissante à calmer.

La figure d'Adrienne resta seule triomphante, — mirage de la gloire et de la beauté, adoucissant ou partageant les heures des sévères études. Aux vacances de l'année suivante, j'appris que cette belle à peine entrevue était consacrée par sa famille à la vie religieuse.

::::::::::::::::::::::

Jules Sandeau
1811-1883

LE MARQUIS DE LA SEIGLIÈRE

Dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, devant un joli guéridon de porcelaine de vieux sèvres chargé de cristaux, de vermeil et des débris d'un déjeuner mignon, M. de la Seiglière, couché plutôt qu'assis dans un fauteuil à dos mobile et à fond élastique, jouissait en toilette du matin de cet état de bien-être et de béatitude, que procurent à coup sûr un égoïsme florissant, une santé robuste, une fortune bien assise, un caractère heureux et une facile digestion. Il s'était réveillé en belle humeur et ne s'était jamais senti si dispos. Enveloppé d'une robe de chambre de soie à grands ramages, le menton frais rasé, l'œil vif, la bouche rose encore et souriante, le linge éblouissant, la jambe fine, le mollet rebondi, la main blanche et potelée, à demi cachée sous une dentelle de Valenciennes et jouant avec une tabatière d'or enrichie d'un portrait de femme, qui n'était pas celui de la marquise, le tout exhalant un doux parfum d'iris et de poudre à la maréchale, il était là, ne pensant à rien, respirant avec délices la verte senteur de ses bois, dont l'automne commençait à rouiller la cime, et suivant d'un regard distrait ses chevaux couverts de housses qu'on ramenait de la promenade, lorsqu'il aperçut sur le pont du Clain Mme de Vaubert, qui s'avançait dans la

direction du château. Il se leva, tendit le jarret, s'examina des pieds à la tête, secoua du bout des doigts les grains de tabac éparpillés sur son jabot de point d'Angleterre; puis, s'étant penché sur le balcon, il regarda venir l'aimable visiteuse.

::::::::::::::::::::

Maurice de Guérin
1810-1839

LE CENTAURE

L'USAGE de ma jeunesse fut rapide et rempli d'agitation. Je vivais de mouvement et ne connaissais pas de borne à mes pas. Dans la fierté de mes forces libres, j'errais, m'étendant de toutes parts dans ces déserts. Un jour que je suivais une vallée où s'engagent peu les centaures, je découvris un homme qui côtoyait le fleuve sur la rive contraire. C'était le premier qui s'offrît à ma vue, je le méprisai. Voilà tout au plus, me dis-je, la moitié de mon être ! Que ses pas sont courts et sa démarche malaisée ! Ses yeux semblent mesurer l'espace avec tristesse. Sans doute c'est un centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi.

Je me délassais souvent de mes journées dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus des flots. Je m'oubliais ainsi au milieu des ondes, cédant aux entraînements de leur cours qui m'emmenait au loin et conduisait leur hôte sauvage à tous les charmes des rivages. Combien de fois, surpris par la nuit, j'ai suivi les courants sous les ombres qui se répandaient, déposant jusque dans le fond des vallées l'influence nocturne des dieux ! Ma vie fougueuse se tempérait alors au point de ne laisser plus qu'un léger sentiment de mon existence répandu par tout mon être avec une égale mesure, comme, dans les eaux où je nageais, les lueurs de la déesse qui parcourt les nuits. Mélampe, ma vieillesse regrette les fleuves; paisibles la plupart et monotones, ils suivent leur destinée avec plus de calme que les centaures et une sagesse plus bienfaisante que celle des hommes. Quand je sortais de leur sein, j'étais suivi de leurs dons qui m'accompagnaient des jours entiers et ne se retiraient qu'avec lenteur, à la manière des parfums.

Une inconstance sauvage et aveugle disposait de mes pas. Au milieu des courses les plus violentes, il m'arrivait de rompre

subitement mon galop, comme si un abîme se fût rencontré à mes pieds, ou bien un dieu debout devant moi. Ces immobilités soudaines me laissaient ressentir ma vie tout émue par les emportements où j'étais. Autrefois, j'ai coupé dans les forêts des rameaux qu'en courant j'élevais par-dessus ma tête; la vitesse de la course suspendait la mobilité du feuillage qui ne rendait plus qu'un frémissement léger; mais, au moindre repos, le vent et l'agitation rentraient dans le rameau, qui reprenait le cours de ses murmures. Ainsi ma vie, à l'interruption subite des carrières impétueuses que je fournissais à travers ces vallées, frémissait dans tout mon sein.

::::::::::::::::::::::

Alfred de Vigny
1797-1863

LA PAROLE

Un jour, le vaisseau l'*Océan*, qui nous portait, vint relâcher à Gibraltar. Je descendis à terre avec l'amiral et, en me promenant seul par la ville, je rencontrai un officier du 7e hussards qui avait été fait prisonnier dans la campagne d'Espagne et conduit à Gibraltar avec quatre de ses camarades. Ils avaient la ville pour prison, mais ils y étaient surveillés de près. J'avais connu cet officier en France. Nous nous retrouvâmes avec plaisir, dans une situation à peu près semblable. Il y avait si longtemps qu'un Français ne m'avait parlé français que je le trouvai éloquent, quoiqu'il fût parfaitement sot, et, au bout d'un quart d'heure, nous nous ouvrîmes l'un à l'autre sur notre position. Il me dit tout de suite franchement qu'il allait se sauver avec ses camarades; qu'ils avaient trouvé une occasion excellente et qu'il ne se le ferait pas dire deux fois pour les suivre. Il m'engagea fort à en faire autant. Je lui répondis qu'il était bien heureux d'être gardé; mais que moi, qui ne l'étais pas, je ne pouvais pas me sauver sans déshonneur et que lui, ses compagnons et moi n'étions pas dans le même cas. Cela lui parut trop subtil.

— Ma foi, je ne suis point casuiste, me dit-il, et, si tu veux, je t'enverrai à un évêque qui t'en dira son opinion. Mais à ta place je partirais. Je ne vois que deux choses : être libre ou ne pas l'être. Sais-tu bien que ton avancement est perdu, depuis plus de cinq ans que tu traînes dans ce sabot anglais ? Les lieutenants du même temps que toi sont déjà colonels.

Là-dessus ses compagnons survinrent et m'entraînèrent dans

une maison d'assez mauvaise mine, où ils buvaient du vin de Xérès, et là ils me citèrent tant de capitaines devenus généraux et de sous-lieutenants vice-rois que la tête m'en tourna, et je leur promis de me trouver le lendemain à minuit dans le même lieu. Un petit canot devait nous y prendre, loué à d'honnêtes contrebandiers qui nous conduiraient à bord d'un vaisseau français chargé de mener des blessés de notre armée à Toulon. L'invention me parut admirable, et mes bons compagnons, m'ayant fait boire force rasades pour calmer les murmures de ma conscience, terminèrent leur discours par un argument victorieux, jurant sur leur tête qu'on pourrait avoir, à la rigueur, quelques égards pour un honnête homme qui vous avait bien traité, mais que tout les confirmait dans la certitude qu'un Anglais n'était pas un homme.

Je revins assez pensif à bord de l'*Océan*, et, lorsque j'eus dormi et que je vis clair dans ma position en m'éveillant, je me demandai si mes compatriotes ne s'étaient pas moqués de moi. Cependant le désir de la liberté et une ambition toujours poignante et excitée depuis mon enfance me poussaient à l'évasion, malgré la honte que j'éprouvais de fausser mon serment. Je passai un jour entier près de l'amiral sans oser le regarder en face et je m'étudiai à le trouver inférieur et d'intelligence étroite...

Le soir de l'évasion arriva. — Ma tête bouillonnait et je délibérais toujours. Je me donnais de spécieux motifs et je m'étourdissais sur leur fausseté ; il se livrait en moi un combat violent ; mais, tandis que mon âme se tordait et se roulait sur elle-même, mon corps, comme s'il eût été arbitre entre l'ambition et l'honneur, suivait à lui tout seul le chemin de la fuite. J'avais fait, sans m'en apercevoir moi-même, un paquet de mes hardes et j'allais me rendre de la maison de Gibraltar, où nous étions, à celle du rendez-vous, lorsque tout à coup je m'arrêtai et je sentis que cela était impossible. — Il y a dans les actions honteuses quelque chose d'empoisonné qui se fait sentir aux lèvres d'un homme de cœur sitôt qu'il touche les bords du vase de perdition. Il ne peut même pas y goûter sans être prêt à en mourir. — Quand je vis ce que j'allais faire et que j'allais manquer à ma parole, il me prit une telle épouvante que je crus que j'étais devenu fou. Je courus sur le rivage et m'enfuis de la maison fatale comme d'un hôpital de pestiférés, sans oser me retourner pour la regarder. — Je me jetai à la nage et j'abordai, dans la nuit, l'*Océan*, notre vaisseau, ma flottante prison. J'y montai

avec emportement, me cramponnant à ses câbles; et, quand je fus sur le pont, je saisis le grand mât, je m'y attachai avec passion, comme à un asile qui me garantissait du déshonneur; et, au même instant, le sentiment de la grandeur de mon sacrifice me déchirant le cœur, je tombai à genoux et, appuyant mon front sur les cercles de fer du grand mât, je me mis à fondre en larmes comme un enfant.

::::::::::::::::::::::::

Mérimée
1803-1870

PENDU ET VIVANT

... L'Amiral [Coligny] vous a fait pendre ! s'écria Mergy; vous êtes bien gaillard pour un pendu.

— Oui, sacrament ! il m'a fait pendre; mais je ne suis pas rancunier, et buvons à sa santé !

Avant que Mergy pût renouveler ses questions, le capitaine avait rempli tous les verres, ôté son chapeau et ordonné à ses cavaliers de pousser trois hourras. Les verres vidés et le tumulte apaisé, Mergy reprit :

— Pourquoi donc avez-vous été pendu, capitaine ?

— Pour une bagatelle : un méchant couvent de Saintonge pillé, puis brûlé par hasard. Cependant l'Amiral, le croiriez-vous ? l'Amiral s'en fâcha tout de bon; il me fit arrêter, et, sans plus de cérémonie, son grand prévôt jeta son dévolu sur moi. Alors tous ses gentilshommes et tous les seigneurs qui l'entouraient, jusqu'à M. de Lanoue, qui, comme on le sait, n'est pas tendre pour le soldat (car Lanoue, disent-ils, noue et ne dénoue pas), tous les capitaines le prièrent de me pardonner, mais lui refusa tout net. Ventre de loup ! comme il était en colère ! Il mâchait son cure-dent de rage; et vous savez le proverbe : Dieu nous garde des patenôtres de M. de Montmorency et du cure-dent de M. l'Amiral ! — « Dieu m'absolve ! disait-il, il faut tuer la picorée tandis qu'elle n'est encore que petite fille; si nous la laissons devenir grande dame, c'est elle qui nous tuera. » Là-dessus arrive le ministre, son livre sous le bras; on nous mène tous deux sous un certain chêne... il me semble que je le vois encore, avec une branche en avant, qui avait l'air d'avoir poussé là tout exprès; on m'attache la corde au cou... Toutes les fois que je pense à cette corde-là, mon gosier devient sec comme de l'amadou.

— Voici pour l'humecter, dit Mila, et elle remplit jusqu'au bord le verre du narrateur.

Le capitaine le vida d'un seul trait et poursuivit de la sorte :

— Je ne me regardais déjà ni plus ni moins qu'un gland de chêne, quand je m'avisai de dire à l'Amiral : « Eh ! Monseigneur, est-ce qu'on pend ainsi un homme qui a commandé les Enfants-Perdus à Dreux ? » Je le vis cracher son cure-dent et en prendre un neuf. Je me dis : — Bon ! c'est bon signe. Il appela le capitaine Cormier et lui parla bas ; puis il dit au prévôt : « Allons ! qu'on me hisse cet homme. » Et là-dessus il tourne les talons. On me hissa tout de bon, mais le brave Cormier mit l'épée à la main et coupa aussitôt la corde, de sorte que je tombai de ma branche, rouge comme une écrevisse cuite. L'Amiral fit semblant d'être fort en colère contre Cormier ; mais tout cela était une farce jouée entre eux deux. Pour moi, je fus longtemps à la suite de l'armée, n'osant jamais me montrer devant l'Amiral ; enfin, au siège de Longnac, il me découvrit dans la tranchée et il me dit : « Dietrich, mon ami, puisque tu n'es pas pendu, va te faire arquebuser ». Et il me montrait la brèche ; je compris ce qu'il voulait dire, je montai bravement à l'assaut et je me présentai à lui le lendemain, dans la grande rue, tenant à la main mon chapeau percé d'une arquebusade : « Monseigneur, lui dis-je, j'ai été arquebusé comme j'ai été pendu. » Il sourit et me donna sa bourse en disant : — « Voilà pour t'avoir un chapeau neuf ». Depuis ce temps nous avons toujours été bons amis.

Théophile Gautier
1811-1872

LA MORT DU MATAMORE

La nuit qui descend si rapide aux courtes journées de décembre était venue, mais sans amener avec elle une obscurité complète. C'était un spectacle plein de tristesse ; un chien se mit à hurler au perdu, comme pour donner une voix à la désolation du paysage et en exprimer les navrantes mélancolies. Parfois il semble que la nature, se lassant de son mutisme, confie ses peines secrètes aux plaintes du vent ou aux lamentations de quelque animal.

On sait combien est lugubre dans le silence nocturne cet aboi désespéré qui finit en râle et que semble provoquer le passage de fantômes invisibles pour l'œil humain. L'instinct de la bête,

en communication avec l'âme des choses, pressent le malheur et le déplore avant qu'il soit connu. Il y a dans ce hurlement mêlé de sanglots l'effroi de l'avenir, l'angoisse de la mort et l'effarement du surnaturel. Le plus ferme courage ne l'entend pas sans en être ému, et ce cri fait dresser le poil sur la chair comme ce petit souffle dont parle Job.

L'aboi, d'abord lointain, s'était rapproché, et l'on pouvait distinguer au milieu de la plaine, assis le derrière dans la neige, un grand chien noir qui, le museau levé vers le ciel, semblait se gargariser avec ce gémissement lamentable.

— Il doit être arrivé quelque chose à notre pauvre camarade, s'écria le Tyran, cette maudite bête hurle comme pour un mort.

Les femmes, le cœur serré d'un pressentiment sinistre, firent avec dévotion le signe de la croix. La bonne Isabelle murmura un commencement de prière.

— Il faut l'aller chercher sans plus attendre, dit Blazius, avec la lanterne dont la lumière lui servira de guide et d'étoile polaire s'il s'est égaré du droit chemin et vague à travers champs; car, en ces temps neigeux qui recouvrent les routes de blancs linceuls, il est facile d'errer.

On battit le fusil, et le bout de chandelle allumé au ventre de la lanterne jeta bientôt à travers les minces vitres de corne une lueur assez vive pour être aperçue de loin.

Le Tyran, Blazius et Sigognac se mirent en quête.

Ils firent ainsi près qu'un quart de lieue, élevant la lanterne pour attirer le regard du comédien perdu et criant de toute la force de leurs poumons : « Matamore, Matamore, Matamore ! »

A cet appel, semblable à celui que les anciens adressaient aux défunts avant de quitter le lieu de sépulture, le silence seul répondait ou quelque oiseau peureux s'envolait en glapissant avec une brusque palpitation d'ailes pour s'aller perdre plus loin dans la nuit. Parfois un hibou offusqué de la lumière piaulait d'une façon lamentable. Enfin, Sigognac, qui avait la vue perçante, crut démêler à travers l'ombre, au pied d'un arbre, une figure d'aspect fantasmatique, étrangement roide et sinistrement immobile. Il en avertit ses compagnons, qui se dirigèrent avec lui de ce côté en toute hâte.

C'était bien, en effet, le pauvre Matamore. Son dos s'appuyait contre l'arbre et ses longues jambes étendues sur le sol disparaissaient à demi sous l'amoncellement de la neige. Son immense rapière, qu'il ne quittait jamais, faisait avec son buste un angle

bizarre et qui eût été risible en tout autre circonstance. Il ne bougea pas plus qu'une souche à l'approche de ses camarades. Inquiété de cette fixité d'attitude, Blazius dirigea le rayon de la lanterne sur le visage du Matamore, et il faillit la laisser choir, tant ce qu'il vit lui causa d'épouvante.

Le masque ainsi éclairé n'offrait plus les couleurs de la vie. Il était d'un blanc de cire. Le nez pincé aux ailes par les doigts noueux de la mort luisait comme un os de seiche; la peau se tendait sur les tempes. Des flocons de neige s'étaient arrêtés aux sourcils et aux cils, et les yeux dilatés regardaient comme deux yeux de verre. A chaque bout des moustaches scintillait un glaçon dont le poids les faisait courber. Le cachet de l'éternel silence scellait ces lèvres d'où s'étaient envolées tant de joyeuses rodomontades, et la tête de mort sculptée par la maigreur apparaissait déjà à travers ce visage pâle, où l'habitude des grimaces avait creusé des plis horriblement comiques, que le cadavre même conservait, car c'est une misère du comédien que chez lui le trépas ne puisse garder sa gravité.

Nourrissant encore quelque espoir, le Tyran essaya de secouer la main du Matamore, mais le bras déjà roide retomba tout d'une pièce avec un bruit sec comme le bras de bois d'un automate dont on abandonne le fil. Le pauvre diable avait quitté le théâtre de la vie pour celui de l'autre monde.

— Qu'allons-nous faire de ce corps? dit le Tyran, nous ne pouvons le laisser là sur le revers de ce fossé pour que les loups, les chiens et les oiseaux le déchiquètent, encore que ce soit une piteuse viande où les vers mêmes ne trouveront pas à déjeuner.

— Non, certes, dit Blazius; c'était un bon et loyal camarade, et, comme il n'est pas bien lourd, tu vas lui prendre la tête, moi je lui prendrai les pieds, et nous le porterons tous deux jusqu'à la charrette. Vous, monsieur le baron, vous nous précéderez et tiendrez le falot.

Sigognac asquiesça d'un signe de tête à cet arrangement. Les deux comédiens se penchèrent, déblayèrent la neige qui recouvrait déjà Matamore comme un linceul prématuré, soulevèrent le léger cadavre, qui pesait moins que celui d'un enfant, et se mirent en marche précédés du baron, qui faisait tomber sur leur route la lumière de la lanterne.

Heureusement personne à cette heure ne passait par le chemin, car c'eût été pour le voyageur un spectacle assez effrayant et mystérieux que ce groupe funèbre éclairé bizarrement par le reflet rougeâtre du falot et laissant après lui de longues ombres

difformes sur la blancheur de la neige. L'idée d'un crime ou d'une sorcellerie lui fût venue sans doute.

Le chien noir, comme si son rôle d'avertisseur était fini, avait cessé ses hurlements.

::::::::::::::::::::

Victor Hugo
1802-1885

LES CLOCHES DE PARIS

Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin; puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations.

Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos. Si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence; vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes qui s'échappe des sonneries; vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la crécelle et du bourdon; vous y voyez sauter les octaves d'un clocher à l'autre; vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse des sept cloches de Saint-Eustache; vous voyez courir, tout au travers, des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est

l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée; ici la voix sinistre et bourrue de la Bastille; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissants, sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes couppetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles vous voyez passer des sons de toute forme qui viennent de la triple volée de Saint-Germain des Prés. Puis encore de temps en temps cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'Ave-Maria qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessous, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes.

Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle; la nuit, c'est la ville qui respire; ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon comme d'immenses buffets d'orgue; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries; que cette fournaise de musique; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

::::::::::::::::::::

Alexandre Dumas
1803-1870

D'ARTAGNAN

FIGUREZ-VOUS don Quichotte à dix-huit ans, — don Quichotte décorselé, sans haubert et sans cuissard; don Quichotte revêtu d'un pourpoint de laine dont la couleur bleue s'était transformée en une nuance insaisissable de lie de vin et d'azur céleste. Visage long et brun; la pommette des joues saillante, signe d'astuce; les muscles maxillaires énormément développés, indice infaillible

auquel on reconnaît le Gascon, même sans béret, et notre jeune homme portait un béret orné d'une espèce de plume; l'œil ouvert et intelligent; le nez crochu, mais finement dessiné; trop grand pour un adolescent, trop petit pour un homme fait, et qu'un œil peu exercé eût pris pour un fils de fermier en voyage, sans la longue épée, qui, pendue à un baudrier de peau, battait les mollets de son propriétaire, quand il était à pied, et le poil hérissé de sa monture, quand il était à cheval.

Car notre jeune homme avait une monture, et cette monture était même si remarquable qu'elle fut remarquée : c'était un bidet du Béarn, âgé de douze à quatorze ans, jaune de robe, sans crins à la queue, mais non pas sans javarts aux jambes, et qui, tout en marchant la tête plus bas que les genoux, ce qui rendait inutile l'application de la martingale, faisait encore également ses huit lieues par jour. Malheureusement les qualités de ce cheval étaient si bien cachées sous son poil étrange et son allure incongrue que, dans un temps où tout le monde se connaissait en chevaux, l'apparition du susdit bidet à Meung, où il était entré, il y avait un quart d'heure à peu près, par la porte de Beaugency, produisit une sensation dont la défaveur rejaillit jusqu'à son cavalier.

Et cette sensation avait été d'autant plus pénible au jeune d'Artagnan (ainsi s'appelait le don Quichotte de cette autre Rossinante) qu'il ne se cachait pas le côté ridicule que lui donnait, si bon cavalier qu'il fût, une pareille monture. Aussi avait-il fort soupiré en acceptant le don que lui en avait fait M. d'Artagnan père. Il n'ignorait pas qu'une pareille bête valait au moins vingt livres; il est vrai que les paroles dont le présent avait été accompagné n'avaient pas de prix.

— Mon fils, avait dit le gentilhomme gascon, dans ce pur patois de Béarn dont Henri IV n'avait jamais pu parvenir à se défaire, — mon fils, ce cheval est né dans la maison de votre père il y a tantôt treize ans et y est resté depuis ce temps-là, ce qui doit vous porter à l'aimer. Ne le vendez jamais, laissez-le mourir tranquillement et honorablement de vieillesse; et, si vous faites campagne avec lui, ménagez-le comme vous ménageriez un vieux serviteur. A la cour, continua M. d'Artagnan père, si toutefois vous avez l'honneur d'y aller, honneur auquel, du reste, votre vieille noblesse vous donne des droits, soutenez dignement votre nom de gentilhomme, qui a été porté dignement par vos ancêtres depuis plus de cinq cents ans, et pour vous et pour les vôtres. Par les vôtres, j'entends vos parents et vos amis. Ne

supportez jamais rien que de M. le cardinal et du roi. C'est par son courage, entendez-vous bien, par son courage seul, qu'un gentilhomme fait son chemin aujourd'hui. Quiconque tremble une seconde laisse peut-être échapper l'appât que, pendant cette seconde justement, la fortune lui tendait. Vous êtes jeune, vous devez être brave par deux raisons : la première, c'est que vous êtes Gascon, et la seconde, c'est que vous êtes mon fils. Ne craignez pas les occasions et cherchez les aventures. Je vous ai fait apprendre à manier l'épée; vous avez un jarret de fer, un poignet d'acier; battez-vous, à tout propos; battez-vous, d'autant plus que les duels sont défendus et que, par conséquent, il y a deux fois du courage à se battre. Je n'ai, mon fils, à vous donner que quinze écus, mon cheval et les conseils que vous venez d'entendre. Votre mère y ajoutera la recette d'un certain baume qu'elle tient d'une bohémienne et qui a une vertu miraculeuse pour guérir toute blessure qui n'atteint pas le cœur. Faites votre profit du tout, et vivez heureusement et longtemps. — Je n'ai plus qu'un mot à ajouter, et c'est un exemple que je vous propose, non pas le mien, car je n'ai moi, jamais paru à la cour et n'ai fait que les guerres de religion en volontaire; je veux parler de M. de Tréville, qui était mon voisin autrefois, et qui a eu l'honneur de jouer tout enfant avec notre roi Louis XIIIe, que Dieu conserve! Quelquefois leurs jeux dégénéraient en batailles, et dans ces batailles le roi n'était pas toujours le plus fort. Les coups qu'il en reçut lui donnèrent beaucoup d'estime et d'amitié pour M. de Tréville. Plus tard M. de Tréville se battit contre d'autres dans son premier voyage à Paris, cinq fois; depuis la mort du feu roi jusqu'à la majorité du jeune, sans compter les guerres et les sièges, sept fois; et depuis cette majorité jusqu'aujourd'hui, cent fois peut-être! — Aussi, malgré les édits, les ordonnances et les arrêts, le voilà capitaine des mousquetaires, c'est-à-dire chef d'une légion de césars dont le roi fait un très grand cas et que M. le cardinal redoute, lui qui ne redoute pas grand'chose, comme chacun sait. De plus M. de Tréville gagne dix mille écus par an; c'est donc un fort grand seigneur. — Il a commencé comme vous; allez le voir avec cette lettre, et réglez-vous sur lui, afin de faire comme lui.

Sur quoi M. d'Artagnan père ceignit à son fils sa propre épée, l'embrassa tendrement sur les deux joues et lui donna sa bénédiction.

En sortant de la chambre paternelle, le jeune homme trouva sa mère qui l'attendait avec la fameuse recette dont les conseils

que nous venons de rapporter devaient nécessiter un assez fréquent emploi. Les adieux furent de ce côté plus longs et plus tendres qu'ils ne l'avaient été de l'autre; non pas que M. d'Artagnan n'aimât son fils, qui était sa seule progéniture, mais M. d'Artagnan était un homme, et il eût regardé comme indigne d'un homme de se laisser aller à son émotion, tandis que Mme d'Artagnan était femme et de plus était mère. Elle pleura abondamment, et, disons-le à la louange de M. d'Artagnan fils, quelques efforts qu'il tentât pour rester ferme comme devait être un futur mousquetaire, la nature l'emporta et il versa force larmes, dont il parvint à grand'peine à cacher la moitié.

Le même jour le jeune homme se mit en route, muni des trois présents paternels qui se composaient, comme nous l'avons dit, de quinze écus, du cheval et de la lettre pour M. de Tréville ; comme on le pense bien, les conseils avaient été donnés pardessus le marché.

Avec un pareil *vade mecum*, d'Artagnan se trouva, au moral comme au physique, une copie exacte du héros de Cervantes, auquel nous l'avons si heureusement comparé lorsque nos devoirs d'historien nous ont fait une nécessité de tracer son portrait. Don Quichotte prenait les moulins à vent pour des géants et les moutons pour des armées : d'Artagnan prit chaque sourire pour une insulte et chaque regard pour une provocation. Il en résulte qu'il eut toujours le poing fermé depuis Tarbes jusqu'à Meung et que, l'un dans l'autre, il porta la main au pommeau de son épée dix fois par jour; toutefois le poing ne descendit sur aucune mâchoire et l'épée ne sortit point de son fourreau. Ce n'est pas que la vue du malencontreux bidet jaune n'épanouît bien des sourires sur les visages des passants ; mais, comme au-dessus du bidet sonnait une épée de taille respectable et qu'au-dessus de l'épée brillait un œil plutôt féroce que fier, les passants réprimaient leur hilarité ou, si l'hilarité l'emportait sur la prudence, ils tâchaient au moins de ne rire que d'un seul côté, comme les masques antiques.

::::::::::::::::::::::

Stendhal
1783-1842

LE PRÉCEPTEUR

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, madame de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin,

quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de madame de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Madame de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille :

— Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement et, frappé du regard si rempli de grâce de madame de Rênal, il oublia une partie de sa timidité, Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Madame de Rênal avait répété sa question.

— Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Madame de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu, et surtout une femme avec un teint si éblouissant lui parler d'un air doux. Madame de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille ; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

— Quoi ! monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin ?

Ce mot de monsieur étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant.

— Oui, madame, dit-il timidement.

Madame de Rénal était si heureuse qu'elle osa dire à Julien :

— Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants ?

— Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi ?

— N'est-ce pas, monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence et d'une voix dont chaque instant augmentait l'émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez ?

S'entendre appeler de nouveau monsieur, bien sérieusement,

et par une dame si bien vêtue, était au-dessus de toutes les prévisions de Julien : dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Madame de Rênal, de son côté, était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire, parce que, pour se rafraîchir, il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie, elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et l'air rébarbatif. Pour l'âme si paisible de madame de Rênal, le contraste de ses craintes et de ce qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme presque en chemise, et si près de lui.

— Entrons, monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé.

De sa vie une sensation purement agréable n'avait aussi profondément ému madame de Rênal; jamais une apparition aussi gracieuse n'avait succédé à des craintes plus inquiétantes. Ainsi ses jolis enfants, si soignés par elle, ne tomberaient pas dans les mains d'un prêtre sale et grognon. A peine entrée sous le vestibule, elle se retourna vers Julien, qui la suivait timidement. Son air étonné, à l'aspect d'une maison si belle, était une grâce de plus aux yeux de madame de Rênal. Elle ne pouvait en croire ses yeux; il lui semblait surtout que le précepteur devait avoir un habit noir.

— Mais est-il vrai, monsieur, lui dit-elle en s'arrêtant encore et craignant mortellement de se tromper, tant sa croyance la rendait heureuse, vous savez le latin ?

Ces mots choquèrent l'orgueil de Julien et dissipèrent le charme dans lequel il vivait depuis un quart d'heure.

— Oui, madame, lui dit-il en cherchant à prendre un air froid; je sais le latin aussi bien que M. le curé, et même quelquefois il a la bonté de dire mieux que lui.

Madame de Rênal trouva que Julien avait l'air fort méchant; il s'était arrêté à deux pas d'elle. Elle s'approcha et lui dit à mi-voix :

— N'est-ce pas, les premiers jours, vous ne donnerez pas le fouet à mes enfants, même quand ils ne sauraient pas leurs leçons ?

Ce ton si doux et presque suppliant d'une si belle dame fit

tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste. La figure de madame de Rênal était près de la sienne; il sentit le parfum des vêtements d'été d'une femme, chose si étonnante pour un pauvre paysan. Julien rougit extrêmement et dit avec un soupir et d'une voix défaillante :

— Ne craignez rien, madame, je vous obéirai en tout.

Ce fut en ce moment seulement, quand son inquiétude pour ses enfants fut tout à fait dissipée, que madame de Rênal fut frappée de l'extrême beauté de Julien. La forme presque féminine de ses traits et son air d'embarras ne semblèrent point ridicules à une femme extrêmement timide elle-même. L'air mâle que l'on trouve communément nécessaire à la beauté d'un homme lui eût fait peur.

— Quel âge avez-vous, monsieur ? dit-elle à Julien.

— Bientôt dix-neuf ans.

— Mon fils ainé a onze ans, reprit madame de Rênal tout à fait rassurée; ce sera presque un camarade pour vous, vous lui parlerez raison. Une fois son père a voulu le battre, l'enfant a été malade pendant toute une semaine, et cependant c'était un bien petit coup.

« Quelle différence avec moi, pensa Julien. Hier encore, mon père m'a battu. Que ces gens riches sont heureux ! »

Madame de Rênal en était déjà à saisir les moindres nuances de ce qui se passait dans l'âme du précepteur; elle prit ce mouvement de tristesse pour de la timidité et voulut l'encourager.

— Quel est votre nom, monsieur ? lui dit-elle avec un accent et une grâce dont Julien sentit tout le charme sans pouvoir s'en rendre compte.

— On m'appelle Julien Sorel, madame.

::::::::::::::::::::::

Balzac
1799-1850

MONSIEUR GRANDET

M. Grandet jouissait à Saumur d'une réputation dont les causes et les effets ne seront pas entièrement compris par les personnes qui n'ont point, peu ou prou, vécu en province.

M. Grandet (encore nommé par certaines gens le *Père Grandet*, mais le nombre de ces vieillards diminuait sensiblement), était en 1789 un maître tonnelier fort à son aise, sachant lire, écrire et compter. Lorsque la République française mit en vente, dans

l'arrondissement de Saumur, les biens du clergé, le tonnelier, alors âgé de quarante ans, venait d'épouser la fille d'un riche marchand de planches. Grandet alla, muni de sa fortune liquide et de la dot, muni de deux mille louis d'or, au district, où, moyennant deux cents doubles louis offerts par son beau-père au farouche républicain qui surveillait la vente des domaines nationaux, il eut, *pour un morceau de pain*, légalement, sinon légitimement, les plus beaux vignobles de l'arrondissement, une vieille abbaye et quelques métairies.

Les habitants de Saumur étant peu révolutionnaires, le père Grandet passa pour un homme hardi, un républicain, un patriote, pour un esprit qui donnait dans les nouvelles idées, tandis que le tonnelier donnait tout bonnement dans les vignes. Il fut nommé membre de l'administration du district de Saumur, et son influence pacifique s'y fit sentir politiquement et commercialement.

Politiquement, il protégea les ci-devant et empêcha de tout son pouvoir la vente des biens des émigrés; commercialement, il fournit aux armées républicaines un ou deux milliers de pièces de vin blanc et se fit payer en superbes prairies dépendant d'une communauté de femmes que l'on avait réservée pour un dernier lot.

Sous le Consulat, le bonhomme Grandet devint maire, administra sagement, vendangea mieux encore; sous l'Empire, il fut M. Grandet. Napoléon n'aimait pas les républicains: il remplaça M. Grandet, qui passait pour avoir porté le bonnet rouge, par un grand propriétaire, un homme à particule, un futur baron de l'Empire. M. Grandet quitta les honneurs municipaux sans aucun regret. Il avait fait faire, dans l'intérêt de la ville, d'excellents chemins qui menaient à ses propriétés. Sa maison et ses biens, très avantageusement cadastrés, payaient des impôts modérés. Depuis le classement de ses différents clos, ses vignes, grâce à des soins constants, étaient devenues la tête du pays, mot technique en usage pour indiquer les vignobles qui produisent la première qualité de vin. M. Grandet avait alors cinquante-sept ans et sa femme environ trente-six. Une fille unique, fruit de leurs légitimes amours, était âgée de dix ans. M. Grandet, que la Providence voulut sans doute consoler de sa disgrâce administrative, hérita successivement pendant cette année de Mme de La Gaudinière, née de La Bretellière, mère de Mme Grandet; puis du vieux M. de la Bretellière, père de la défunte; et encore de Mme Gentillet, grand'mère du côté maternel: trois

successions dont l'importance ne fut connue de personne. L'avarice de ces trois vieillards était si passionnée que, depuis longtemps, ils entassaient leur argent pour pouvoir le contempler secrètement. Le vieux M. de La Bretellière appelait un placement une prodigalité, trouvant de plus gros intérêts dans l'aspect de l'or que dans les bénéfices de l'usure. La ville de Saumur présuma donc la valeur des économies d'après les revenus du bien au soleil. M. Grandet obtint alors le nouveau titre de noblesse que notre manie d'égalité n'effacera jamais : il devint *le plus imposé* de l'arrondissement. Il exploitait cent arpents de vignes, qui, dans les années plantureuses, lui donnaient sept à huit cents poinçons de vin. Il possédait treize métairies, une vieille abbaye, où, par économie, il avait muré les croisées, les ogives, les vitraux, ce qui les conserva; et cent vingt-sept arpents de prairies où croissaient et grossissaient trois mille peupliers plantés en 1793; enfin la maison dans laquelle il demeurait était à lui.

Ainsi établissait-on sa fortune visible. Quant à ses capitaux, deux seules personnes pouvaient vaguement en présumer l'importance : l'une était M. Cruchot, notaire, chargé des placements usuraires de M. Grandet; l'autre, M. des Grassins, le plus riche banquier de Saumur, aux bénéfices duquel le vigneron participait à sa convenance et secrètement. Quoique le vieux Cruchot et M. des Grassins possédassent cette profonde discrétion qui engendre en province la confiance et la fortune, ils témoignaient publiquement à M. Grandet un si grand respect que les observateurs pouvaient mesurer l'étendue des capitaux de l'ancien maire d'après la portée de l'obséquieuse considération dont il était l'objet. Il n'y avait dans Saumur personne qui ne fût persuadé que M. Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or.

Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auxquels le métal jaune semblait avoir communiqué ses teintes. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maçonnerie des passions.

M. Grandet inspirait donc l'estime respectueuse à laquelle

avait droit un homme qui ne devait jamais rien à personne, qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait avec la précision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa récolte mille poinçons ou seulement cinq cents; qui ne manquait pas une seule spéculation, avait toujours des tonneaux à vendre alors que le tonneau valait plus cher que la denrée à recueillir, pouvait mettre ses vendanges dans ses celliers et attendre le moment de livrer son poinçon à deux cents francs quand les petits propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Sa fameuse récolte de 1811, sagement serrée, lentement vendue, lui avait rapporté plus de deux cent quarante mille livres. Financièrement parlant, M. Grandet tenait du tigre et du boa : il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus et se couchait tranquillement comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique.

Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le déchirement poli de ses griffes d'acier ? A celui-ci, maître Cruchot avait procuré l'argent nécessaire à l'achat d'un domaine, mais à onze pour cent; à celui-là, M. des Grassins avait escompté des traites, mais avec un effroyable prélèvement d'intérêts. Il s'écoulait peu de jours sans que le nom de M. Grandet fût prononcé, soit au marché, soit pendant les soirées dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes, la fortune du vieux vigneron était l'objet d'un orgueil patriotique. Aussi plus d'un négociant, plus d'un aubergiste disait-il aux étrangers, avec un certain contentement :

— Monsieur, nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires, mais quant à M. Grandet, il ne connaît pas lui-même sa fortune !

En 1816, les plus habiles calculateurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme à près de quatre millions; mais, comme terme moyen, il avait dû tirer par an, depuis 1793 jusqu'en 1817, cent mille francs de ses propriétés, il était présumable qu'il possédait en argent une somme presque égale à celle de ses biens-fonds. Aussi, lorsque, après une partie de boston ou quelque entretien sur les vignes, on venait à parler de M. Grandet, les gens capables disaient-ils :

— Le père Grandet ?... le père Grandet doit avoir cinq à six millions.

— Vous êtes plus habile que je ne le suis, je n'ai jamais pu savoir le total, répondaient M. Cruchot ou M. des Grassins, s'ils entendaient le propos.

Quelque Parisien parlait-il des Rothschild ou de M. Laffitte, les gens de Saumur demandaient s'ils étaient aussi riches que M. Grandet. Si le Parisien leur jetait en souriant une dédaigneuse affirmation, ils se regardaient en hochant la tête d'un air d'incrédulité.

Une si grande fortune couvrait d'un manteau d'or toutes les actions de cet homme. Si d'abord quelques particularités de sa vie donnèrent prise au ridicule et à la moquerie, la moquerie et le ridicule s'étaient usés. En ses moindres actes, M. Grandet avait pour lui l'autorité de la chose jugée. Sa parole, son vêtement, ses gestes, le clignement de ses yeux faisaient loi dans le pays, où chacun, après l'avoir étudié comme un naturaliste étudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait pu reconnaître la profonde et muette sagesse de ses plus légers mouvements.

— L'hiver sera rude! disait-on, le père Grandet a mis ses gants fourrés : il faut vendanger. — Le père Grandet prend beaucoup de merrain, il y aura du vin cette année.

M. Grandet n'achetait jamais ni viande, ni pain. Ses fermiers lui apportaient par semaine une provision suffisante de chapons, de poulets, d'œufs, de beurre et de blé de rente. Il possédait un moulin dont le locataire devait, en sus du bail, venir chercher une certaine quantité de grains et lui en rapporter le son et la farine. La grande Nanon, son unique servante, quoiqu'elle ne fût plus jeune, boulangeait elle-même tous les samedis le pain de la maison. M. Grandet s'était arrangé avec les maraîchers, ses locataires, pour qu'ils le fournissent de légumes. Quant aux fruits, il en récoltait une telle quantité qu'il en faisait vendre une grande partie au marché. Son bois de chauffage était coupé dans ses haies ou pris dans les vieilles *truisses* à moitié pourries qu'il enlevait au bord de ses champs, et ses fermiers le lui charroyaient en ville tout débité, le rangeaient par complaisance dans son bûcher et recevaient ses remerciements.

Ses seules dépenses connues étaient le pain bénit, la toilette de sa femme, celle de sa fille et le payement de leurs chaises à l'église; la lumière, les gages de la grande Nanon, l'étamage de ses casseroles; l'acquittement des impositions, les réparations de ses bâtiments et les frais de ses exploitations. Il avait six cents arpents de bois, récemment achetés, qu'il faisait surveiller

par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemnité. Depuis cette acquisition seulement il mangeait du gibier. Les manières de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu. Généralement il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la Révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une manière fatigante aussitôt qu'il avait à discuter longuement ou à soutenir une discussion. Ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique, attribué à un défaut d'éducation, étaient affectés. D'ailleurs, quatre phrases, exactes autant que des formules algébriques, lui servaient habituellement à embrasser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce : *Je ne sais pas. Je ne puis pas. Je ne veux pas. Nous verrons cela.*

Il ne disait jamais ni *oui* ni *non*, et n'écrivait point.

Lui parlait-on, il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite, en appuyant son coude sur le revers de la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point. Il méditait longuement les moindres marchés. Quand, après une savante conversation, son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions en croyant le tenir, il lui répondait :

— Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme.

Sa femme, qu'il avait réduite à un ilotisme complet, était en affaires son paravent le plus commode. Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir, ni donner à dîner, il ne faisait jamais de bruit et semblait économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriété.

Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs.

Au physique, Grandet était un homme de cinq pieds, trapu, carré, ayant des mollets de douze pouces de circonférence, des rotules noueuses et de larges épaules; son visage était rond, tanné, marqué de petite vérole; son menton était droit, ses lèvres n'offraient aucune sinuosité et ses dents étaient blanches; ses yeux avaient l'expression calme et dévoratrice que le peuple accorde au basilic; son front, plein de lignes transversales, ne manquait pas de protubérances significatives; ses cheveux, jaunâtres et grisonnants, étaient *blanc et or*, disaient quelques

jeunes gens qui ne connaissaient pas la gravité d'une plaisanterie faite sur M. Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe veinée que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annonçait une finesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsme d'un homme habitué à concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul être qui lui fut réellement *de quelque chose*, sa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, M. Grandet avait-il un caractère de bronze.

Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui, le voyait tel qu'il était en 1791. Ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir; il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaune et puce, boutonné carrément, un large habit marron à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois, et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau à la même place, par un geste méthodique.

Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

FIN DU PREMIER VOLUME

Paris. — Imp. LAROUSSE, 17, rue Montparnasse.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1910) 4
AVERTISSEMENT DE LA NOUVELLE ÉDITION (1914) 5
INTRODUCTION 7

PREMIÈRE PÉRIODE (1800-1820)

LA POÉSIE 11

Delille et son école, 11. — Les élégiaques : Chênedollé ; Baour-Lormian ; Soumet ; Guiraud ; Millevoye, etc., 12.

PAGES-TYPES. — Delille, *Le Café*, 14. — Casimir-Delavigne, *Aux ruines de la Grèce païenne*, 15. — Andrieux, *Le Meunier de Sans-Souci*, 16. — Alexandre Soumet, *La Pauvre Fille*, 18. — Millevoye, *La Chute des feuilles*, 19. — Arnault, *La Feuille*, 20. — Parny, *Sur la mort d'une jeune fille*, 20.

LE THÉATRE 21

La tragédie, 21. — Le drame bourgeois et le mélodrame, 22. — La comédie, 22.

PAGES-TYPES. — M.-J. Chénier, *Monologue de Tibère*, 23. — Raynouard, *La Mort des Templiers*, 24. — Pierre-Antoine Lebrun, *Marie-Stuart dans les jardins de Fotheringay*, 25. — Picard, *Le Palais-Royal en 1802*, 26. — Collin d'Harleville, *L'Inconstant*, 27.

LA PROSE 29

I. — CRITIQUE, PHILOSOPHIE, APOLOGÉTIQUE, ETC 29

Lamennais ; Bonald ; Joseph de Maistre, 29. — Philosophes, humanistes et critiques, 30. — Mme de Staël, 31. — Chateaubriand, 33. — Charles Nodier, 36.

II. — ROMAN 38

Xavier de Maistre ; Sénancour ; Benjamin Constant, 39.

PAGES-TYPES. — Lamennais, *De l'athéisme*, 41. — Bonald, *La Société*, 42. — J. de Maistre, *La Guerre*, 42. — Maine de Biran, *La Connaissance de soi-même*, 45. — Joubert, *Pensées*, 46. — Mme de Staël, *De la poésie*, 46. — Chateaubriand : I, *René*, 48 ; II, *Une nuit dans les déserts du Nouveau Monde*, 49 ; III, *Les Francs*, 50 ; IV, *Les Soirées à Combourg*, 52. — Ch. Nodier, *Le Chien de Brisquet*, 54. — Xavier de Maistre, *Miracle*, 56. — Benjamin Constant, *La Fin d'Ellénore*, 57. — Sénancour, *Réflexions sur la vie*, 58.

SECONDE PÉRIODE (1820-1850)

LA POÉSIE 60

Lamartine, 61. — Victor Hugo, 64. — Alfred de Vigny, 69. — Alfred de Musset, 71. — Théophile Gautier, 73. — Autres poètes, 74.

PAGES-TYPES. — Lamartine, *Le Lac*, 77. — Victor Hugo, *Napoléon II*, 79. — Alfred de Vigny, *La Mort du loup*, 85. — Alfred de Musset, *La Nuit de mai*, 88. — Théophile Gautier, *Ce que disent les hirondelles*, 93. — Émile Deschamps, *La Pensée*, 95. — Félix Arvers, *Sonnet*, 96. — Aloysius Bertrand, *Ballade*, 96. — Auguste Barbier, *La Cavale*, 98. — Desbordes-Valmore, *Les Roses de Saadi*, 99. — Hégésippe Moreau, *La Voulxie*, 99. — Sainte-Beuve, *A la rime*, 100. — Autran, *Les Chèvres provençales*, 102. — V. de Laprade, *A la jeunesse*, 102. — Brizeux, *Le Pont Kerlô*, 104. — Béranger, *Les Souvenirs du peuple*, 105. — Pierre Dupont, *Les Bœufs*, 107.

LE THÉATRE 109

Le théâtre de Victor Hugo, 110. — Le théâtre d'Alexandre Dumas père, 111. — Le théâtre d'Alfred de Vigny, 113. — Casimir Delavigne; Scribe; Mazères; Duvert et Lauzanne, 113. — La réaction classique : Ponsard et l'École du Bon Sens, 115. — Le théâtre de Musset, 116.

PAGES-TYPES. — Victor Hugo : I, *Le Drame* (préface de « Cromwell »), 118 ; II, *Les Deux Cousins*, 119. — Alexandre Dumas père, *Le Crime d'Antony*, 125. — Alfred de Vigny, *Chatterton*, 129. — Casimir Delavigne, *La Confession de Louis XI*, 131. — Scribe, *A quoi tiennent les destins d'un empire*, 138. — Ponsard, *La Matrone romaine*, 141. — Alfred de Musset, *Maître Blazius et dame Pluche*, 143.

LA PROSE 145

I. — PAMPHLÉTAIRES, ORATEURS, PROFESSEURS, PHILOSOPHES, SOCIOLOGUES 145

Les pamphlétaires : Courier, 145. — L'éloquence, 146. — Les théoriciens religieux, 147. — Les universitaires, 148. — Auguste Comte, 149. — Les premiers théoriciens du socialisme, 150.

PAGES-TYPES. — Paul-Louis Courier, *Une aventure en Calabre*, 151. — Napoléon Ier, *Proclamation à la Grande Armée*, 153. — Montalembert, *Le Miracle des roses*, 154. — Lacordaire, *Le Tribun du soldat*, 155. — Victor Cousin, *Éloge de la philosophie*, 156. — Théodore Jouffroy, *L'Esprit d'examen*, 157. — Edgar Quinet, *Marat*, 158. — P.-J. Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété*, 159.

II. — HISTOIRE 160

Michaud; Barante; Vitet, 160. — Adolphe Thiers, 160. — Guizot; Mignet; Sismondi; A. de Tocqueville, 161. — Augustin Thierry, 162. — Michelet, 163. — Divers, 165.

PAGES-TYPES. — Michaud, *Départ pour la première Croisade*, 167. — Barante, *Démence de Charles VI*, 168. — Thiers, *Jugement sur Napoléon Ier*, 170. — Guizot, *La France, foyer de civilisation*, 170. — Mignet, *Le Connétable de Bourbon*, 171. — Augustin Thierry, *Meurtre de Prætextatus*, 172. — Michelet, *La Bretagne*, 174.

III. — CRITIQUE 176

Villemain, 177. — Ampère; Gérusez; Patin; Lerminier; Le Clerc; Paulin Paris; Charles Labitte; Philarète Chasles; Saint-Marc Girardin, etc., 177. — Désiré Nisard, etc., 179. — Sainte-Beuve, 180. — La Critique d'art et la critique musicale, 182.

PAGES-TYPES. — Villemain, *Caractères de la littérature au XVIIe siècle*, 183. — Saint-Marc Girardin, *De la nature de l'émotion dramatique*, 185. — Nisard, *Les Quatre sortes de critique littéraire*, 186. — Sainte-Beuve, *La Méthode naturelle en littérature*, 187.

IV. — ROMAN 190

Le roman autobiographique : Lamartine; Sainte-Beuve, 190. — A. de Musset : *la Confession, les Contes*, 191. — Le roman idéaliste : George Sand, 193. — Autres romanciers idéalistes, 196. — Maurice de Guérin, 198. — Le roman historique : Alfred de Vigny, 199. — Mérimée, 200. — Théophile Gautier, 201. — Victor Hugo, 201. — Le roman feuilleton, 204. — Paul de Kock; Eugène Sue; Alexandre Dumas père; Paul Féval, 204. — Un isolé : Stendhal, 206. — Le roman réaliste : Balzac, 208. — Charles de Bernard, 210.

PAGES-TYPES. — Lamartine, *Graziella*, 211. — Sainte-Beuve, *Le Don de spiritualité*, 212. — Alfred de Musset, *La Nuit d'un merle blanc*, 213. — George Sand, *Le Feu follet*, 215. — Gérard de Nerval, *Adrienne*, 217. — Jules Sandeau, *Le Marquis de la Seiglière*, 219. — Maurice de Guérin, *Le Centaure*, 220. — Alfred de Vigny, *La Parole*, 221. — Mérimée, *Pendu et vivant*, 223. — Théophile Gautier, *La Mort du matamore*, 224. — Victor Hugo, *Les Cloches de Paris*, 227. — Alexandre Dumas père, *D'Artagnan*, 228. — Stendhal, *Le Précepteur*, 231. — Balzac, *Monsieur Grandet*, 234.

LISTE des pages-types dont la reproduction a été autorisée, avec l'indication des ouvrages d'où ces extraits sont tirés et le nom des éditeurs.

Lamartine, *Le Lac* 77
(Premières méditations) . . . . . Hachette et Cie.

Victor Hugo, *Napoléon II* 79
(Les Chants du Crépuscule) . . . . . Autoris. de G. Simon.

Théophile Gautier, *Ce que disent les hirondelles* 93
(Emaux et Camées) . . . . . E. Fasquelle.

Emile Deschamps, *La Pensée* 95
(Œuvres poétiques) . . . . . A. Lemerre.

Auguste Barbier, *La Cavale* 98
(Iambes) . . . . . A. Fayard.

Sainte-Beuve, *A la rime* 100
(Poésies de Joseph Delorme) . . . . . Calmann-Lévy.

Autran, *Les Chèvres provençales* 102
(Œuvres poétiques) . . . . . Calmann-Lévy.

Victor de Laprade, *A la jeunesse* 102
(Poèmes civiques). . . . . A. Lemerre.
Pierre Dupont, *Les Bœufs*. 107
(Chants et chansons). . . . . Plon-Nourrit.
Victor Hugo, *Le Drame* 118
(Préface de Cromwell). . . . . Autoris. de G. Simon.
Victor Hugo, *Les Deux Cousins* 119
(Ruy Blas). . . . . Autoris. de G. Simon.
Alexandre Dumas père, *Le Crime d'Antony* 125
(Antony) . . . . . Calmann-Lévy.
Alexandre Dumas père, *D'Artagnan*. 228
(Les Trois Mousquetaires) . . . . . Calmann-Lévy.
Montalembert, *Le Miracle des roses* 154
(Vie de sainte Elisabeth de Hongrie) . . . . . Alfred Mame.
Victor Cousin, *Eloge de la philosophie* 156
(Du vrai, du beau et du bien) . . . . . Perrin et Cie.
Edgar Quinet, *Marat* 158
(La Révolution) . . . . . Hachette et Cie.
Thiers, *Jugement sur Napoléon Ier* 170
(Histoire du Consulat et de l'Empire). . . . . Boivin et Cie.
Guizot, *La France, foyer de civilisation* 170
(Histoire de la Civilisation en France). . . . . Perrin et Cie.
Mignet, *Le Connétable de Bourbon* 171
(Rivalité de François Ier et de Charles-Quint) . . . . Perrin et Cie.
Michelet, *La Bretagne*. 174
(Histoire de France) . . . . . Calmann-Lévy.
Villemain, *Caractères de la littérature au XVIIe siècle* . . 183
(Mélanges historiques et littéraires) . . . . . Perrin et Cie.
Saint-Marc Girardin, *De la nature de l'émotion dramatique*. 185
(Cours de littérature dramatique) . . . . . E. Fasquelle.
Nisard, *Les Quatre sortes de critique littéraire*. 186
(Histoire de la littérature française). . . . . Firmin-Didot.
Sainte-Beuve, *La Méthode naturelle en littérature* 187
(Œuvres critiques). . . . . Calmann-Lévy.
Lamartine, *Graziella*. 211
(Graziella) . . . . . Hachette et Cie.
Sainte-Beuve, *Le Don de spiritualité*. 212
(Œuvres critiques). . . . . Calmann-Lévy.
George Sand, *Le Feu follet* 215
(La Petite Fadette). . . . . Calmann-Lévy.
Jules Sandeau, *Le Marquis de la Seiglière* 219
(Mlle de la Seiglière). . . . . Calmann-Lévy.
P. Mérimée, *Pendu et vivant* 223
(Chroniques du temps de Charles IX). . . . . Calmann-Lévy.
Th. Gautier, *La Mort du matamore*. 224
(Le Capitaine Fracasse). . . . . E. Fasquelle.
Victor Hugo, *Les Cloches de Paris* 227
(Notre-Dame de Paris). . . . . Autoris. de G. Simon

Paris. — Imprimerie Larousse, 17, rue Montparnasse.